

1<sup>re</sup> Année N° 9.

Prix de l'abonnement : Fr. 80.— l'an.

15 Janvier 1929.

Prix du numéro : Fr. 7.50.

# Variétés

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN  
DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE

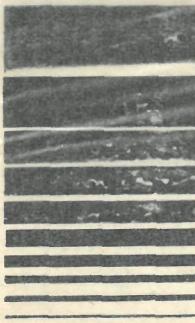


ÉDITIONS « VARIÉTÉS » - BRUXELLES

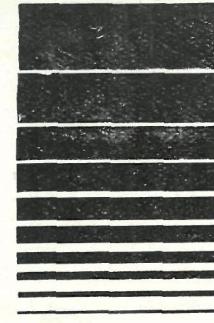
ESTABLISSEMENTS

# Cousin, Carron et Pisart

AGENTS EXCLUSIFS POUR LE BRABANT DES AUTOMOBILES

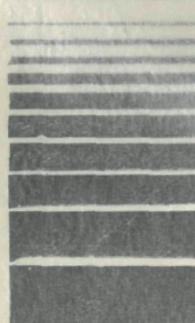


CHENARD & WALCKER  
EXCELSIOR  
IMPERIA  
NAGANT  
ROSENGART  
VOISIN

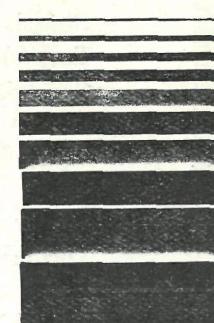


ET LES CAMIONS ET TRACTEURS "MINERVA"

ADMINISTRATION & MAGASINS D'EXPOSITION  
52, BOULEVARD DE WATERLOO TELEPH. 106,51 - 207,35 - 207,36



SERVICES LIVRAISONS  
VOITURES NEUVES ET  
EXPOSITION VOITURES  
D'OCCASION :



33, RUE DES DEUX- EGLISES  
TELEPHONES 331,57 & 313,69



ATELIERS DE REPARATION ET STOCK DE PIECES DE RECHANGE  
510 & 512, CHAUSSEE DE LOUVAIN, TELEPHONE 521,71

B R U X E L L E S



# Les Etablissements René De Buck

SONT LES AGENTS DES PLUS  
GRANDES MARQUES FRANÇAISES

## CITROËN



4 ET 6 CYLINDRES

La première voiture  
française construite  
en grande série

8 CYLINDRES

Celle qu'on ne discute pas

4 ET 8 CYLINDRES

Le pur-sang de la route

EXPOSITION — VENTE — ADMINISTRATION  
BRUXELLES: 51, BOULEVARD DE WATERLOO  
Tél. 120,29 et 111,66

E X P O S I T I O N  
28, AVENUE DE LA TOISON D'OR  
Tél. 872,80

R E P A R A T I O N S  
96, RUE DE LA COURONNE  
Tél. 363,23 et 386,14

DEPARTEMENT DES VOITURES D'OCCASION  
154, RUE GRAY  
Tél. 300,15

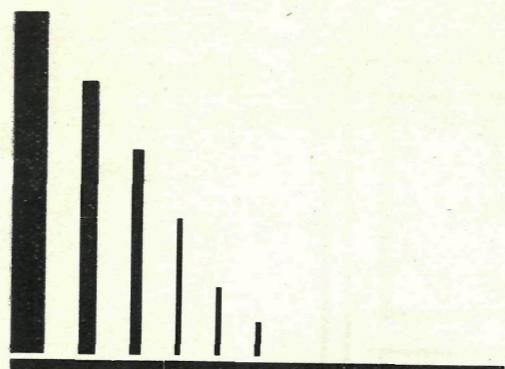
# NORINE

robes  
choses à la mode  
fourrures



en ce moment, voyez ses  
robes-sport

dans des lainages et des  
jerseys de fantaisie inédits  
parmi lesquels les p'us jolies  
nouveautés de l'entre-saison

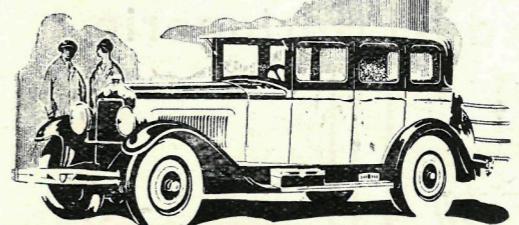


LA 12 CV. MINERVA

"1929"

VOUS ASSURE

UN  
CONFORT  
PARFAIT

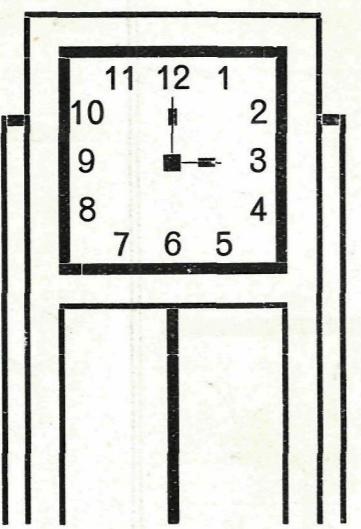


# MINERVA

Minerva Motors S.A. - Anvers

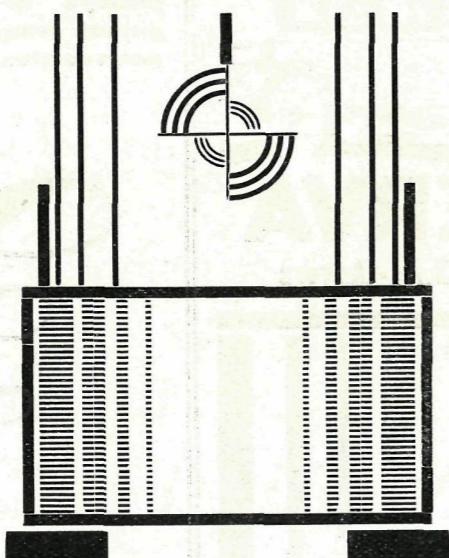


bruxelles  
67 avenue louise 67  
tél. 116.63



# LARCIER

Le Spécialiste de l'Horlogerie



15bis, Avenue de la Toison d'Or - BRUXELLES

Ateliers spéciaux pour réparations - Téléphone 899.60

BON DE GARANTIE  
La Maison

Faculté d'échange  
La Maison

Inspirés par une longue expérience des styles anciens et modernes, récompensés brillamment aux expositions universelles, les lustres de Boin - Moyersoen jouissent d'une préférence générale. La confiance que vous leur accordez est encore accrue par le bon de garantie et la faculté d'échange qui accompagnent chaque fourniture. Architectes, décorateurs, électriciens, sont unanimes à les recommander. Exigez la marque ci-dessous, certitude d'authenticité.

**BOIN - MOYERSOEN**

BRONZES D'ÉCLAIRAGE  
ANVERS  
31, Longue rue des Claires

ET DE BATIMENT  
BRUXELLES  
142, rue Royale

BON - MOYERSOEN  
Bien ne suffit  
Mieux toujours

Boucher

# Maison Jean

63 avenue Louise 63

Bruxelles

Téléphone 265,47



*Ses coiffures  
Ses postiches d'art  
Ses produits Alix*

# NELSON



**TAILOR**  
BRUXELLES  
34 rue de Namur 34  
Téléphone 159,78

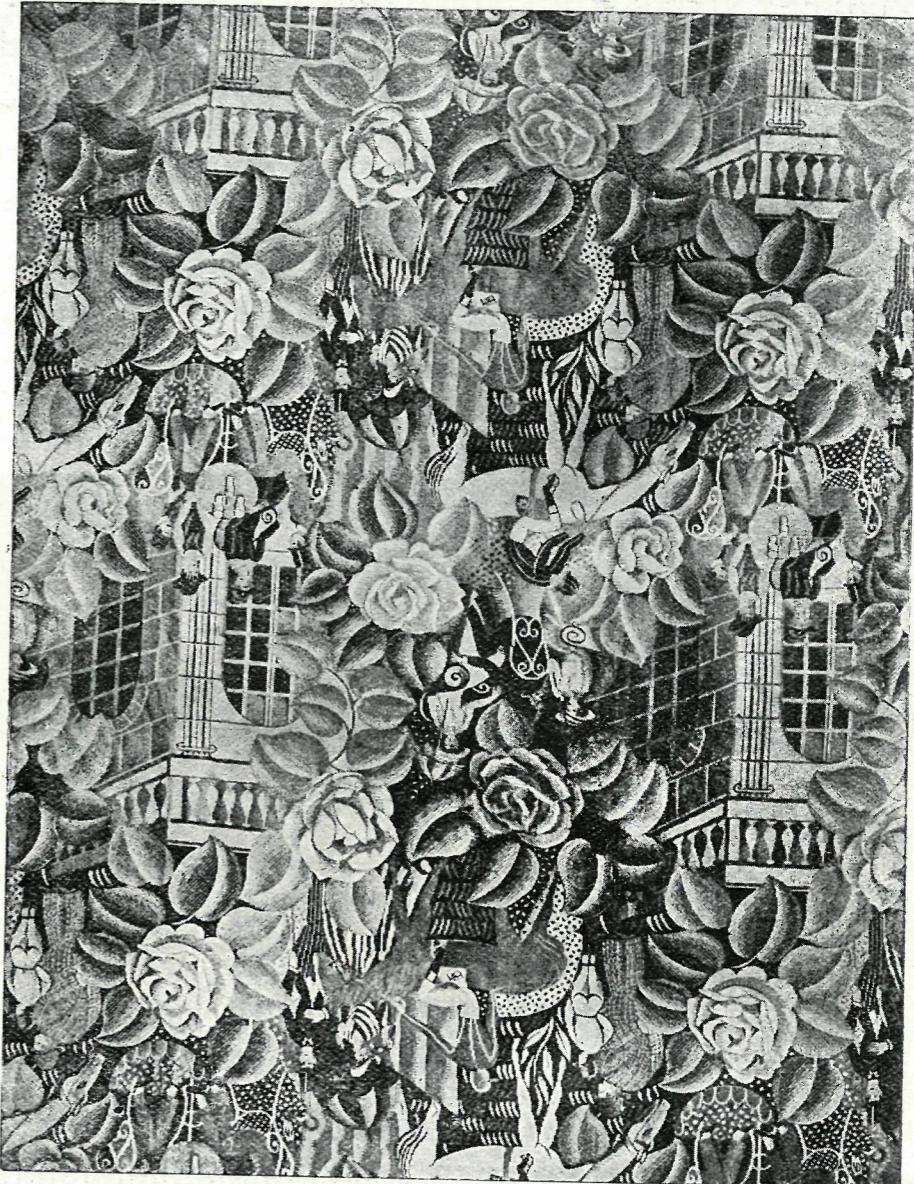
NE VEND PAS A LA CLIENTÈLE PARTICULIÈRE



**V. RACINE ET CIE**  
53. RUE DES DRAPIERS. BRUXELLES  
21. RUE DU 4. SEPTEMBRE . PARIS

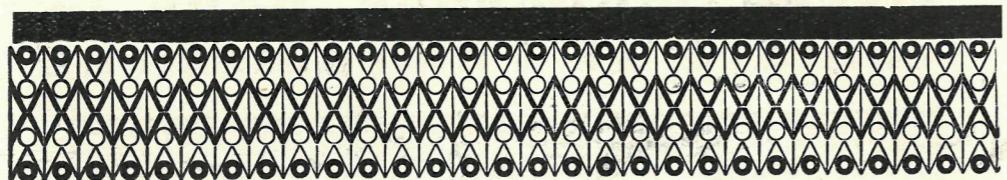
x

**TISSUS MODERNES POUR LA COUTURE ET L'AMEUBLEMENT**

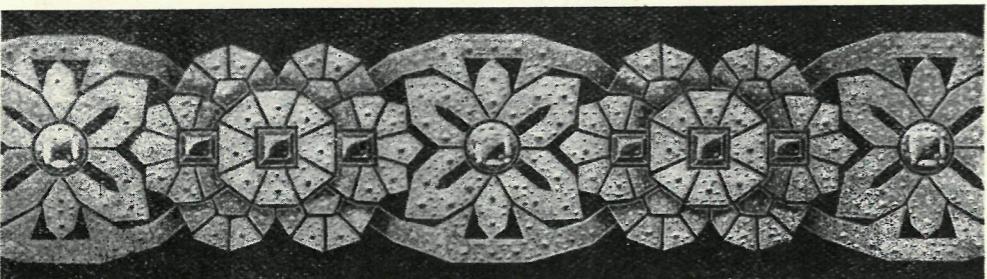


Damas moderne : « Longchamps » — Composition de Raoul Dufy

**bianchini, férier**  
paris : 24<sup>bis</sup> avenue de l'opéra  
bruxelles : 5 pl. du ch<sup>r</sup> de mars



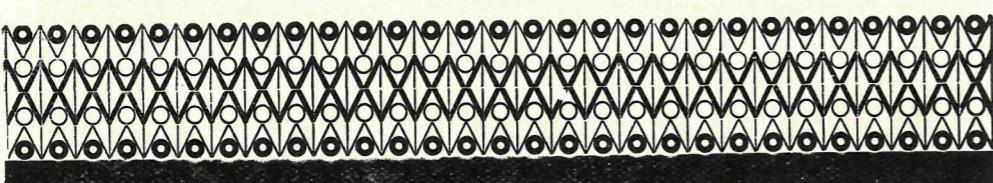
## **COLLARD DE THUIN**



---

**JOAILLIERS  
BRUXELLES  
1 & 3, B<sup>d</sup> ADOLPHE MAX**

---



**“ Beauté, mon beau souci... ”**

---

---

## **Le Teint Bronzé**

---

**Le laboratoire des  
Produits de beauté Marquisette**

vient de réaliser cette merveille :

Une série de produits de beauté donnant le teint bronzé d'un aspect absolument naturel et dont le mode d'emploi journalier consiste en quelques soins simplement hygiéniques.

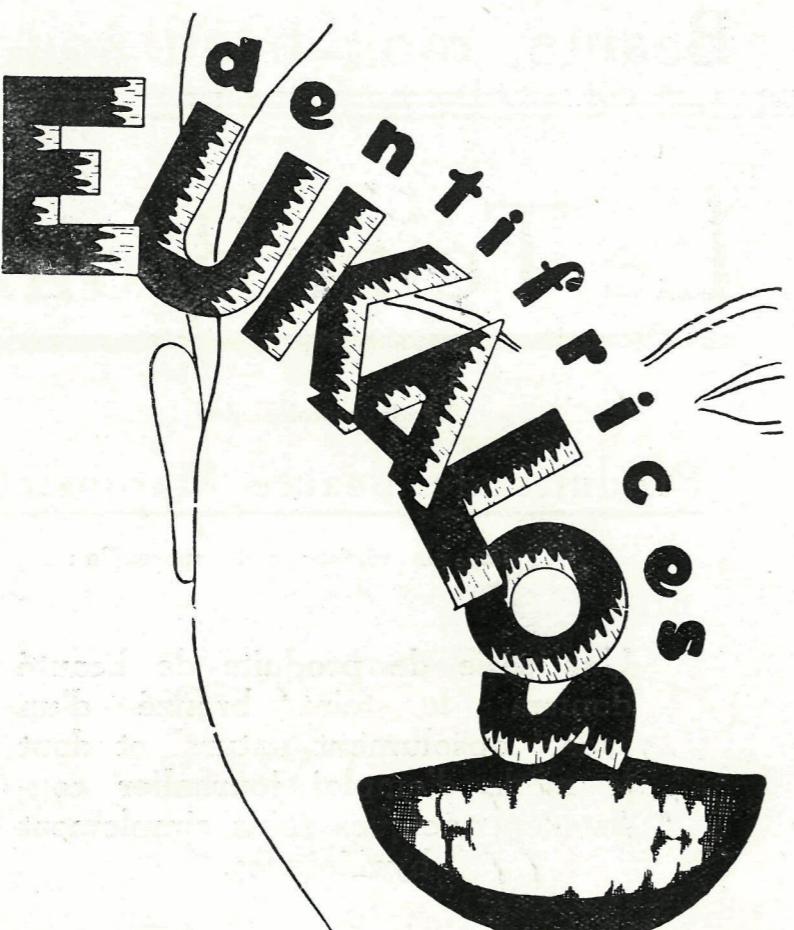


Ne pas confondre les « fards » avec cette série de produits qui sont de toute pureté et permettent de suivre les méthodes concernant les soins de beauté habituels étudié par rapport à chaque épiderme.

---

---

**Laboratoire : 95, Rue de Namur, Bruxelles**



**poudre, pâte, élixir**

Y.Obozinski

**LABORATOIRE DE PRODUITS PROPHYLACTIQUES**  
BUREAUX à BRUXELLES. 57, RUE DE NAMUR

**ATTENTION! BON A DÉCOUPER**

**LE PRÉSENT BON DONNE DROIT A UN ÉCHANTILLON  
GRATUIT DE DENTIFRICE "EUKALOS..**

**BRUXELLES**  
11, RUE CRESPEL  
TÉLÉPHONE 858.27

**LUCILLE VEBB**



**MODES**

## SES PARFUMS EN FLACONS ANCIENS

42 AVENUE LOUISE BRUXELLES. J.C.

## SOINS DE BEAUTE

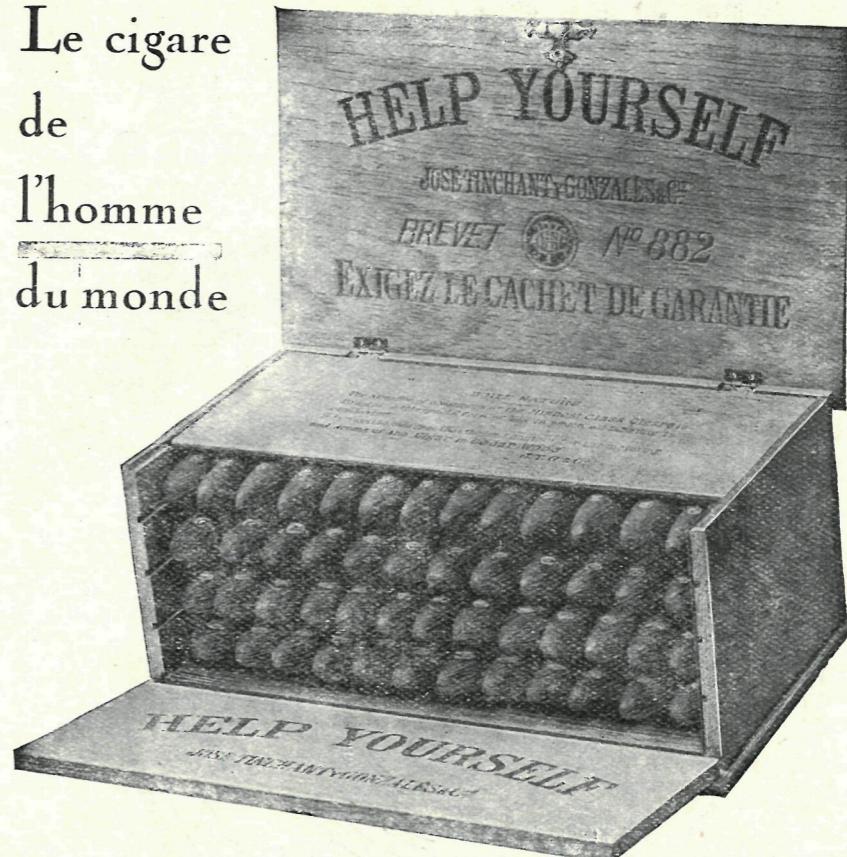


2, Porte Louise, Bruxelles (1<sup>er</sup> étage)  
LONDRES PARIS

Les "Produits Ganesh," inventés par Madame ADAIR et vivement recommandés par le corps médical, sont appliqués de façon rationnelle et scientifique par les soins de M A D A M E ELEANOR ADAIR.

Téléphone : 220,91  
NEW-YORK

# Le cigare de l'homme du monde



## MAISON CENTENAIRE (1820)

# TRICOCHÉ

## ses Cognacs, ses Vieilles Fines Champagnes

un disque  
un phono  
columbia



en vente partout  
agence  
générale  
belge pour le gros :  
50, rue philippe de  
champagne, bruxelles

# VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain  
Directeur: P.-G. van Hecke — Administrateur: Paul Nayaert

1<sup>re</sup> ANNEE — N° 9

15 janvier 1929

## SOMMAIRE

Joe Bousquet .....	<i>Et après?...</i>
René Nelli .....	<i>Poèmes</i>
Henri Féraud .....	<i>Poèmes</i>
Robert De Geynst .....	<i>Prosopopée</i>
Eric de Haulleville .....	<i>Aux quatre vents de la vie</i>
Paul Desmeth .....	<i>Lignes</i>
Hubert Dubois .....	<i>Cruauté de la plaine</i>
E.-L.-T. Mesens .....	<i>Trois poèmes</i>
Sacher Purnal .....	<i>Poésies</i>
Albert Valentin .....	<i>Aux soleils de minuit (IX)</i>

## CHRONIQUES DU MOIS

Pierre Mac Orlan .....	<i>Les valets d'ombre</i>
Paul Fierens .....	<i>La nuit presque noire</i>
Denis Marion .....	<i>Introduction à la lecture des romans policiers</i>
Franz Hellens .....	<i>Chronique des disques</i>

## VARIÉTÉS

« Climats » — René Béhaine — Carnet du spectateur — Gamme d'aventures — « Topaze » et son public — « Métal » par Germaine Krull — Une conférence de René Clair — « Sables » (Kirsanoff) — Le Corbusier chez S. M. Eisenstein — Nos conférences — L'intérieur agréable — Memento

*Nombreux dessins et reproductions (Copyright by Variétés)*  
*Le dessin reproduit sur la couverture est de René Magritte*

Prix du numéro : Fr. 7.50

A l'étranger : 2 Belgas

Prix de l'abonnement pour la Belgique: 80 fr.— Pour l'étranger: 22 belgas.

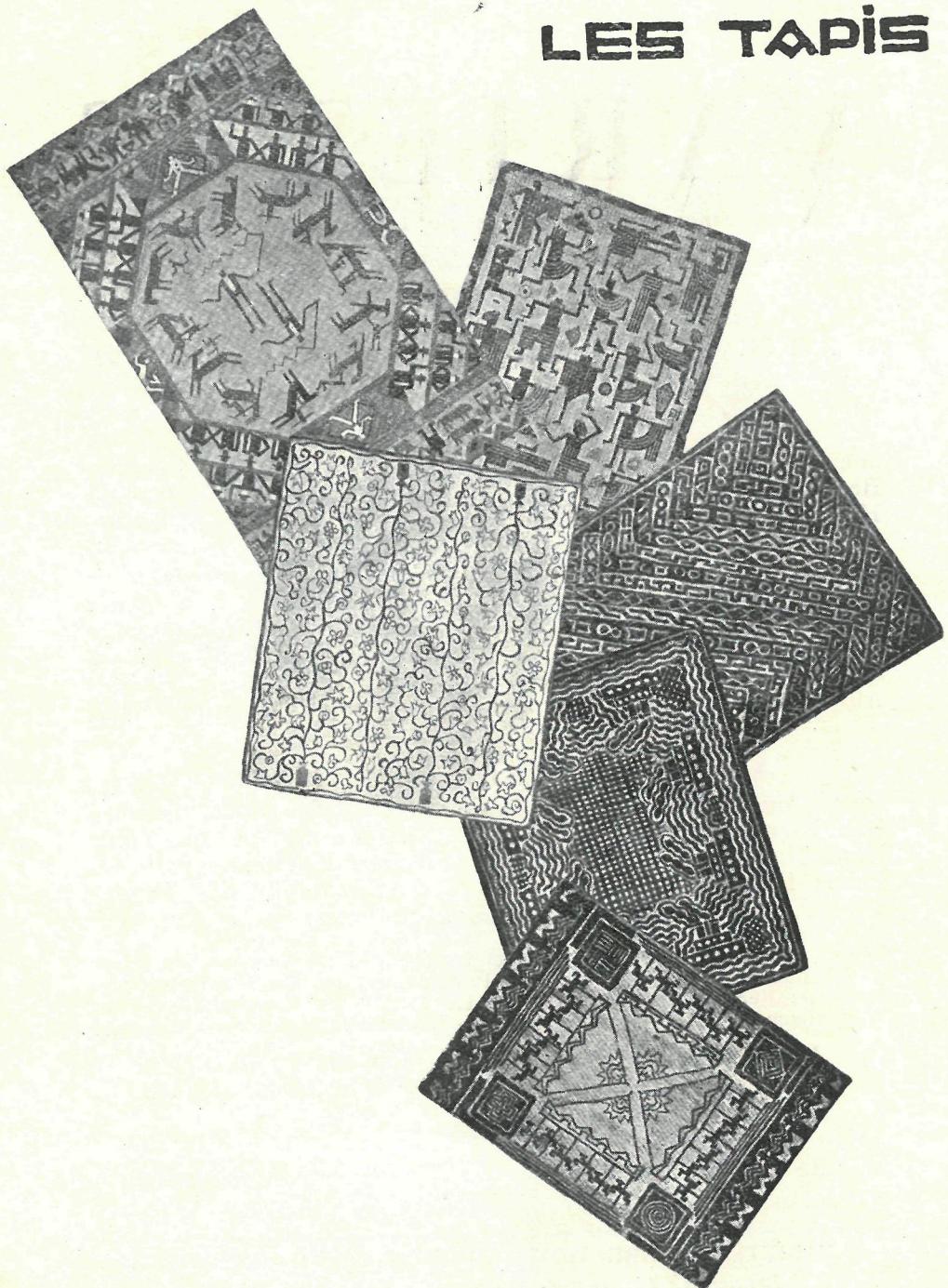
« VARIETES » : DIRECTION - ADMINISTRATION - PUBLICITE

Bruxelles : 11, avenue du Congo — Téléphone 395.25

Compte chèque-postal : P.-G. van Hecke n° 2152.19

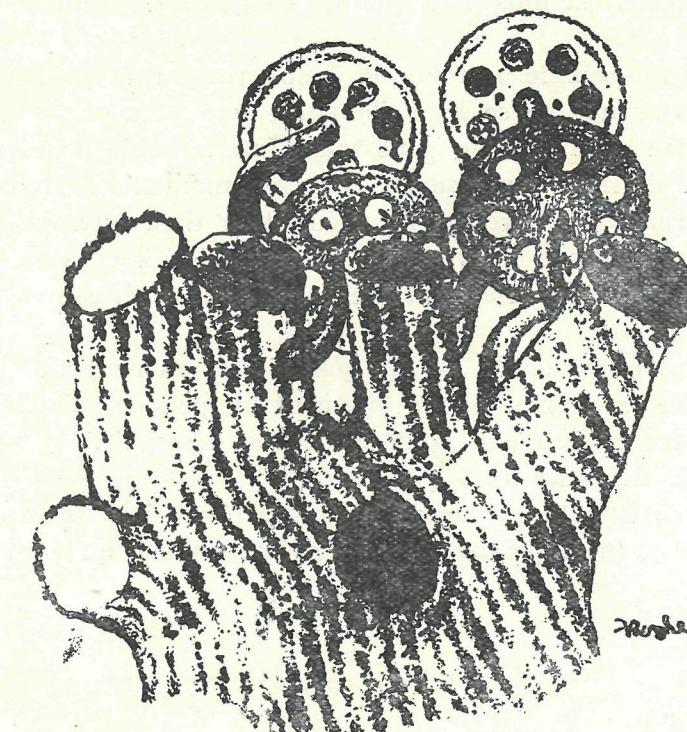
Dépôt exclusif à Paris : LIBRAIRIE JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy  
Dépôt pour la Hollande: N. V. VAN DITMAR, Schiekade, 182, Rotterdam.

## LES TAPIS



**DU STUDIO DE SAEDELEER**  
AU VILLAGE D'ETICHOVE LEZ AUDENARDE EN BELGIQUE

xx



Frits van den Berghe

### ET APRÈS ?...

par

JOE BOUSQUET

Aucun sentiment d'émulation ne me soutient. Car il me semble que personne ne trime sur les chemins où je me débats avec moi-même. Mon illusion est de croire que je me trouve dans une solitude absolue où chacune de mes découvertes ne rayonne vraiment que pour moi et pourachever de me perdre. Et ce n'est pas assez de dire de ces dérisoires découvertes qu'elles me paraissent indicibles : elles ne se mesurent qu'au poids des choses dont elles rendent vaine en moi l'expression.

La morale? Je ne connais pas le sens de ce mot. Chaque homme trouve son salut dans les sacrifices qu'il fait pour donner de lui ce qu'il contient de plus rare...

... L'amour, tous les secrets de l'ombre et de la terre.

Mon regard est plus près que ses rougeurs d'enfant de son visage...

Mais il me semble parfois que je suis revenu de tout. Alors, rien devant moi ne se lève d'aimable que pour m'assourdir un moment et m'engager à me taire. Interminable histoire, et désolante de mon impuissance. Dans ces moments de lucidité, je me prends en horreur. La méditation d'un ouvrage, une pensée qui s'efface ne viennent que m'aider à creuser mon néant... Je me vois éclairé par le haut, et de côté, comme une cave.

J'ai tout retourné. Je ne sais pas aimer, on ne peut aimer que contre soi-même. Et ma vie, c'est un peu de soleil entre les pas des chevaux, la boue séchée, le désespoir.

Je dois défendre mes pensées contre mes pensées, et je me dis tristement : Problèmes! il n'y a pas de problèmes. Le monde reste incompréhensible, précisément parce qu'il est une solution.

— « Aimer? Tiens! encore un mot de cinq lettres », s'écriait mon amie.

Je l'avais découverte à mon côté, en même temps que je retrouvais mon cœur d'enfant. L'aimer? Sa beauté était prenante : je ne m'en suis, pour ainsi dire, jamais tiré. Mais je me disais aussi : « Sa beauté n'est pas l'affaire de mon amour; car mon amour ne pourrait la contempler sans se détourner de lui-même. »

Tout son charme trouvait sa raison dans mon rêve où il faisait ainsi, au nom du ciel, la loi.

... Des moricauds dansaient, les bras en croix, sous une enseigne lumineuse. La rue que je prenais pour aller la rejoindre était pleine de filles en cheveux, et les rires délabrés qu'elles échangeaient sur mon passage cachaient mon cœur de ce soir.

La douleur reste peut-être la seule chose que nous goûtons pleinement. La joie, oui, elle est là, mais comment l'embrasser? On est trop près d'abord. Et puis, la joie va plus loin..., on fait partie d'elle. Vous vous sentez pénétré, profondément changé : il n'y a pas là de quoi se réjouir.

A des moments trop rares, parmi tant de choses qui habituellement m'oppriment, je crois me voir enfin, j'aperçois l'homme que je pourrais devenir, ou celui qu'au jour le plus radieux de mon enfance, je me promettais d'être. — Que le diable l'emporte! Un rire vaut tout l'or du monde. — Pourtant, c'était bien là le moi le plus transparent, si pur de rester inexprimé, et suspendu à lui-même, cette lumière que le plus léger, le plus aérien de mes rêves éclipse, mais qui s'évade un instant de moi-même sur le visage que j'aime... Ce sont d'autres yeux, le vent a tourné, mais c'est toujours la même folie; et l'on reste là, suspendu au regard qu'échangent ces deux merveilles, le visage de l'aimée, notre moi secret, non qu'ils soient parfaitement semblables, mais parce que l'un descend de l'autre, et que, lentement, nous nous mourons sur la pente invisible qui les unit.

— Aimer, aimer; on dirait que ma vie se souvient que je suis né...

... Et celle-ci, on dirait qu'elle a besoin de voir en moi pour être belle, et que mon regard achève de débarbouiller son sourire. Elle a délivré mon cœur de mes yeux.

J'aime son teint transparent et qui me fait de mon amour un mystère plus pur.

Tout le merveilleux d'ici-bas a pris ses traits pour me frapper. Tout ce qui me bouleverse, sa simplicité l'apprivoise.

Ce doit être ma vie qui l'aime pour moi. Il m'est impossible de l'évoquer un peu longuement sans éprouver l'envie de la pleurer.

— Vivre, c'est enrichir sans cesse la minute que l'on attend.

Je saurais tout exprimer si je savais assez baisser la voix. Toutes les choses s'éloignent, et mon être m'apparaît dans l'amour désolé qui les suit. Rares instants... Transparences en pleurs. Ma vie secrète, dans tout ce qui meurt devine en mourant ce que j'aime.

C'est la vie qui est un mal. Je n'ai de bonheur qu'à la sentir me dépasser en me foulant un peu aux pieds.

Trouver pour chaque pensée ce point de consistance qui la fait se détacher, et, par l'effet de son propre poids, s'exprimer. Qu'elle devienne une réalité intérieure si pressante que l'on sente en elle l'urgence de se produire. Réalité si grossière qu'elle ferait même son trou dans un patois.

Les mots naissent de cette pensée et meurent derrière elle après avoir porté quelques secondes son rayonnement. La pensée ne réside pas dans l'écrit, mais elle le parcourt, toujours prête à s'évanouir. Les textes se fanent, et dans nos mains mêmes. L'esprit du lecteur en avive encore les lueurs qu'ils sont déjà flétris pour nous qui les avons tirés de nos sens.

Et penser, c'est prévoir, aller au devant de la vie en pénétrant dans les limbes. L'être que tu appelles viendra. Il existe déjà puisque ta pensée l'aide à naître... De moitié dans tous tes rêves, il y a cette bouleversante unité que ton être nie en s'affirmant.

Tenir le vraisemblable en perpétuelle suspicion. Les êtres, tous les êtres qui nous sont envoyés, et leurs bagages, quelque chose en nous les appelait, et c'est ce « quelque chose » qui demande à être mis en lumière. De tous nos plaisirs et de nos enfantillages naissent des monstres, dont le plus débile a dix fois plus de force qu'il n'en faut pour disposer de nous. Nous scruterons ces figures, apprenons à lire notre vie. Car notre intelligence nous leurre en introduisant le lointain et tout l'horizon, le couchant abstrait de chaque chose dans la réalité vivante, qui cherche à se réunir, au rythme de notre vie, entre nos yeux et notre cœur.

Notre raison intervient trop. Nos sens nous induisent en erreur parce qu'ils nous rassurent.

Persévérez dans ses erreurs, les faire prévaloir aux dépens de son repos, et au besoin, de sa vie.

Villalier, août 1928.



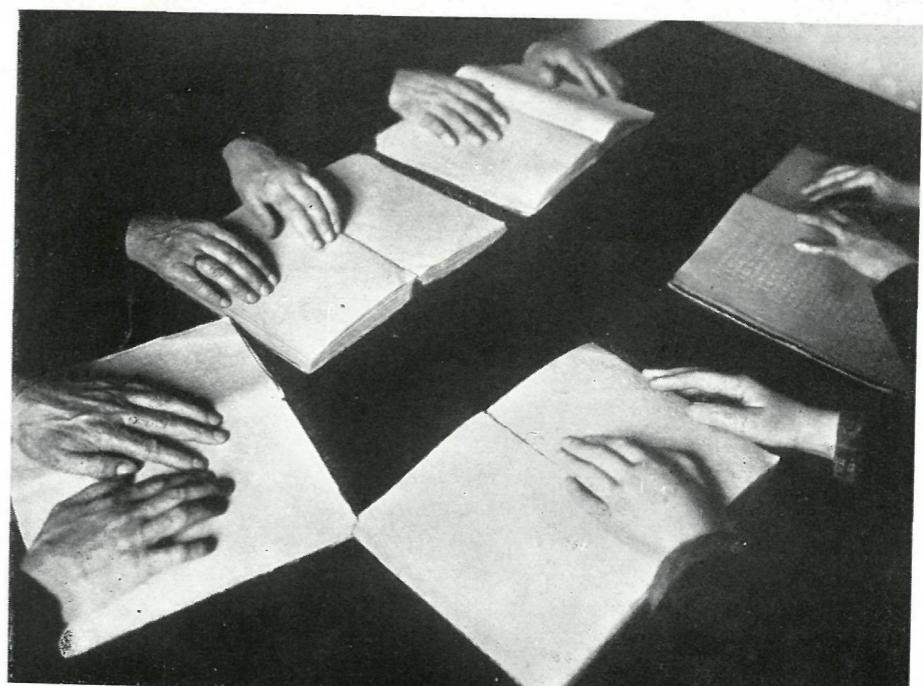
464

*M a i n s*



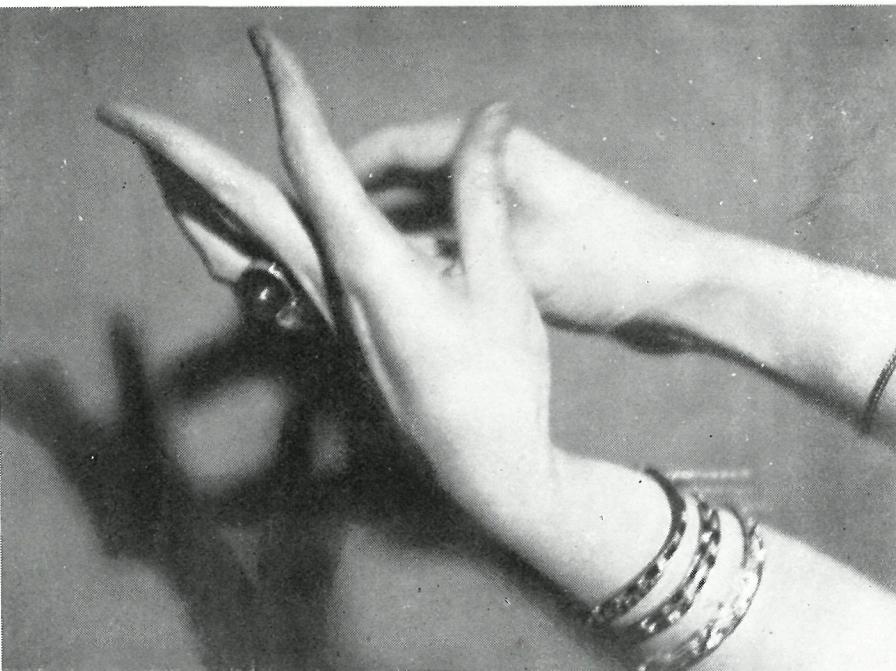
La lettre

*Photo Germaine Krull*



Les mains qui lisent...

*Photo Eli Lotar*



M a i n s   d e   f e m m e



Photo Germaine Krull



Violence



E.-L.-T. Mesens : Poing armé

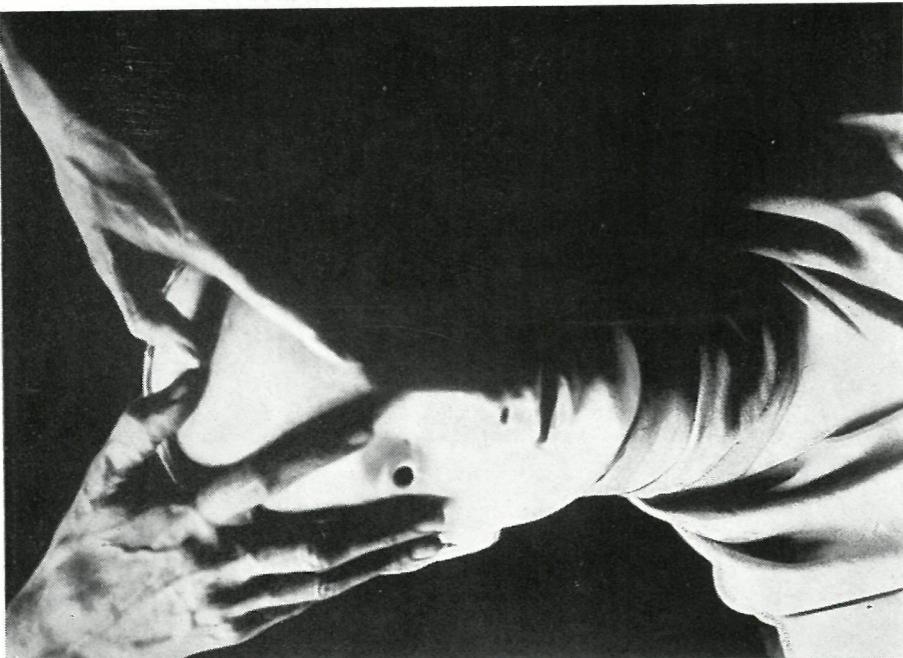


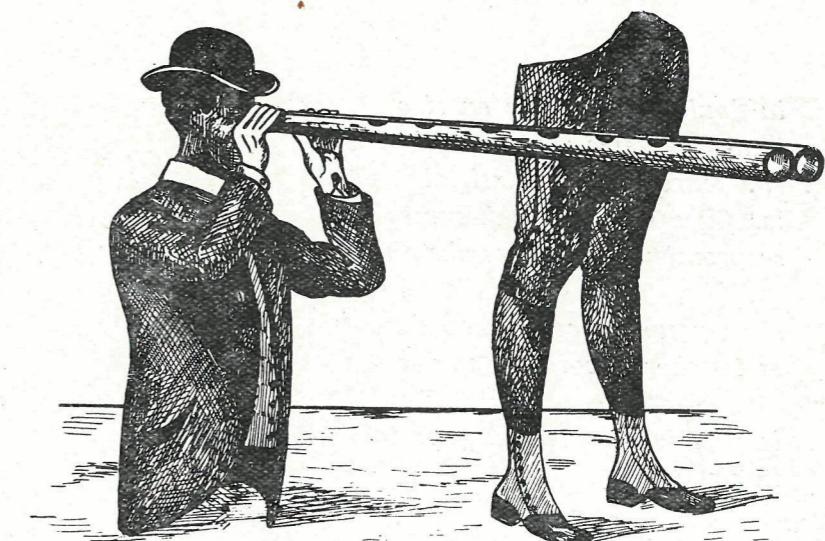
Photo Berenice Abbott

Les mains de M. Jean Cocteau



Photo Germaine Krull

Aveugles



Marc Eemans

P O È M E S  
par  
RENE NELLI

I

*Vivre dans les feuilles rondes  
membranes du soleil  
ou voir le monde et le silence  
à travers des montagnes d'ombre.*

*sur la place tombe encore  
le vent des cascades  
dans le marbre rient les membres  
de la folie sous le couvert des nuits*

*si je bouge un nuage secoue  
les chouettes étouffe les heures  
et passe derrière le vent*

*un enfant qui se retourne souvent  
pâle trébuche dans l'écho  
et tout ce qui se pense  
semble venir de loin.*

II

*la douleur se tourne en rire  
toutes les têtes sont penchées  
sur leurs rêves de cristal  
les filles sautent les flammes  
se promènent dans les chemins*

*si je pouvais revoir mon âme  
et toucher encore tes mains*

*le premier regard est pour toi  
la seule image*

*lumière de tes yeux dans mon cœur.  
une fleur sans couleur  
et l'oubli de ma vie.*

III

*un désir d'écraser toute beauté se lève  
dans nos âmes avec le doux soleil levant...*

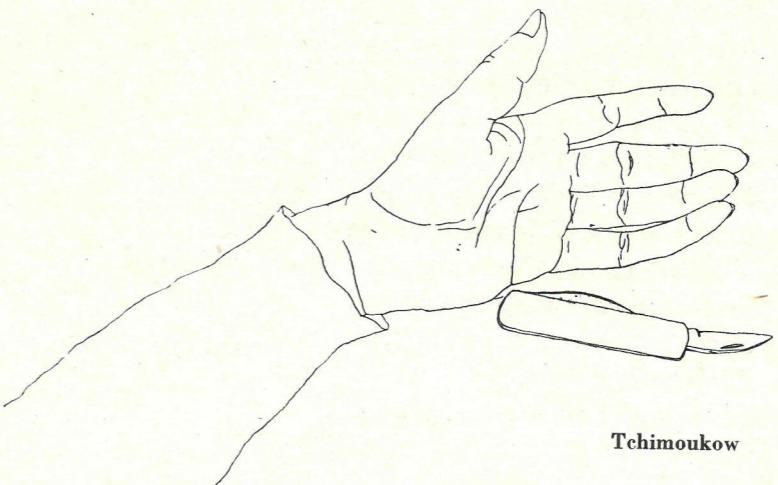
*recéleuses de vie les figures de sang  
les figures de temps les mortelles mouvantes...*

*ce beau corps retombé de toi-même  
comme à travers ta propre chair...*

*une enfant dont le corps de lumière recouvre  
à peine cet espoir qui le fait respirer...*

*que la nuit ou la mort viennent brouiller ensemble  
les yeux en fuite et le rire des membres...*

*l'horizon palpitant de flammes allégées.*



Tchimoukow

P O È M E S  
par  
HENRI FERAUD

I

S I N C E R I T E

*l'oiseau le plus beau  
le plus pur  
l'oiseau des apparences  
c'est l'oiseau des photographes  
pour le voir  
il faut avoir  
les yeux immenses  
comme les enfants.*

II

L' O C E A N

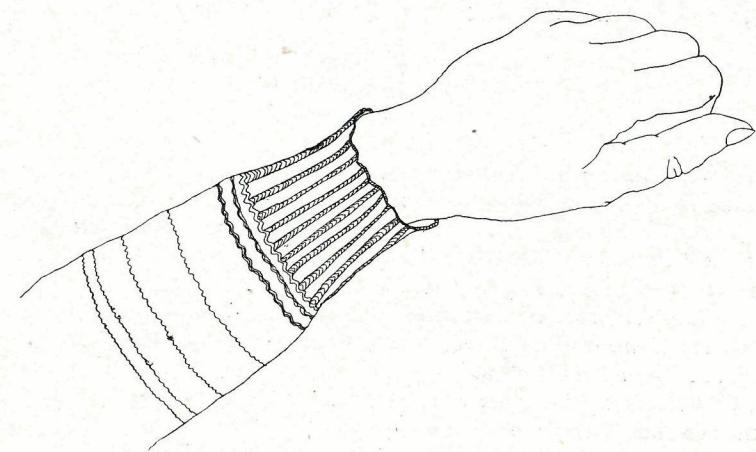
*Flots dépouillés  
flots verts et durs mouvants  
la vague offre son cœur au désespoir  
et plus lourde qu'un rêve d'enfant  
se referme sur le rire  
des cadavres décevants*

*Beaux noyés  
leur chevelure offerte au vent des vagues  
leur chevelure effrénée  
et leurs suaves poisons  
se délivrent dans les couleurs  
la joie des épaves  
ils regrettent le baiser des remous  
le soleil épouse l'eau pure jusqu'aux moelles  
la vie comme un serpent  
dans les veines des corps d'écume  
l'ombre des nuages  
le cri des mouettes le protégeait.*

III

R A Y O N S

*la nuit a figé les sources dans ses mains  
la lumière a comblé leurs désirs  
et les rayons de l'eau pure  
éclairent les miracles  
les yeux des pierres ont fait fuir  
le regard des enfants  
dans l'épaisseur dans la lumière  
une femme étend ses membres de larmes  
l'inconnue dans le fond de ma chair  
femme crispée. Tout mon corps tend vers la tourmente  
de cette chair  
où frissonne le sang des éclairs  
les heures se sont attardées dans ses yeux  
Halte de la folie et ses yeux s'endorment  
la nuit a tressailli au creux de l'eau  
corps brisé  
la lune dans une prison de verre  
comme une fleur sur un tombeau*



Tchimoukow

P R O S O P O P É E

*par*

*ROBERT DE GEYNST*

*Non, ce n'est pas une habitude, c'est la vie.  
On voyait dans nos mains paraître des images,  
L'orgueil et l'ennui se peignaient sur les visages,  
La colère sans parler s'était endormie.*

*Les femmes ont brisé les murailles de plâtre,  
La nuit flatte l'espoir d'un dernier incendie  
Nous sauterons bientôt les marches quatre à quatre  
Nous parlerons haut dans la ville refroidie.*

*Je ne vois plus vos signes  
A gauche à droite? où criez-vous va-t-en?  
Souffle rauque serpent  
Voix du cygne.*

*Trahissez, trahissez,  
Ecrivez à la craie  
Sur les murs du soleil.  
La vie comme la nuit jette toutes ses armes,  
Les ennemis luttent à mort dans le silence.*

AUX QUATRE VENTS DE LA VIE  
par  
ERIC DE HAULLEVILLE

à \*\*\*

La poésie commence à chaque instant  
Et chaque moment du paysage est un poème.  
Les labours, de l'herbe, une meule de foin, le rêve prend feu  
Et te recule dans une légende belle à souhait,  
Amour qui te penchais sur le quai de la gare  
Qui me laisse seul comme l'étranger qui comprend sans qu'on lui parle.  
Villes de Belgique d'un si mince poids dans un peu de fumée,  
vous n'avez pas su me retenir,  
Quand je passais parmi vous ce qu'il y avait de plus beau.

Retrouverez-vous jamais une âme,  
Un cœur qui bat mieux que douze ailes de moulin  
Dans un infini de vent de sable et de miracles  
Que le soleil s'attarde à vos fenêtres  
Il était plus beau d'y voir mon front brûler la vitre  
Et tant de rêves à perte d'étoiles.

Je vois un peu de neige, pendant longtemps ce que j'ai aimé le mieux  
Me faudra-t-il aussi abandonner cela? [au monde.  
Fermerai-je les yeux et mes bras me guideront-ils mieux

A travers mon pays  
Qui de plus en plus n'est pas de ce monde?  
Ah! mes amis je vous appelle comme celui dont la voix se perd dans le  
Je vous appelle d'une voix blanche les uns et les autres; [tunnel  
Ceux-là mêmes qui ne sont pas nommés.

Et je vous chante sur le ton majeur  
Que ma chanson soit encore longtemps sur l'eau après que tout est passé.

Ta main est le luxe sans prix du soleil sur la neige,  
Mon frère, ton corps la rosace ouverte à la poésie  
Ce qui meurt et naît sur le sol et dans le ciel  
Multiplie dans ton cerveau un peuple de cercles et de cerceaux  
Dirais-je comment ce qui n'a pas de mesure n'a pas de limites?  
Un chiffre te tient lieu du monde dévasté  
Mais un rêve humain est toujours assez fort pour te saisir  
Et te faire tout abandonner un instant.

Je t'aime autant que tout au monde  
Compagnon de ma vie dans l'oubli de ce qui nous entoure  
De sorte qu'un seul monde de luxure et de beauté se laisse approcher,  
Marcheur à travers des musiques perdues élévatrices de façades sans  
O vent de violence et de mélodie [corps,  
Quand les yeux de l'homme se ferment par faiblesse  
Tes mains cherchent comme des aiguilles

Tu es en liberté à travers le monde  
Fauteur de troubles et de poésie  
Et parfois il me semble que je te connais parfaitement.

Fou d'un monde hors mesure que l'amour agrandit  
Les yeux somnambules tu avances comme un fier tumulte  
Homme réticent puis éclatant  
Les chansons de Nice tu les égrènes dans les rues de Paris  
Au hasard d'un carrefour que minuit éclaire quand je n'ai plus de regard.  
Ah! tu ressembles dans mon pays du Nord  
A ces grands châteaux d'eaux isolés, un peu mal à l'aise  
Splendides qui ont des ombres étonnantes.

Bonjour peintre attentif aux bonnes manières  
Mais qu'une petite plume danse dans la poussière qui vous suivra?  
Nous n'avons plus de mains assez légères pour manier les grains de [sable  
Chacun de ces mondes pour vous seul garde sa pesanteur différente  
Que vous preniez un peu de duvet d'oiseau  
Notre vie métaphysique est à refaire  
Nous ouvrons les yeux comme un enfant devant une mécanique  
Ah! cher magicien désabusé.  
Je ne t'oublie pas entouré de sortilèges dans un royaume  
de sable, d'eau et de sapins

Au plus profond de toi est un cri étouffé  
Tu es le centre où le monde joue des scènes infinies  
Chaque carte à jouer tremble comme une destinée  
Alors que les saisons s'inclinent au gré de ton cœur.  
Nous avons vécu côté à côté dans la Campine  
Nous portions la livrée de la patrie  
Mais que nous étions lointains et volontaires!

J'ai déjà bien vécu parmi vous, mes amis et parmi d'autres  
J'ai paru bien distrait  
Attentif  
A des échos de résonnance lointaine  
Je connais tant de villes sans murs et je ne m'étonne pas que  
de toutes parts m'arrivent des nouvelles.

Au plus profond de l'Afrique j'entends ton éclat de rire  
légèrement forcé comme celui de Bacchus  
Visiteur de Chartres et de Dijon  
Chaque jour était une marraine  
Distraitemen occupée à jouer avec tes cheveux.

Plus loin de la France que les îles Philippines  
Dans cette petite île de Bretagne  
Jeune gardien de sémaphore nous avons appris l'art de la navigation  
Je te retrouve dans la première oasis d'Algérie

*Au milieu du linge rouge et bleu que les femmes agitent dans l'oued  
Rêveur dont les yeux de sable s'effilaient  
A la danse des Ouled Nââls  
Nous aimons encore dans la Kasbah d'Alger la même mauresque frèle  
Qui dansait nue pour nous à la lumière des bougies.*

*Comme dans tous les beaux poèmes le soir s'est épaisse sur la plaine.  
Mon train roule dans l'obscurité.*

Sept aveugles à tâtons  
Cherchent une femme.  
Il faut au premier qu'elle ait la peau douce d'une perle  
Et qu'il la puisse mettre dans un coffret  
L'autre il faut une écharpe qu'il la passe à son cou  
Et quand il respire que ses lèvres y collent  
Il faut au troisième une couronne d'épines,  
Au quatrième nu nuage,  
Au cinquième une main dans la poche comme un paquet d'aiguille.  
Au sixième il lui faut une vraie femme qui disparaîsse quand on la serre  
Pour le septième c'est un rêve à venir.  
Mais au huitième il lui faut bien davantage et c'est moi-même.

*Capricieuse et fragile  
Je pouvais serrer entre l'index et le pouce ton bras  
Qu'une veine traversait comme un ruisseau navigable,  
Dans les escaliers obscurs image intermittente  
Comme toute la foi que j'avais dans la vie.*

*Beauté légère, vos yeux s'ouvriraient transparents  
Vos lèvres répandaient une émotion lointaine  
Souveraine entourée de balles comme un monde d'étoiles  
Tout un jour nous ne fûmes plus seuls sur la terre.*

*Et mon beau compagnon, ma belle grimpeuse aux rochers  
Mon bloc de granit où l'air respirait  
O cils aigus approchant de mes yeux les sapins sur la mer  
O ma tête enfouie entre tes bras comme le sommeil d'une fourrure!*

*Tu t'ennuies chez ton père, Cécile  
Dans cette ville où l'on fabrique des meubles  
Tu te mettais dans l'herbe comme un cercueil  
Mais que tu étais pâle quand passait un de ces voyous  
Que j'ai longtemps aimés dans les bals musettes où je te menais.  
Tu comprends comme moi la vie  
Quand dans les ports d'Occident deux nègres marchent  
la main dans la main  
Et que l'on voit le dimanche sur les navires d'Amérique l'un  
coiffer son camarade recouvert de linge blancs, l'autre habillé  
de tatouages tourner la manivelle d'un gramophone.*

*Jeunes filles, petites filles égarées sur les plages, dans les  
trains, dans les bois*

**F a i t s   d i v e r s**



*Photo Mylander*

*Une enquête est ouverte*



*Photo Eli Lotar*

*Fin des littératures*

*E c t o p l a s m e s*



Deuxième apparition de la princesse de Lamballe  
*Photo Eli Lotar*

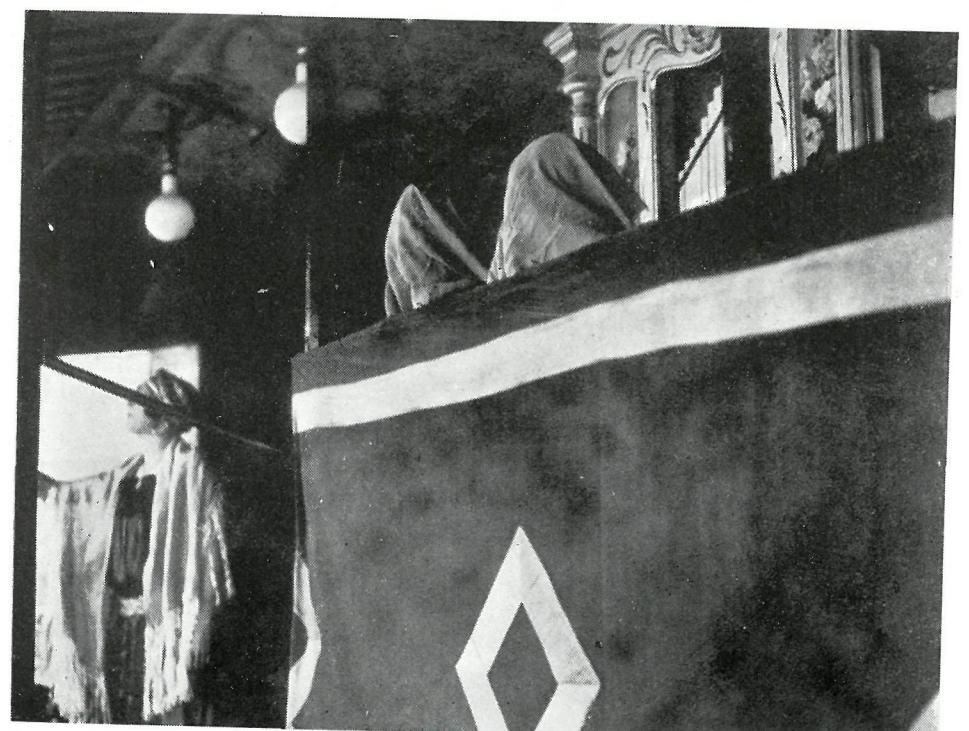


Les prédictions de la voyante  
*Photo Germaine Krull*

*O r i e n t a l e s*



On demande une jeune fille...  
*Photo E. Gobert.*

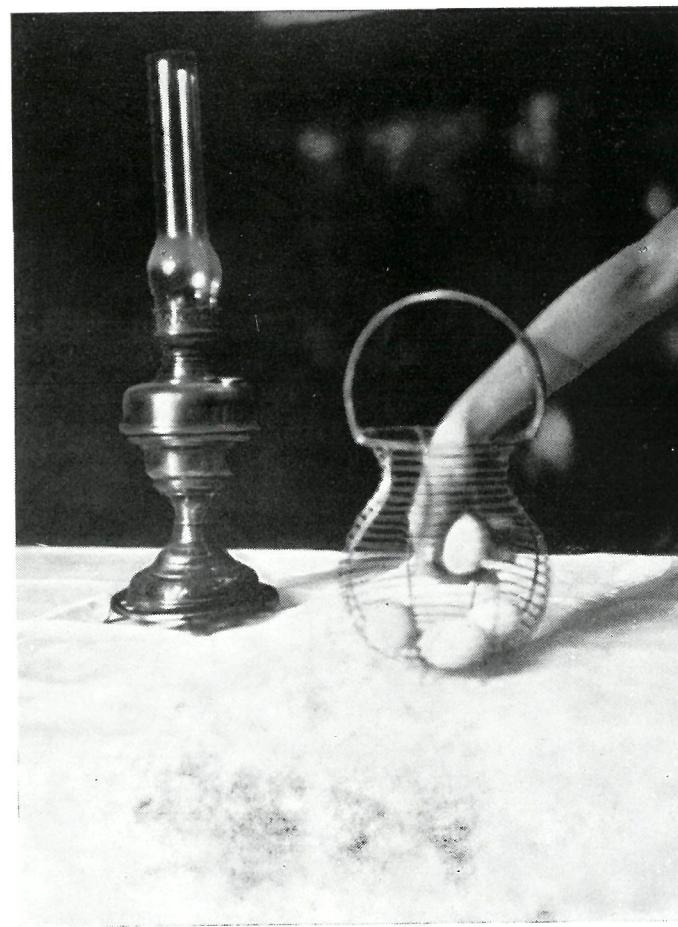


Le harem accessible  
*Photo E. Gobert.*

*T a b l e a u x   d e   c h a s s e*

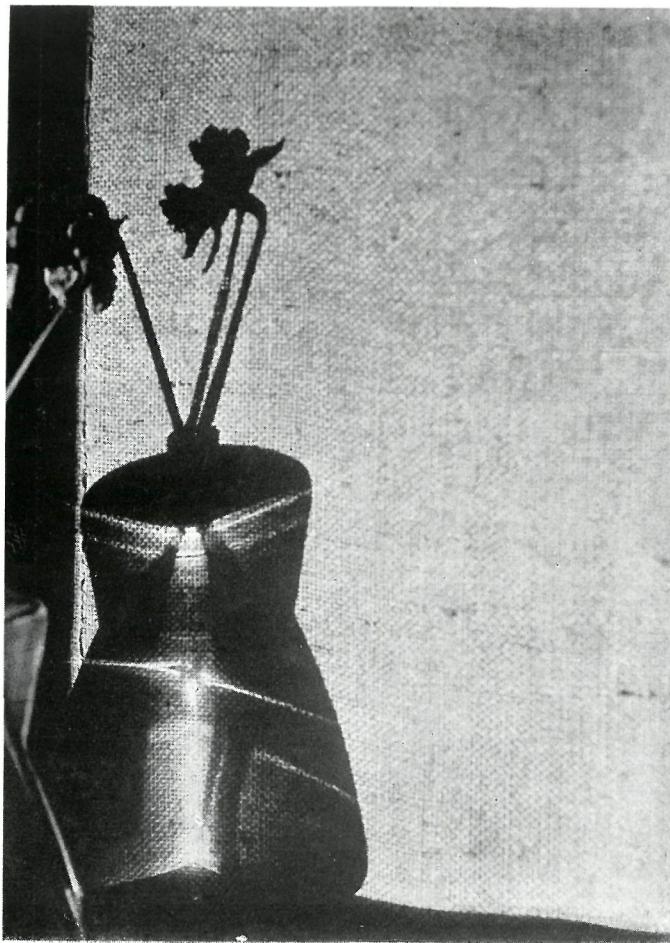


*Photo Mylander*  
Au repos des voyageurs



*Photo Mylander*  
Le commencement de tout

*P l a n t e s   d ' a p p a r t e m e n t*



*Photo Eli Lotar*  
De cinq à sept



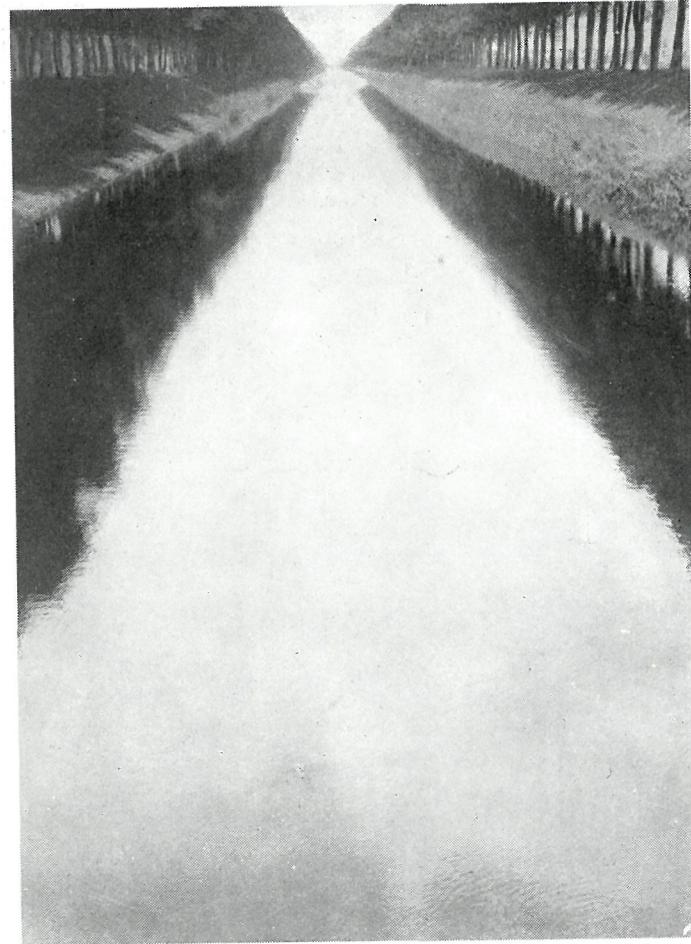
*Photo Germaine Krull*  
Sur le coup de minuit

*N u i t   e t   j o u r*



*Photo Eli Lotar*

*Le rendez-vous des ombres*



*Photo Mylander*

*Le canal des soupirs*

*R e t o u r s*



*Photo Mylander*

*Le père prodigue*



*Photo Eli Lotar*

*Lorsque tout est fini*

D é d i é à J a m e s E n s o r



Photo Bellini

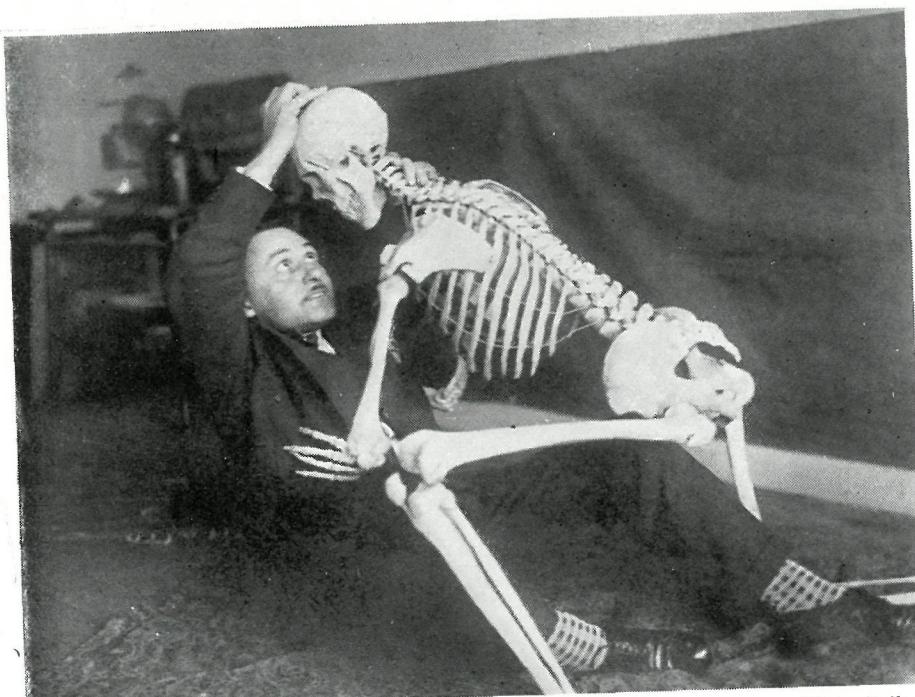


Photo Bellini

André Lhote aux prises avec le squelette

Sur les bateaux qui remontent lentement les fleuves quand nos mains caressent vos cheveux  
Vous êtes aux quatre coins de ma vie entr'aperçues à travers les rideaux  
Aussi fraîches que les figues aussi pures que le charbon  
Femmes lointaines, douces et cruelles  
Notre génie tous les jours descend de vous et vous le rendons,  
Très déchiré sous un masque de beauté  
Vous faites le rêve de beaux jardins où vous êtes seules la fleur mou-

[vante]

Parmi les autres attachées à la terre comme vos servantes immobiles  
Jeunes garçons votre cœur est plus farouche  
Jeunes gens votre cœur est plus généreux, votre regard naïf  
Où habite plus d'espace  
Et vous êtes fous  
Confiants et beaux  
Mais nul n'a plus voyagé parmi les rêves  
Que le jeune apprenti des faubourgs  
Vêtu comme un roi du sarrau bleu.

Que l'hiver chante sa chanson de matelot sur une carène vieille à  
Ou que dans ses naseaux souffle l'été que le ciel accable, [mourir]  
J'ai mis avec amour mon visage sur celui de la terre  
J'ai fait signe des mains à quelques hommes de la terre  
Mais il est des jours où toutes les grandes pièces de mon échiquier vont à la dérive  
Il est des jours où la glace n'est plus la terre ferme  
Où la barre que fait mon front élève une muraille  
Il est des jours, mes amis, où je vous juge avec colère.

C'est quand d'un matin à l'autre la nuit croule sous les fleurs, les parfums les étoiles  
Et que je me trouve aussi léger que la terre au petit matin  
Me voici fort dans mon âge et fort de ma jeunesse vécue avec plaisir  
L'enfance vous vient à fleur de peau comme une nouvelle jeunesse  
O bouche, o cri de l'homme, o paroles à dire  
J'ai appris peu de choses mais il y a peu de choses à apprendre  
Que Paris s'approche que je connais bien  
De quel prix peuvent être son cœur et son esprit dérisoires  
Le siècle va craquer  
Et l'on se comptera sur les doigts.

Bruxelles-Midi, Marseille, Saint-Charles --- Décembre 1926.  
(« Le Genre Epique » : Argument)

## L I G N E S

par

PAUL DESMETH

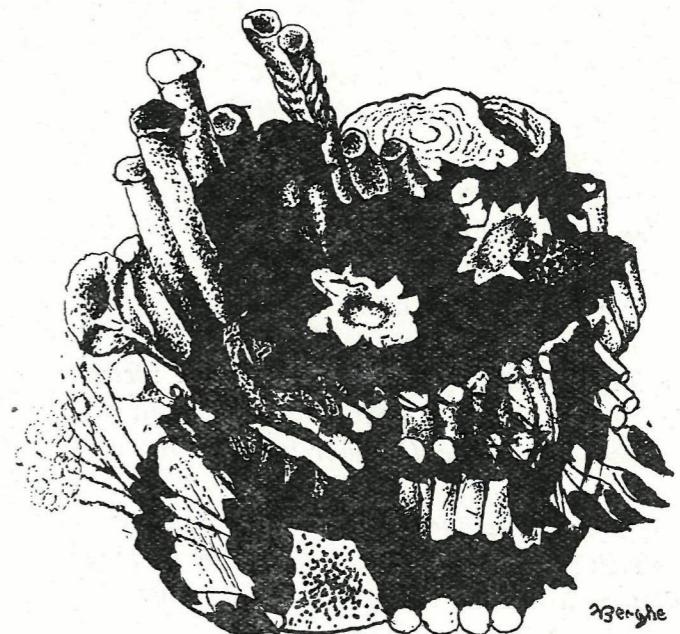
Il est celui qui se trouve toujours plus ou moins dans l'attente de nuances, de formes, de figures. Un après-midi, en mai ou en juin, il se promenait dans une campagne ondulée qui pour lui a cet attrait d'être à la fois familière et surprenante. A l'approche du soir il arriva à quelque distance d'un bois.

L'air était presque immobile. Le chemin, au-delà d'une prairie, entrait dans des taillis où, après quelques mètres, il était caché par les feuillages. La vue des feuillages récemment épauvouis causait à ce promeneur une surprise, comme chaque année. Par leur translucidité ils rappellent qu'ils sont l'œuvre mystérieuse de la lumière. Quand ils composent l'énorme touffe d'un bois écarté ils sont attirants, ils donnent le désir d'un certain nombre de sensations naturelles; ils peuvent aussi inquiéter vaguement. C'est ce qu'il ressentait tout en s'avançant. Entrer dans un tel bois n'est-ce pas essentiellement trouver l'atmosphère des premiers âges, la vie réduite à l'enchaînement des phénomènes naturels, au développement et aux actes d'êtres inconscients ou primitifs?

Il était arrivé à l'entrée du bois; il s'arrêta hésitant. Sa vue se troubla. Un instant il vit formé de lignes ondoyantes et mouvantes un rameau mort, coudé qui se trouvait sur le chemin à quelques pas de lui.

Et nécessairement il corrigea cette sensation, puis il la reprit, la ranima quelque temps par le souvenir.

Une autre fois il passait sur une route, au début de la nuit. De nouveau sa vue se troubla. Il crut voir dans l'air une ligne, plus sombre que cette nuit, et tendue comme un fil, le symbole peut-être de communications inconnues ou possibles.



à Berghe

Frits van den Berghe

## CRUAUTÉ DE LA PLAINE

par

HUBERT DUBOIS

à André Gaillard.

### I

*Mieux que les sources les blessures  
d'entre les poussières les pierres  
plus loin que ce cœur que j'avais*

*Tant de visages lourds ont quitté ma mémoire  
pour cette allée impraticable  
où traînent les morts parsemés d'oiseaux*

*Dans l'ombre ouverte aux pas de sable  
comme une armure intarissable  
et le ventre à jamais dans la nuit des corbeaux*

*que l'ivre apporte à l'heure absente  
une chanson morte et nombreuse  
et cette larme aux yeux dansants.*

II

*Ce visage immobile au milieu du torrent  
le rire qui l'éclaire a du sang sur les ailes  
s'il parle c'est qu'il craint une chute nouvelle  
et l'élan de ses eaux cache mal son ennui.*

*Sur lui le vent s'enroule à peine il lui résiste  
déroule ses blessures et les livre à la nuit  
et danse et chante enfin pour tromper sa présence*

*Si je donne à la mort ce visage d'écume  
à m'enfuir je découvre une route de plumes  
Adieu captif je me confonds avec le vent.*

III

*Au moment qu'il s'endort, le plaisir le soulève  
et le porte aux forêts qui devaient s'en saisir  
Accroché aux reflets sanglants  
et le regard aveugle  
ce corps donne au réveil comme aux oiseaux des nuits  
l'image de sa flamme inusable et sensible*

*Bien après l'angoisse et les mains du givre  
lorsque la plaine a perdu ses dormeurs  
à défaut d'amis roulé sur lui-même.*

IV

*Les oiseaux s'ouvriront au milieu des orages  
la belle échevelée l'ardente qui s'offrait  
a levé pour moi seul les tribus d'herbes rouges.*

*Son visage où l'ennui des plumes  
arme la grêle et les torrents  
c'est en vain que ses yeux sombreront dans la lutte  
leur eau couleur de larmes est tout ce que j'attends*

*Qu'elle monte et s'affole au sommet des brûlures  
la tête qui se fend devient inhabitable  
ah riez à la mort des larmes dans les flammes  
vous n'aurez pas la nuit qui surgit de partout!*

V

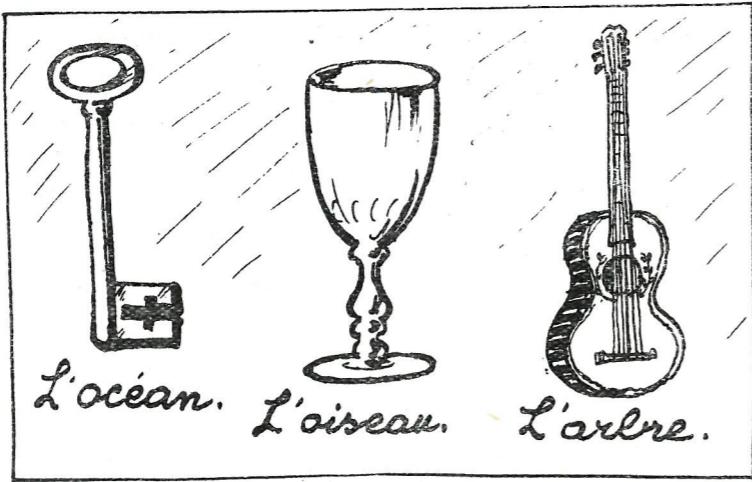
*Un œil de terre et l'autre d'algues  
les mains d'arbres et les pieds d'herbe  
nous demeurons pris dans la voix  
le cœur à sa place première  
Quittons la robe de nos signes  
lavons nos armes dans le sang  
faisons un feu couleur d'eau morte  
qui nous dévore et nous délivre.*

VI

*L'aigle ouvert en plein ciel et léger comme une île  
dénué c'est la main qui pourrit dans le sang  
l'horizon est sur nous les crinières du vent  
nous brûlent et le sable où le sommeil se berce  
à peine s'il s'écoule entre les doigts tremblants  
c'est la nuit tu reviens au désert de toi-même.*



René Magritte



René Magritte

## TROIS POÈMES

par

E.-L.-T. MESENS

*Ton nom o! Sommella  
s'impose à ma mémoire  
Ton image peut-être naîtra*

*Qui es-tu?*

*La sommelière tremblante  
ou la maîtresse des berceuses  
ou la démonne que je connais  
ou la terrible reine du sommeil*

Réponse :

*Je suis la femme que tu aimas trois fois  
sans oser le dire à personne*

*Elle n'a pas d'image  
elle tient dans le creux de la main  
elle joue à ne pas savoir  
elle respire à peine*

*La chanson s'épuise  
bras très court, main énorme  
en deux temps, trois mouvements.*

*Je ferme les yeux  
Je te vois  
J'ouvre les yeux  
Je te vois encore*

*Je voudrais te serrer dans mes bras*

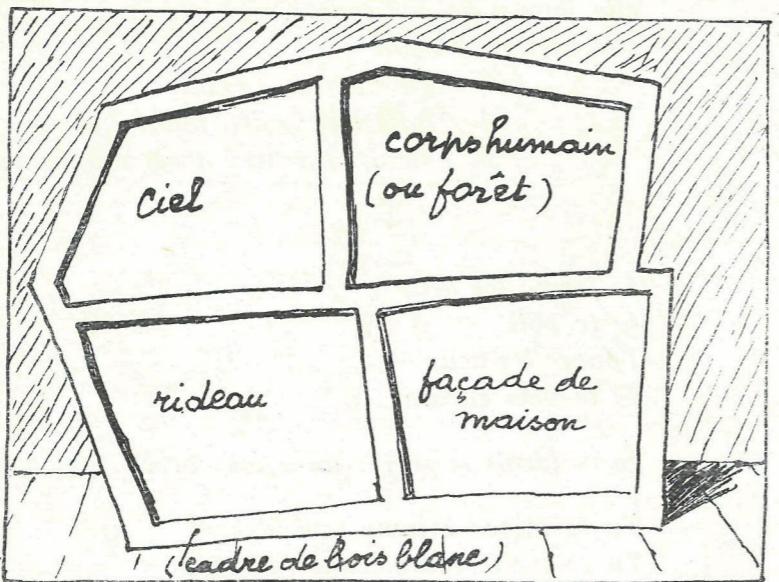
*Tu es mince comme une idée  
Tu es svelte comme une folle  
Ton nombril révèle d'un clin d'œil  
la gymnastique précise de tes jours  
et tu ressembles pourtant étrangement  
à tout le monde  
Mais ma révolte en toi  
ma révolte en moi  
ma révolte désespérée  
ne parviendra jamais  
à te plier à mon vertige.*

août-septembre 1928.



René Magritte  
479

*I doles*



## P O É S I E S

*par*

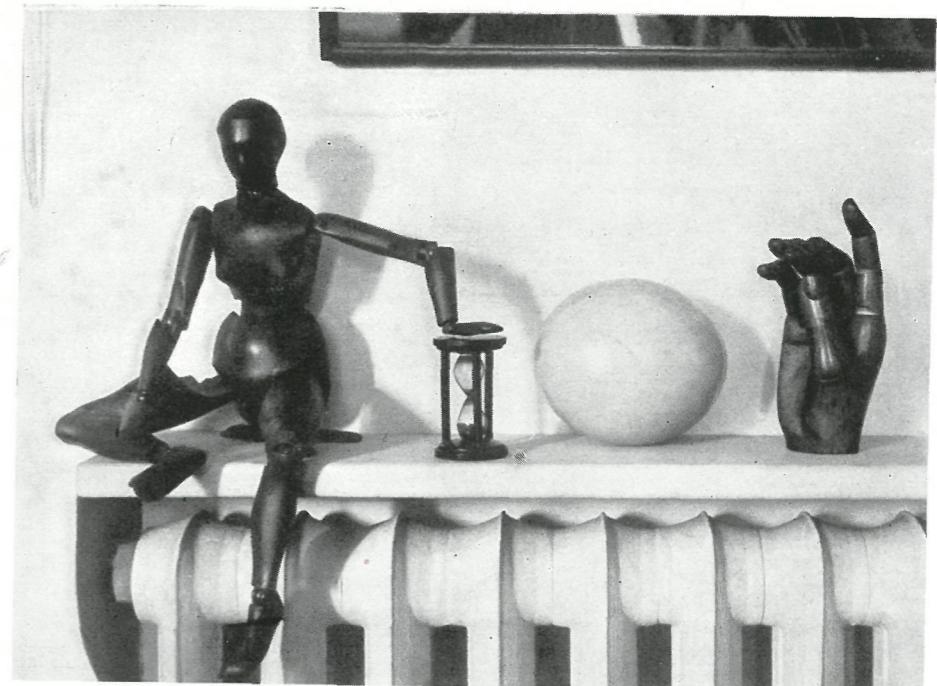
*SACHER PURNAL*

### I

*La porte du verger austère,  
La porte dont l'élan se brise  
Par delà les ponts du réel,  
Toujours close en sa vulve de glace,*

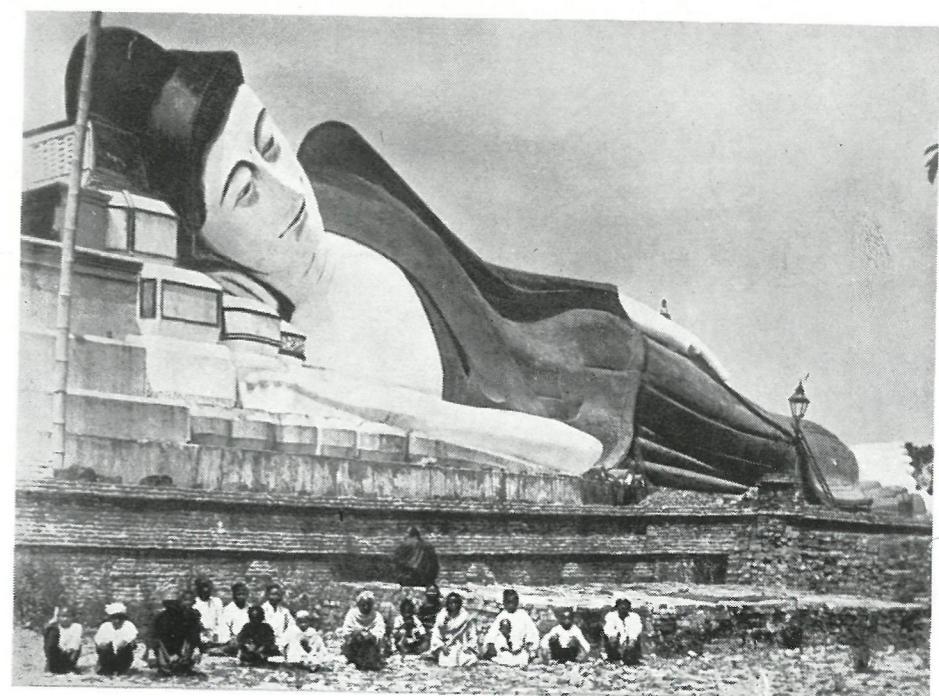
*La porte qui ne sourit pas,  
Pleine de grands métaux secrets,  
Arrêtée au bord de ce vide  
Où les oiseaux n'ont plus part entière,*

*O obstinée sourde à ses voix.  
Mille ans de grâce ont mis dans l'air  
Ce destin torride et suave  
D'abolir toute ombre à son seuil.*

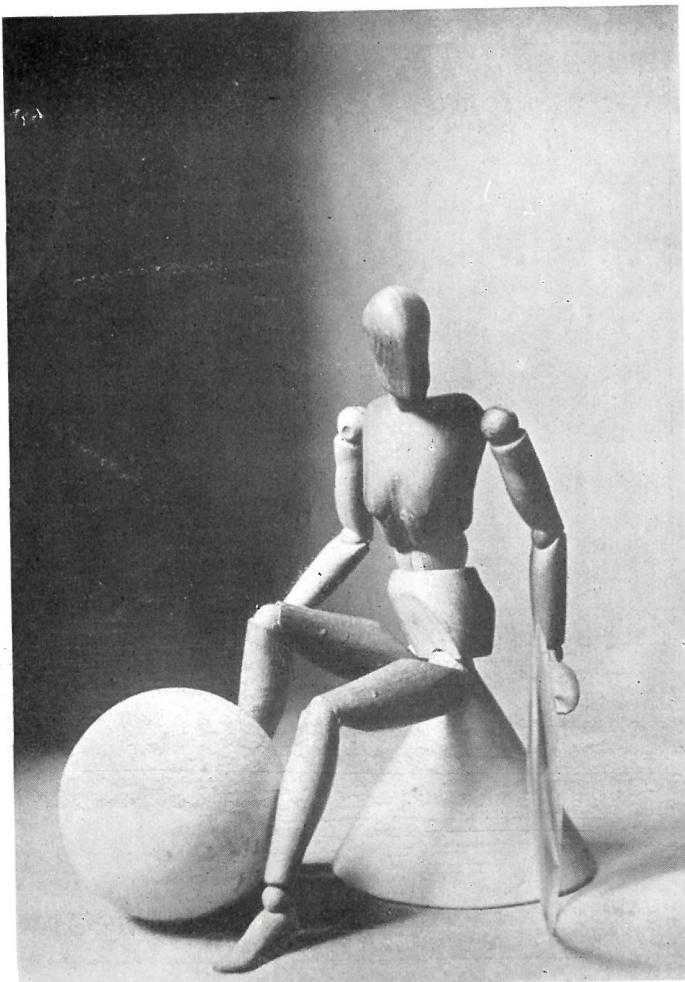


*L'académie des fétiches*

*Photo A. Kertesz*



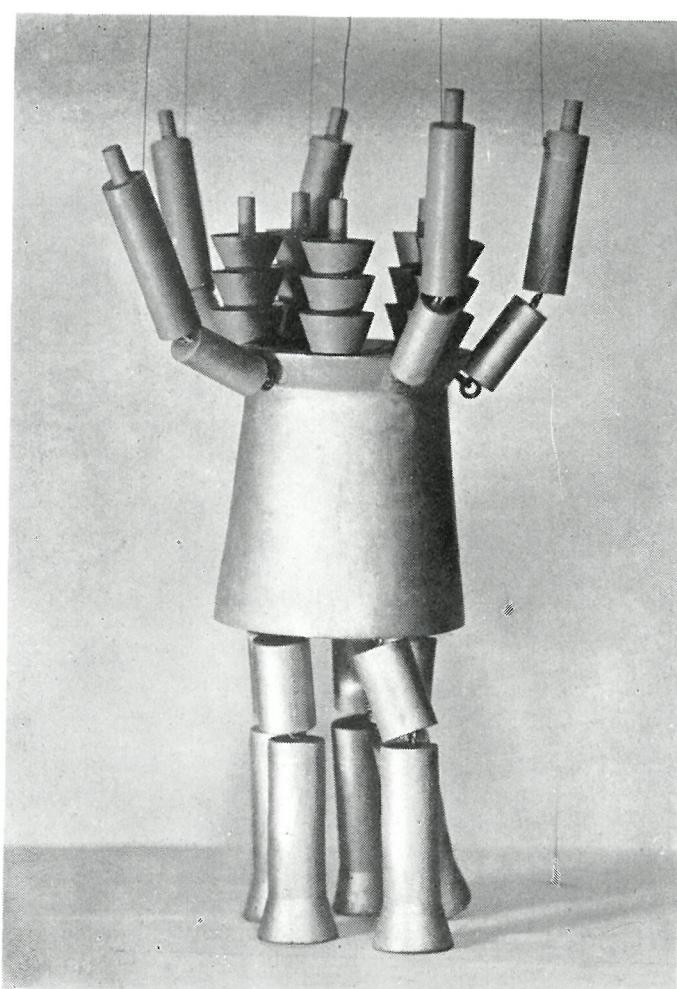
*La plus grande statue de Boudha (Pegu-Burma)*



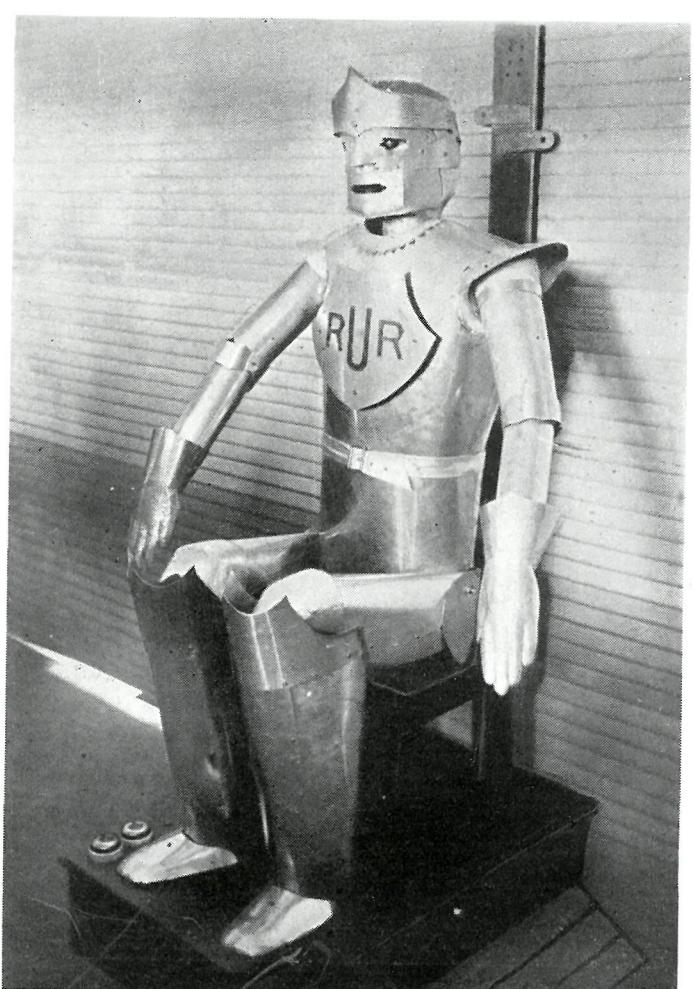
Man Ray : Le penseur



Brancusi : Enfant



Sophie Arp-Taeuber : Les soldats



L'automate d'acier R. U. R.  
qui aecomplit au commandement les mouvements humains

II

*Vous ne hanterez pas toujours  
Ces corps tièdes comme l'éponge,  
Ces corps fabuleux que caresse,  
En sa lueur de trois saisons,*

*La ronde instable des boutiques.  
Bouches d'or que la nuit ensable,  
Un jour vous sentirez le mal  
Ourler son nid sous votre souffle.*

*Vos plus beaux pas seront perdus.  
Echos de la vie buissonnière,  
Vous irez vous perdre en sifflant  
Dans le blutoir du grand Sommeil.*

III

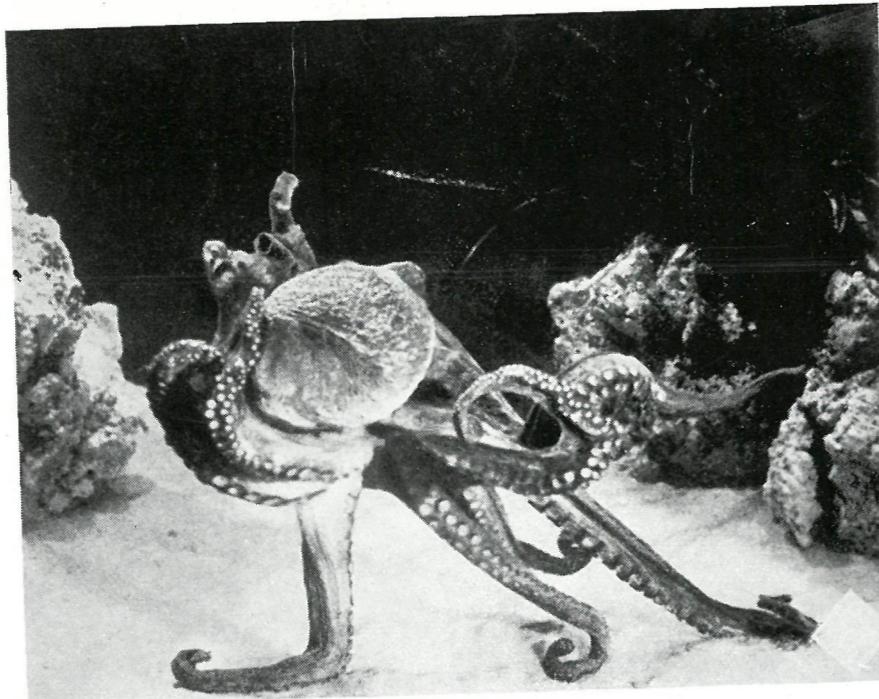
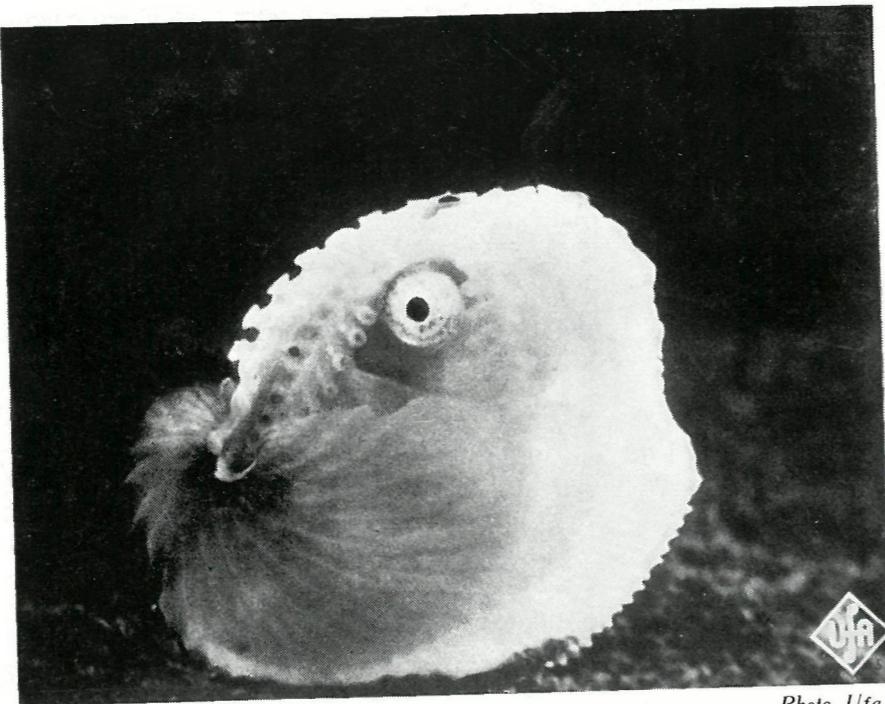
*Ce ciel que ne soulève plus  
La moindre allusion féconde,  
Ce ciel bas dont la courbe acide  
Dénie aux fruits tout œil humain,*

*Ces nœuds de cris ferrugineux  
Où flambe l'esprit de la terre,  
Ce désir sans fin qui s'éraille  
Dans le rond d'hélice du silence,*

*Tandis que la vision s'interne  
Devant son câble d'horizon,  
Cavalier mort de Vie Promise  
Saluant debout sur sa selle.*

IV

*Voix de rêve que je conjugue  
Sur le mur sans fin des saisons.  
O Silence dans le silence  
Plus proche de ma damnation.*



Existences sous-marines

*De quel conseil charger l'azur?  
Irez-vous savourer au large  
L'odeur de noir et de fruits bleus  
Que la mer dédie à son Prince,*

*Ou bien sur quel air de théorbe,  
Conviés là par l'Esprit pur,  
Verrez-vous comme je vous vois  
L'Etrangleur épousant sa morte?*

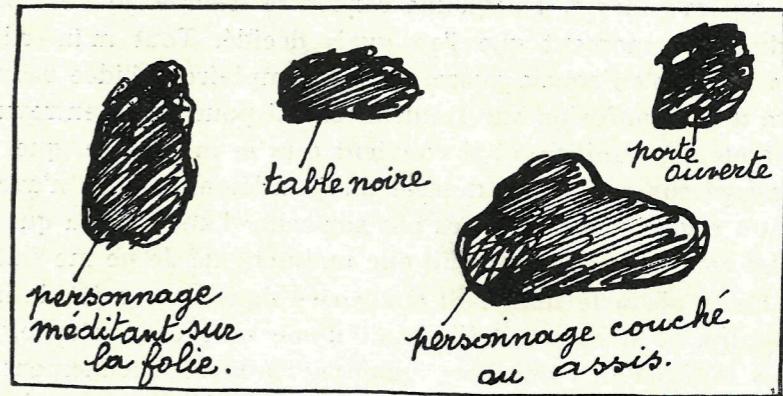
V

*Vos visages d'écorce froide,  
Pétris dans l'haleine sans nom  
Des plus grandes rues de la terre,  
Balayant tout air de leur chasse,*

*Insensible chute en surplomb  
Sous le regard de l'Immuable,  
Vos Visages que l'heure traverse  
D'un fil de feu pareil à la grâce,*

*Je veux les joindre sous ton signe  
O Nuit géante que t'enfonces  
Dans l'alliance de mon rêve,  
O terrible don de présence.*

(« Douze bois d'occasion ».)



René Magritte

## AUX SOLEILS DE MINUIT (IX)

par

ALBERT VALENTIN

C'est un bien étrange spectacle que celui de la planète, à l'instant où les horloges publiques sont unanimes à vous informer que l'heure du rendez-vous est depuis longtemps passée et que l'illusion n'est plus permise : l'aiguille peut graviter, à présent, l'univers aussi, il ne viendra personne, et, pourtant, l'homme ne se résout point encore à penser que sa faction est vainue. Il se demande quelle incompréhensible espérance le retient à ce carrefour soudain grotesque, tant l'animation y semble procéder de raisons mécaniques, et quelle nécessité mystérieuse conduit au terme qu'il s'est assigné chaque individu de cette foule dont il perçoit, pour la première fois, le mouvement machinal. Et telle est sa certitude d'assister au battement continu d'un pendule vivant qu'il s'en remet à lui du soin de mesurer l'attente et d'écluder la déconvenue. Je quitterai ce lieu quand sera dissipée l'humidité du pavé mouillé par l'averse; quand le feu de l'enseigne électrique que voilà aura cent fois tourné sur lui-même; quand le consommateur que j'observe derrière la vitre du café se lèvera de table; quand la somme des voitures qui se succèdent à mes pieds formera un chiffre fixé, et que je feins d'oublier dès qu'il se trouve atteint. Il faut que j'aie perdu l'esprit pour que je m'obstine à consulter ainsi du regard un cadran solaire sur qui la nuit est tombée, et, que la clarté renaisse, le rende à sa fonction, il ne marquera plus

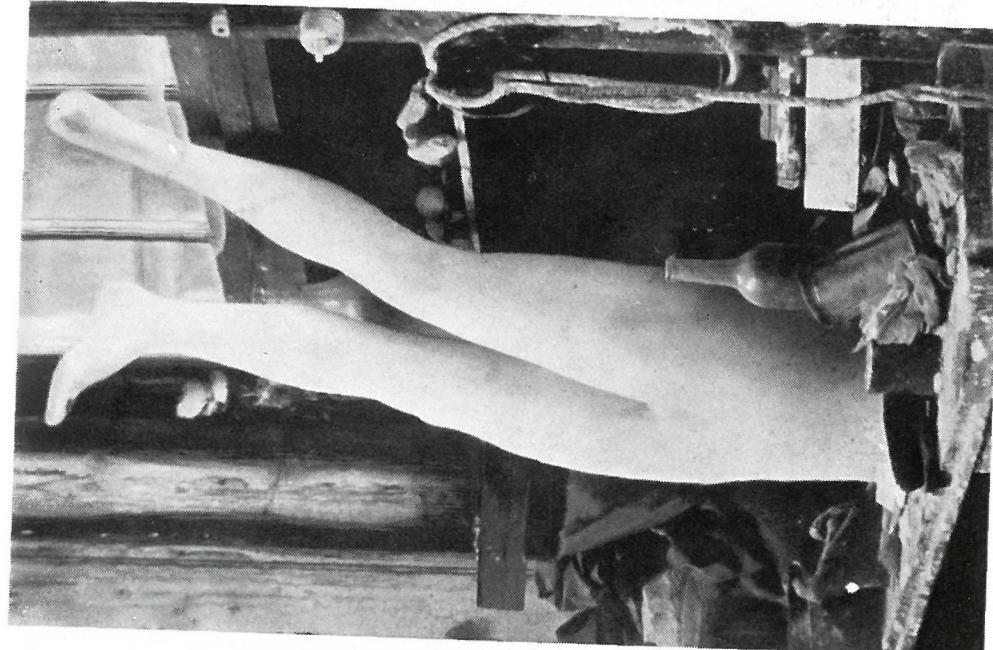
rien qui m'importe, puisqu'une rencontre désirée ne s'est pas produite au moment que j'en avais décidé. Tout m'interdit, mais je ne m'en soucie guère, de me complaire à l'idée rassurante d'une confusion sur l'endroit choisi pour notre entrevue, qui nous est familier, et il convient que je m'en aille, que je m'engage sur une route déserte où je m'étonnerai de n'avoir point à régler chacun de mes pas sur celui d'une amie à qui je devais cette soirée, et que fait-elle maintenant? Je ne me flatte pas qu'un obstacle subit l'ait contrariée dans son projet de me rejoindre, et si même il s'agissait d'une telle circonstance, je serais donc si peu de chose qu'on ne balance aucunement à faire bon marché de mon inquiétude : baliverne pour baliverne, j'en vaux une autre. Je sais, oui, parfaitement, je sais qu'il est des événements auxquels on m'affirmara qu'avec la meilleure volonté du monde une femme ne peut se soustraire, et, lorsque, demain, elle m'éclairera sur la nature de l'incident, si tant est qu'elle consent à s'en expliquer, il me siéra d'affecter l'air le plus détaché que, déjà, je me compose, et de m'appliquer à surprendre les inventions dans le récit. Sans doute, pendant que j'enrage, est-elle chez des gens où il lui est trop agréable de participer à la conversation générale pour qu'elle songe à prendre congé. Si ce n'est point cela, ce sera quelque autre calembredaine qui y ressemble furieusement et la trahison me paraît plus souhaitable que ces sortes de négligences. Mais, au fait, il ne m'appartient pas de dire où vont mes préférences, et l'on se passe bien de mon assentiment pour me duper comme il est probable, comme il est évident qu'on fait à cette minute. Ou bien ai-je mérité quelque reproche et en use-t-on ainsi avec moi par représailles, dans le dessein de me châtier de ma petite comédie de l'autre jour où il est vrai que j'ai témoigné d'une singulière insolence, d'une absurde préoccupation de ma dignité dont me voici la victime. Je me croyais offensé par une mesquine histoire, qui m'est d'ailleurs sortie du souvenir, et, dans une maison où nous étions, celle dont je parle et moi, j'entrepris de simuler l'inattention, hors pour une autre que le hasard plaçait à mon côté. Elle ne m'était de rien, remarquez, et, sans mon respect des belles manières, je lui aurais avec plaisir craché dans la figure. Mais je jugeais opportun de jouer l'empressé et de tenir mon rôle à tout prix. A ce trait, on estimera la qualité de mon intel-

ligence, et j'accorde qu'il n'y a pas de quoi être très fier de cet exploit qui ressortit à la politique des primitifs. Après cela, qu'on ne se récrie plus lorsque je confesse que je suis cousu de fil blanc, du haut en bas. Ainsi, on n'a pas vu quels oripeaux me recouvrivent, ni quelles paillettes, et on ne tarde point à exercer contre moi une rigueur à quoi je dois ma solitude actuelle au sein d'une ville glacée où j'aspire à m'égarer, à me dissoudre. Mais d'une rue, où je n'ai que faire, à la suivante que j'emprunte sans motif, sinon qu'une lueur plus vive m'y sollicite, tous les chemins me ramènent à moi-même, et c'est un but de promenade qui manque à la fois de nouveauté et d'intérêt. Tout se dérobe à mes yeux, à mes mains : un visage dont je suis épris recule dans une buée où il se perd, et la terre s'est enveloppée de ténèbres comme une seiche traquée. Que de veilles j'ai déjà consumées sur les bancs de l'école du soir où j'échoue à chaque examen, et combien je vomis ceux qui réduisent la nuit à n'être qu'un tunnel où leur train pénètre, une complice de leur goût de la gaudriole et de leurs privautés faciles à l'endroit de la voisine du compartiment. Libre aussi à certains que séduit le pittoresque de louer cette grande force noire répandue autour d'eux et de s'y abandonner parce qu'elle engendre une fête foraine où ils applaudissent à la parade de quelque baladin, juché sur les toits, qui s'habille de flammes, jongle avec les poignards et charme des serpents de couleur. Pour moi, ce n'est rien de plus, et rien de moins qu'un énorme théâtre abstrait, différent de l'autre en ceci que l'acteur n'y a d'entretien qu'avec lui-même et son débat, qui jamais ne se dénoue, mais s'ajourne indéfiniment, affronte les points extrêmes où la pensée se dépouille de son objet, se repait d'elle seule jusqu'à n'être plus qu'une interminable sécrétion mentale, une limite et une dérive. Les voici, ces comparses, et me voici, errant dans la profondeur d'un décor qui m'absorbe et, brusquement, me renvoie, par un détour, au bord de la scène où le faisceau du projecteur accuse mon maquillage, mes difformités, ma grimace. Je suis l'auteur, l'interprète, l'auditeur, l'écho et il n'est pas un mot dans ma voix qui n'exprime la défaite, la nausée et le renoncement. A quelle décevante activité le temps de ma jeunesse a-t-il été voué et par quelle succession de pistes effondrées, de surfaces déclives, en suis-je arrivé, de relai en relai, de chute en chute, à

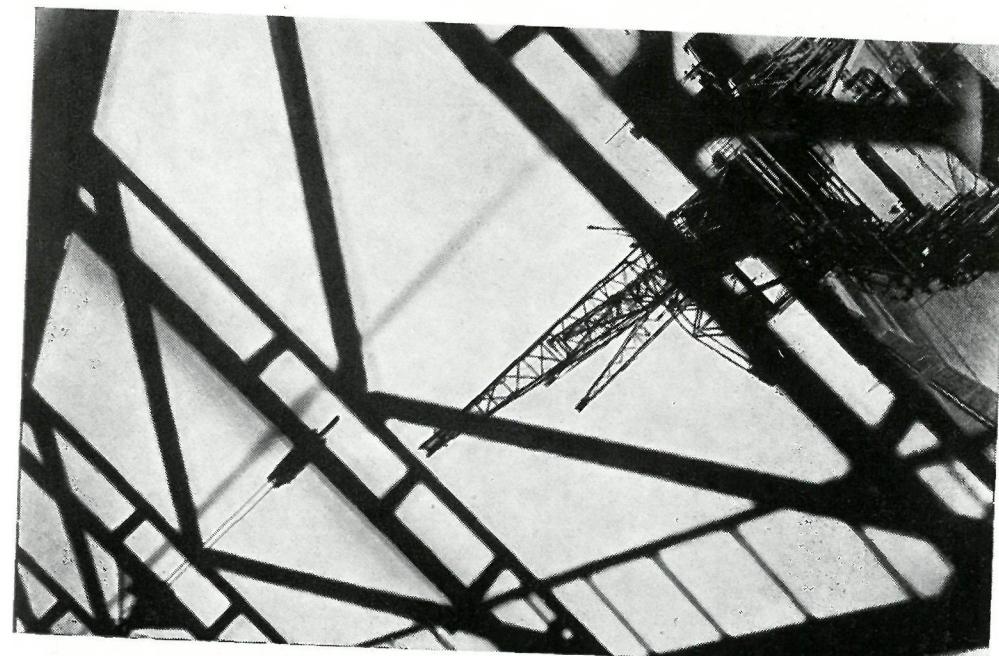
cette frontière de ma misérable patrie sentimentale, à cette borne où je m'assieds lâchement car je sais trop que le courage de la franchir me fera défaut. Un autre que moi secouerait les épaules, chanterait à tue-tête, s'exalterait de son pouvoir, et c'en serait fini de cette odeur de décomposition, de ce paysage funèbre qui s'étend derrière moi, autour de moi, et que ni la pluie, ni l'obscurité ne réussissent à me voiler. Je n'ai pas besoin même de l'évoquer, tant il m'a envahi de toutes parts et m'habite. Ce que fut l'étreinte et le vertige, le ravissement dans une connivence précaire, le cœur qui bat précipitamment dans un silence bienheureux, que vaut tout cela au prix du reste, des tourments inutiles, des insomnies, des mensonges, des ménagements, des craintes, de la rancune inavouée, des colères, des ruptures, des recommencements, des rouerries, des lettres qu'on attend et qu'on ne reçoit point, des jours vécus dans la prostration, des résolutions terribles et des larmes prodigues en vain? De ces deux conditions excessives, contraires et solidaires, c'est l'atroce qui entraîne avec elle un retentissement irrémédiable et se charge de la sanction. De l'autre, il ne demeure rien qu'un regret épuisant et pire que le ravage. Le buvard appliqué sur le texte n'en a retenu que les morceaux exécrables, et lorsqu'on le tend au miroir, on n'y distingue plus que des phrases incohérentes, les ratures, les taches et le gâchis. J'en ai assez d'être ce banquier qui subsiste à la faveur de ses faillites, et, la dernière provoquant la prochaine, il n'y a pas de raisons, se dit-il, qu'il n'en soit pas ainsi jusqu'à la fortune, jusqu'à la fin. J'en ai assez d'aller d'une période où l'on s'aime parce qu'on ne se voit pas à la période où l'on se déprend parce qu'on ne se voit plus. Assez de cette lorgnette qui n'est jamais au point, et quand même elle y serait, je ne veux plus recourir à elle : les choses ont d'autres sujets de me toucher que leur démesure ou leur exiguité, selon le bout par lequel je me condamne à les considérer depuis quelques années. Entre l'enchantement qu'une femme me procure et l'affliction dont je le paie, je m'accommoderai fort bien d'un état où la liberté, l'aisance à me mouvoir, l'égalité d'humeur m'écherront en partage et où il ne sera plus question que je m'aveugle sur des sornettes. Il advient qu'on soit blême de convoitise impatiente; que chaque partenaire serre les dents pour ne point crier; qu'un seul appétit se

soit substitué en lui à tous les autres, fasse vaciller celui qui l'éprouve et qui ne songe fixement qu'à l'assouvir; mais l'heure, l'endroit, des témoins importuns dont on souhaite la mort, empêchent l'effusion et lorsque elle s'est enfin produite, n'importe où, dans la hâte, plus violente d'avoir été différée, l'un et l'autre recouvrent une lucidité telle qu'elle leur conseille de feindre encore le paroxysme : tout plutôt que d'avouer que jamais ils n'eurent plus envie de se désaccoupler, d'arpenter la rue, de humer l'air du parc, de s'attarder et de fumer. Et puisque le rapprochement implique ainsi le divorce, la fuite, qui sont l'aboutissement inéluctable des passions à leur comble, il faut me réjouir d'être, précisément, le maître de mon sort, en cet instant, et d'un espace où j'ai tout loisir de céder à mon caprice, à la pente que plus rien ne me défend d'épouser. Mais d'où vient que je reste sourd à mon exhortation, que le stupéfiant n'agisse point et que je me refuse à pousser les portes battantes sur les chambres nocturnes où la trêve, et peut-être le salut, me sont promis? Quand le mal vous tient, il n'est pas de propos, ni de fiction, ni de sortilège qui puissent en triompher, et que me font les lumières, la musique, les filles : ce n'est pas d'elles que dépendait le cours de ces moments. Que de corps mêlés à l'ombre, mêlés entre eux! Moi, je suis l'interdit de séjour qui rentre par fraude dans son pays et c'est tout juste si l'on ne me montre pas du doigt. Pourtant, je me trouve prêt à abjurer mon erreur, à faire amende honorable et à implorer ma grâce. Aucune humiliation ne m'en coûtera pourvu qu'on m'autorise à plier de nouveau sous le bât, à renouer avec les servitudes. Que fait-elle, maintenant, et devine-t-elle que je suis à ses genoux, que j'ai honte de mes blasphèmes? Tant d'abîmes me séparent de moi-même et de celui que je fus, de celui que je suis et que, déjà, j'ai cessé d'être! On a bien le droit de hurler quand l'écharde vous a traversé la peau et qu'à vouloir l'extraire, on se déchire davantage. Mon obsession, qu'on ne croie pas que je l'entretienne, ni qu'elle soit dérisoire, car je ne l'échangerais pas contre l'agitation de ceux que je vois tout occupés de leurs ambitions, de leur gloire, de leurs biens auxquels ils consacrent une existence bonne au plus à alimenter la chronique. Il est des voyageurs qui, à peine sortis de la gare, se renseignent sur le musée et les curiosités locales; il en est qui s'enquièrent de l'immeuble où, de cinq à

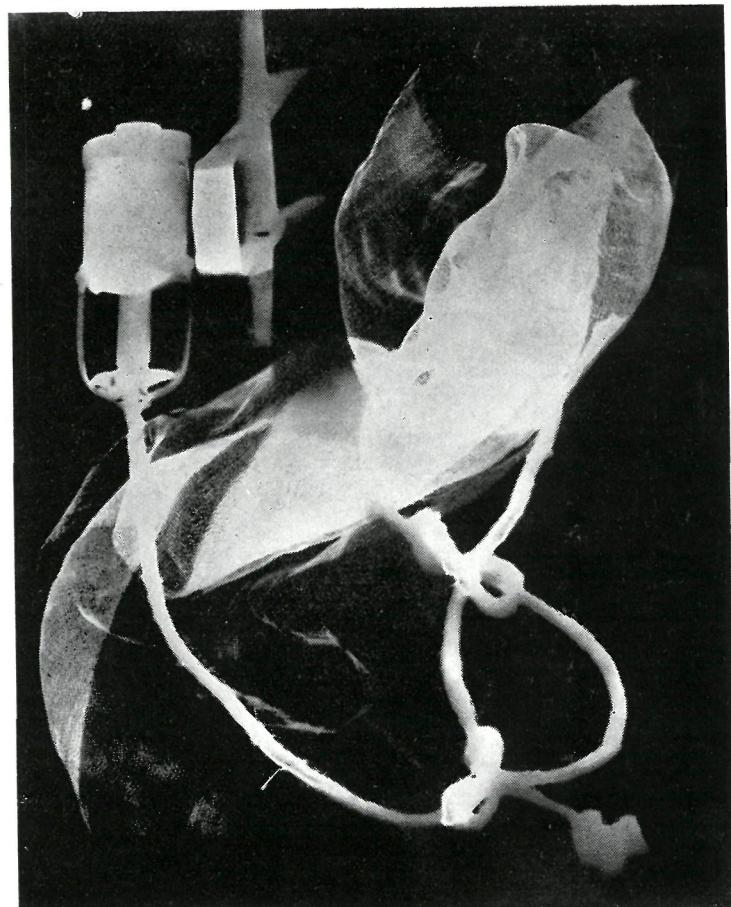
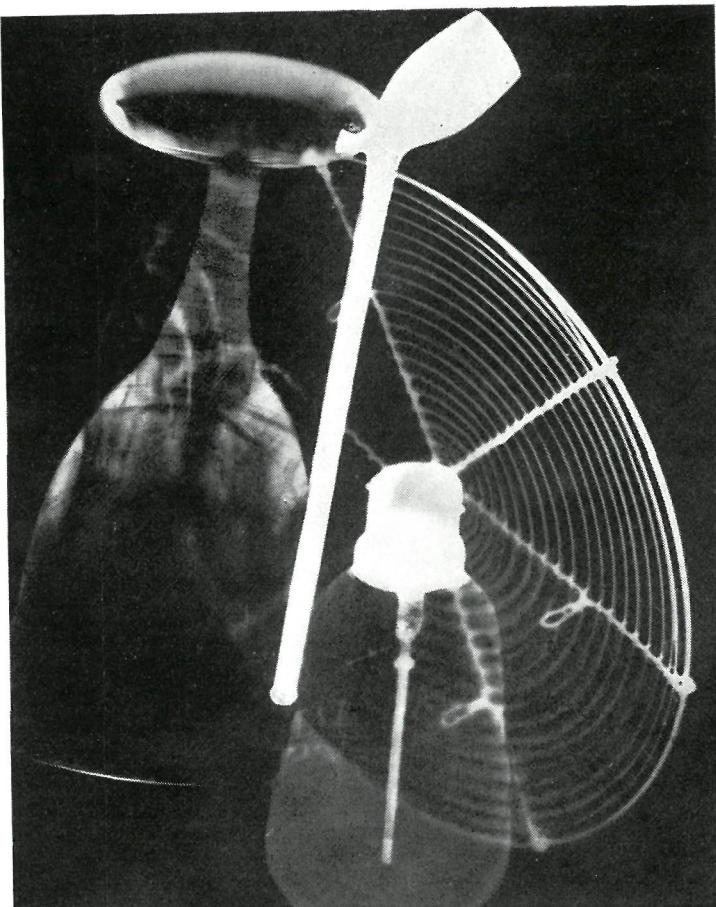
sept, les épouses des notables de la cité viennent tromper leur ennui et sacrifier à des divertissements sans lendemain. Je regrette vivement, mais je me compte dans la seconde catégorie. Ce qui m'attire en ces retraites clandestines, ce n'est point le contentement d'une ardeur dont la satisfaction pourrait s'obtenir plus simplement, les occasions ne manquent pas, ce n'est pas non plus une rhétorique dont il me répugne d'arguer, ni la persuasion enfantine de jouer un bon tour à la société, ni le sentiment que c'est autant de pris sur l'ennemi, mais qu'est-ce, à la vérité, qui me détermine à gravir ces escaliers, sinon ma distraction à l'égard de tout, hors la pulsation, la chaleur et la caresse d'une chair étrangère et provisoirement intime, la délivrance immédiate dans une solution physique par où l'amour se confond avec sa parodie. J'y recherche moins encore un transport d'exception, car, dans un geste, une inflexion, un accent, un trait du visage, je m'évertue à découvrir le rappel d'un geste, d'une inflexion, d'un accent, d'un trait propres à un fantôme absent. Comme on a bientôt fait de conclure à l'inconstance, alors que jamais je ne suis autant éloigné d'elle que dans ces alcôves où j'ai, plus sombrement que partout ailleurs, la perception de mon exil et la nostalgie des contrées dont je suis proscrit. Les fleurs de la tenture, les potiches de la cheminée, les chromos du mur, le dialogue résigné ne m'arrachent point aux lieux où je respire réellement. Voici la mer, le soleil, et la dune dont le sable coulait entre nos doigts, pendant ces vacances, vous vous souvenez; voici le matin sur les sentiers d'une forêt qui fut notre domaine toute une journée; voici la villa qui donnait sur la rade et la rixe des marins sous nos fenêtres; voici le restaurant de banlieue et la matrone obséquieuse qui nous souriait; voici la campagne de l'autre été, et voici le jardin. Aujourd'hui, sur la corde tendue entre deux arbres du verger sans feuilles, un peu de linge sèche au vent d'hiver. Voici mon chagrin, mon cœur si gros, et voici les derniers lampadaires de la ville qui s'éteignent. Je n'en finirai pas, décidément, de m'enivrer de cet alcool meurtrier, de m'abreuver à cette bouteille dont la vignette représente une jeune femme qui tient à la main une bouteille dont la vignette reproduit une jeune femme qui tient à la main une bouteille sur la vignette de laquelle on voit une jeune femme qui me conduit tout doucement au bégaiement et à la démence.



La naissance du mannequin  
Photo A. Kertész



Extrait de « Métal », par Germaine Krull



Deux extraits de l'album de photographies « Champs délicieux » par Man Ray

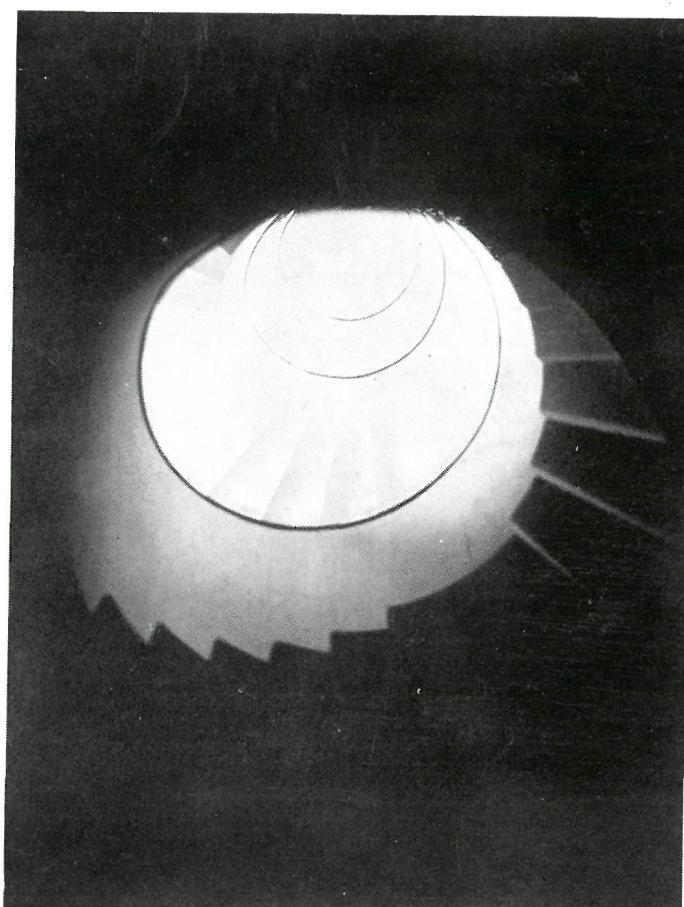


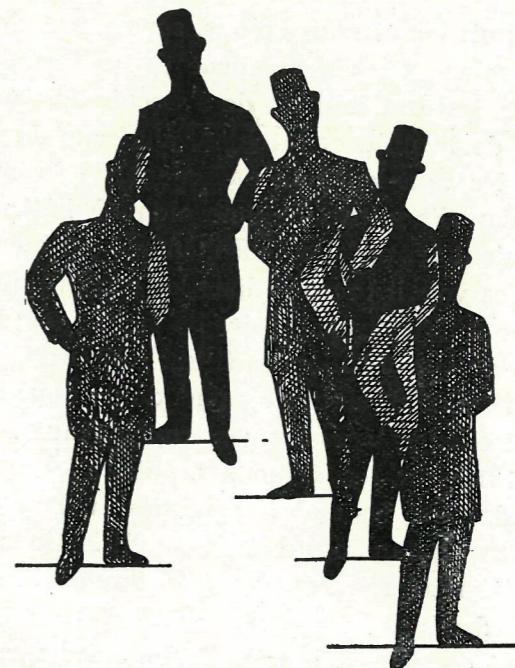
Photo Germaine Krull  
Escalier en spirale



E.-L.-T. Mesens : Arrière-pensée



N a t u r e s   m o r t e s



Marc-Eemans

*TRAGEDIES ET DIVERTISSEMENTS POPULAIRES*

**LES VALETS D'OMBRE**

*par*

**PIERRE MAC ORLAN**

Ce sont les fidèles compagnons de la solitude. Ils apparaissent dans la maison quand les servantes et, en général, tous les gens de maisons sont couchés. Ils ont alors le droit de s'accouder sur le lit du maître et de le regarder profondément en attendant qu'il les interroge. Ce ne sont pas des fantômes. Ils subissent les lois de la pesanteur et la façon dont ils se présentent est soumise aux inventions de la fantaisie du temps. Ils empruntent, le plus souvent, une forme pondérable qui est constituée par les déchets de l'activité cérébrale de la journée. Le jour est la main droite de l'homme : celle du travail et de la destinée forgée par le travail; la nuit est la main gauche où les lignes s'enchevêtrent afin de permettre à ceux qui lisent dans les paumes de reconstituer un film d'apparences associées et de vie active modifiée par l'espoir ou le désespoir.

Le jour nous vivons et nous créons, sans y prendre garde, le monde qui peuple notre vie nocturne et les formes, quelquefois saugrenues, qui ont le droit de s'asseoir au foyer entre le chat, compère de la nuit, et le chien, chasseur du jour.

Les golems les plus anciens naissaient de la mandragore, navet savant dont l'humeur maligne aidait à bâtir des contes. Ils se nourrissaient des poésies de Bohème et des incantations de roulettes. On les voyait tourner dans les places publiques avec les chevaux de bois rouge et noir. Ils furent les derniers démons à tirer les nattes des jeunes filles. Aujourd'hui les jeunes filles ne portent plus de nattes et, sans doute pour cette raison, les golems ont changé leurs formes trop ingénues.

C'est vers 1918 que les démons familiers commencèrent à venir au monde dans les endroits publics où l'on fait les lois, c'est-à-dire dans les dancings dont les modifications suivent pas à pas la société moderne vers les plus hauts sommets de son exaltation clandestine.

Entre minuit et le petit jour naissaient des formes souvent caricaturales créées par les forces perdues du financier, de la fille, du jazz et de l'assassin qui venaient faire leur nuit dans le paradis des lumières et du rythme. Des filles jeunes vendaient des poupées de son. On les entassait dans la voiture tiède à l'aube, et ces petits monstres anonymes s'installaient sans surprise dans des appartements où des histoires scandaleuses se réchauffaient à feu doux.

De temps à autre, et tout dernièrement encore, un crime est commis dont il faut chercher les origines dans l'introduction d'un petit monstre de fête au beau milieu des souvenirs de deux familles mal associées. Presque tous ces pantins charmants sont fils d'une pensée de la nuit que le jour rend incontrôlable. Tant qu'il y aura une guerre sournoise et cérébrale entre la nuit et le jour, l'homme ne pourra jamais étendre la main et écarter les doigts sans trembler. Le sang répandu crie au soleil et perd toute sa puissance d'alarme; dans le décor de la nuit, qui se fait son complice et le cache à la vue des honnêtes gens, le sang compose ses images à l'abri de la police.

On ne possède plus de mains de gloire: d'abord parce que l'on n'en trouve pas dans le commerce et peut-être aussi parce que cette main n'a pas donné les résultats que l'on espérait

d'elle. Mais il existe encore chez la majorité des hommes que la vie cérébrale domine des monstres choisis qui ne sont pas ceux de Salmon.

Le pouvoir de perquisitionner chez l'un ou chez l'autre, au choix de la fantaisie et de la perspicacité de l'enquêteur, peut découvrir l'objet secret qui révèle le maître de la maison dans ses pensées les plus intimes. Parfois, cet objet ne jure pas avec le reste de l'appartement, en d'autres cas, cependant, il s'installe avec une impudeur charmante. Il révèle la vulgarité indescriptible d'un esprit infiniment délicat ou donne à une brute, presque professionnelle, le droit surprenant de mettre à son chapeau une rose: la rose des beaux enfants de la Coquille.

Il ne sera pas inutile dans quelques années de mettre certains pantins de laine rembourrée de son en état d'arrestation, comme on dit. Je pense qu'il existera des prisons où des pantins vêtus de soie ou de laine iront purger avec leurs maîtres les méfaits qu'ils accomplirent en collaboration. Quelques-uns, parmi eux, seront condamnés à mort, c'est-à-dire pendus, ou la tête tranchée. Rien n'est plus mort, c'est-à-dire plus anéanti, qu'un pantin décapité.

Mais il reste bien des choses étranges à découvrir et à fusiller sans merci dans un intérieur bourgeois, à peine trouble. Il y a, quelquefois, la femme qui après quelques nuits de danses et quelques « huis mal clos » consacrés aux « parties » pousse tout d'un coup un cri incompréhensible, tue et redescend d'un bond vertigineux vers les heures les plus candides et les plus définitivement abolies de son enfance. Un coup de revolver assassin est peut-être l'expression la plus récente d'un attendrissement trop spontané sur soi-même.



DES RUES ET DES CARREFOURS

## LA NUIT PRESQUE NOIRE

par

PAUL FIERENS

Paris, décembre.

*O Nuit, déesse du mystère, chanterons-nous en style d'opéra.  
Ozenfant, dans son dernier livre, nous apprend que le mot nuit fut  
le plus fréquemment employé par les poètes, de 1807 à nos jours.  
Pour 110 nuits, 90 soleils, 68 roses (rosiers non compris), 48 lunes,  
44 étoiles (autres astres non compris), 29 azurs...*

*Apollinaire et Philippe Soupault détiennent le record : huit fois le  
mot nuit dans cinq pages en moyenne. Sept fois le même mot chez Paul  
Morand. Neuf soleils chez Gide; six chez Valéry; cinq chez Baudelaire,  
Supervielle et Tristan Tzara. A ce dernier, le record du mot fleur, quinze  
fois cité en onze vers (4 au singulier et 11 au pluriel, précise l'esthé-  
ticien).*

*Vous vous demandez ce que cela prouve. Moi aussi.*

*Lisez tout de même le livre d'où ces quelques chiffres sont extraits.  
Il s'intitule, tout simplement : Art. Au beau milieu d'une couverture  
vert-espérance, une main blanche, sans ligne de cœur ni de vie. Le gros  
volume est plein d'images et d'idées. Je l'ai lu presque d'une traite, d'un  
bout à l'autre. Son principal intérêt réside dans la recherche des con-  
stantes sur lesquelles le théoricien du purisme édifie un large « système  
des beaux-arts » en y englobant les sciences, la philosophie, la religion.*

*Qui dit constantes dit lois. L'art a des lois, déclare Ozenfant, qui, pour  
le démontrer, remonte souvent aux cavernes. Nous le suivons, extré-  
mement intéressé, avec, à chaque page, le sentiment que c'est à peu  
près ça, mais enfin qu'il manque quelque chose.*

*Ce qui manque à la théorie puriste de l'art, comme à celle de la vie  
(car vivre est un art, c'est entendu), je crois l'avoir compris en visitant,  
ces jours derniers, les expositions Max Ernst et Frits van den Berghe.*

*L'art des cavernes fut magie.*

*Le purisme, en éliminant de l'œuvre tout mystère, la déshumanise  
fâcheusement. Ozenfant n'a-t-il pas négligé la constante par excellence?  
Il s'en tient à des notions de perfection formelle. Je sais bien que le  
mot âme est un mot d'emploi dangereux. Est-ce un mot plus vide de  
sens que le mot raison? Il me semble que dans son dernier ouvrage  
(dont j'affirme bien haut qu'il contient des parties plus que remarqua-  
bles, vraiment utiles et vivifiantes) Ozenfant ne fait pas assez belle,  
assez extensible surtout, la part de l'âme.*

*Voilà : Art est moins un point de départ que l'aboutissement de tout  
un siècle rationaliste. Et le nôtre ne l'est plus guère, ce dont nous ne  
nous plaignons pas.*

*Conséquence de la position prise par Ozenfant : il perd pied devant  
les œuvres récentes de Picasso. Dès que Picasso cesse, aux yeux du  
puriste, de faire une peinture raisonnable, il n'y a plus là que rhétori-  
que, « une rhétorique qui toutefois prend le coq à l'âne pour l'esprit,  
le quiproquo pour la justesse et confond le beau et le plaisant, le  
bizarre et le nouveau ». Presque du Mauclair... Décidément Picasso n'est  
accessible qu'aux poètes, à Reverdy, Cocteau, Max Jacob. M. Uhde s'est  
donné bien du mal pour essayer de nous faire avaler — dans Picasso  
et la tradition française, encore un livre curieux — que le Malaguène  
était un « gothique » parce que son art était vertical (?), que le gothique  
était allemand, et que (de plus fort en plus fort) l'art grec était par  
essence romantique!*

*A force de bien raisonner, on déraisonne. Ozenfant, dénonçant les  
dangers du « picassisme » fait la leçon au génie. Dommage, a-t-il l'air  
de dire, que Picasso ne se soit pas converti au purisme. On aurait pu  
en faire quelque chose, un second Fernand Léger.*

*Cessons de raisonner. La nuit — j'y reviens — la nuit, déesse du  
mystère, la nuit, dit-on, porte conseil. Plus qu'on ne croit!*

*Nuit de l'âme, nuit de Pascal (nous sommes avec Pascal contre  
Valéry, je suppose; avec Valéry contre France), nuit bleue, nuit blan-  
che, nuit de toutes les couleurs, mille nuits et une nuit.*

*Là, dans une obscure clairière, sous de pures étoiles et sans qu'il soit  
à ce propos nécessaire d'invoquer le diable et son train, un art s'éla-  
bore, plus neuf à nos regards mêmes qu'à ceux des constellations. Un  
art plus près de celui des cavernes, par sa magie, que d'un « esprit nou-  
veau » tendant au néo-classicisme, par amour du clair, du stable et du  
généralisé. Un art qu'on verrait mieux associé à la décoration d'une  
cathédrale (chimères, gargouilles) qu'à l'ornement d'un hall construit  
par Loos ou par Le Corbusier. Un art de mystère ou de mysticisme  
(ou de mystification, parfaitement!), de mysticité, de mystique : Max  
Ernst et notre Van den Berghe.*

*Ernst : sérieux? Le « Böcklin du surréalisme », je l'ai dit par boutade  
et je retrouve la comparaison développée dans un article de Pierre  
Courthion, dans le livre plus haut cité de M. Uhde. Mais Ernst n'est  
« böcklinien » que dans ses mauvais jours et nous n'avons peut-être pas  
à nous demander si, dans x années, on regardera le Monument aux  
oiseaux comme nous regardons l'Île des morts. A chaque époque ses  
monstres, ses démons. L'art de Max Ernst s'impose fortement à nos  
esprits en quête d'aventure. Laissons un peintre — pourvu que d'abord  
il le soit — aller jusqu'au bout de lui-même.*

*Si nous entrons plus aisément dans le nouveau domaine où nous  
introduit Van den Berghe, c'est que nous y retrouvons la température  
de notre pays, de notre corps (et de notre âme). La race est bien une  
constante, à laquelle Taine a pu donner trop d'importance, mais qui n'a  
rien d'illusoire, d'artificiel. La nuit de Max Ernst est assez nettement  
boréale. Celle de Frits van den Berghe nous tient plus chaud. Les fan-  
tômes qui la peuplent, flammes mi-végétales, mi-animales, sont nos amis.  
Nous serions prêts à les reconnaître pour créatures de nos imaginations*

flamandes, médiévales encore. Ce qui grouillait au bord et dans le fond de notre conscience, un peintre nous en délivre, nous en fait un objet de délectation supérieure, sans perdre de vue son village, sans beaucoup plus s'écartez de la « nature » que ne l'ont fait Jérôme Bosch, James Ensor. Miracle... Mais relisez l'article de P.-G. van Hecke sur La Peinture fantastique.

~

Sommes-nous d'accord? Venez. Venez dans la nuit presque noire qui nous attend. En hiver, à cinq heures, la banlieue de Paris, ce qu'il y a de plus laid sur la terre, se revêt lentement de majesté. Les rues s'allongent vers les gazomètres, les usines. Les Utrillo s'éteignent aux modestes carrefours où commencent à grelotter les sonneries de vagues cinémas. Quelques lumières... Est-ce beau?

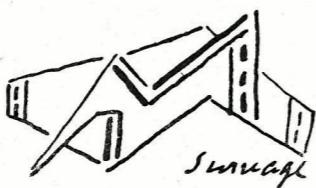
Je vais, comme un gentilhomme de ceinture, poursuivant la méditation commencée dans un livre, continuée chez Georges Bernheim, chez Alice Manteau. La nuit me désunit et me recompose, me refait un corps plus léger, un esprit plus souple et plus agile. Tout m'apparaît dans un rêve où (on ne se détache pas tout à fait de ses souvenirs, de soi-même) j'aperçois les fleurs-tubulures de Max Ernst, les humaines forêts de Van den Berghe. Je ne sais plus si je regarde en moi, autour de moi, plus haut que moi.

La nuit. Sous un viaduc, le tonnerre du train qui passe. L'amour entrevu : couple débusqué par un phare d'automobile. Toutes ces vies embryonnaires derrière les rideaux rouges, les persiennes. Quelque part du côté de Levallois, j'arrive à la Seine. Un grand silence coule à mes pieds. C'est un endroit que je n'ai jamais vu le jour, que je n'ai pas envie de voir le jour. La nuit, je vois plus clair en moi, autour de moi. J'attendrais volontiers l'aurore sur ce banc.

~

Conclusion, pour lier entre elles diverses réflexions et impressions qui pourraient sembler décousues : il fut un temps où les artistes nous apprirent à regarder la nature. Sans eux, nous n'y aurions rien vu. Aujourd'hui, certains s'avisent de faire pour leur propre compte et de nous faciliter d'autres découvertes, pour le moins aussi importantes. Ainsi, m'étant pénétré de la poésie condensée dans l'œuvre de quelques peintres, j'ai passé, à travers des rues et des carrefours assez infernaux, une heure exaltante parmi des réalités peu contrôlables, dans un magnifique rêve éveillé, dont je ne puis, dans cette lettre, tracer qu'une pâle esquisse, un pauvre croquis. Avais-je besoin même d'aller si loin? Ne suffisait-il point d'éteindre, chez soi, la lumière, de fermer les yeux?

La nuit... Assez parlé de la nuit. Donnons lui maintenant la parole.



## INTRODUCTION A LA LECTURE DES ROMANS POLICIERS

par

DENIS MARION

La littérature n'est pas ce que nous décrivent les manuels. C'est un objet de première nécessité, un voyage obligatoire à prix réduit, la drogue la moins chère du monde. Des professeurs qui y trouvent leur compte voudraient réduire son domaine à l'intervalle compris entre le *Ramayana* et *A la recherche du temps perdu*, entre M. Maurice Dekobra et M. Paul Valéry : ce n'est pourtant qu'un des aspects — et le plus artificiel — d'un phénomène plus important qui se manifeste aussi bien par le journal, les lettres personnelles, la littérature pornographique, religieuse ou commerciale (y compris les annonces, les affiches, les réclames lumineuses), les romans feuillets et les ouvrages techniques — sans compter la littérature parlée et non écrite. La lecture de caractères alphabétiques groupés en forme de mots plus ou moins compréhensibles (car j'ai oublié dans mon énumération les publications en langue inconnue), imprimés ou manuscrits, assouvit un besoin spécial de l'homme, l'arrache à son décor et le distrait de lui-même. Un prospectus pharmaceutique procure à son lecteur la même hypnose que donne *Phèdre* et si l'ennui seul vous a poussé, un jour de solitude, à ouvrir ce livre de trigonométrie sphérique ou ce journal étranger, avouez que vous avez été surpris de l'intérêt que vous preniez à des phrases, voire à des consonnances dépourvues de signification.

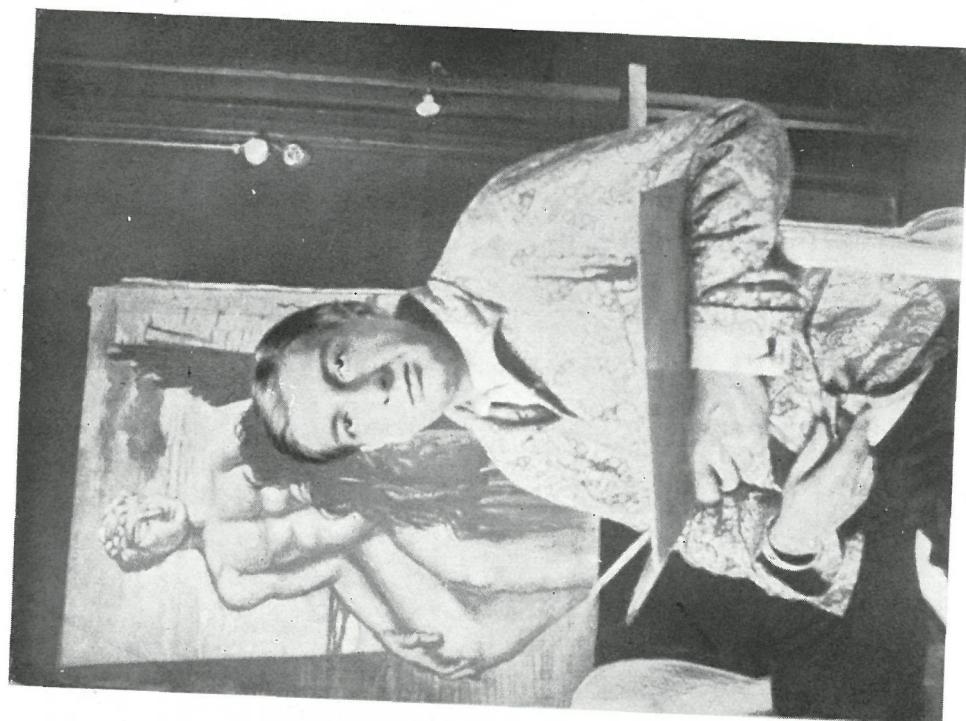
Je n'ai pas à m'expliquer sur la nature et l'origine du phénomène littéraire; c'est affaire aux théoriciens du surréalisme. Je m'élève seulement contre le sens limité, injustifiable qui est donné au concept « littérature » sous l'influence, sans doute, d'un concept « art » et je me propose d'analyser les mérites d'un genre d'écrits conventionnellement méprisé.

Le roman feuilleton traite d'amour, d'aventure ou de mystère. Le premier thème ne me retient pas : les romans « littéraires » offrent les mêmes combinaisons avec autant de candeur et de platitude. L'aventure mérite la faveur qu'elle connaît maintenant : *Rocambole* et *Fantômas* nous apportent une gratuité dans l'intrigue, un mépris de la vraisemblance, une parodie d'artifices de style usés et un goût populaire de la légende qui nous touchent sans peine. Vraiment, le merveilleux circule à travers toutes ces pages et quand elles n'auraient que le mérite d'exprimer les plus puérils ou les plus insensés de nos rêves, de nous laisser croire à « tout l'or du monde », à « une existence double », à « une puissante association secrète internationale », ce ne serait déjà pas peu.

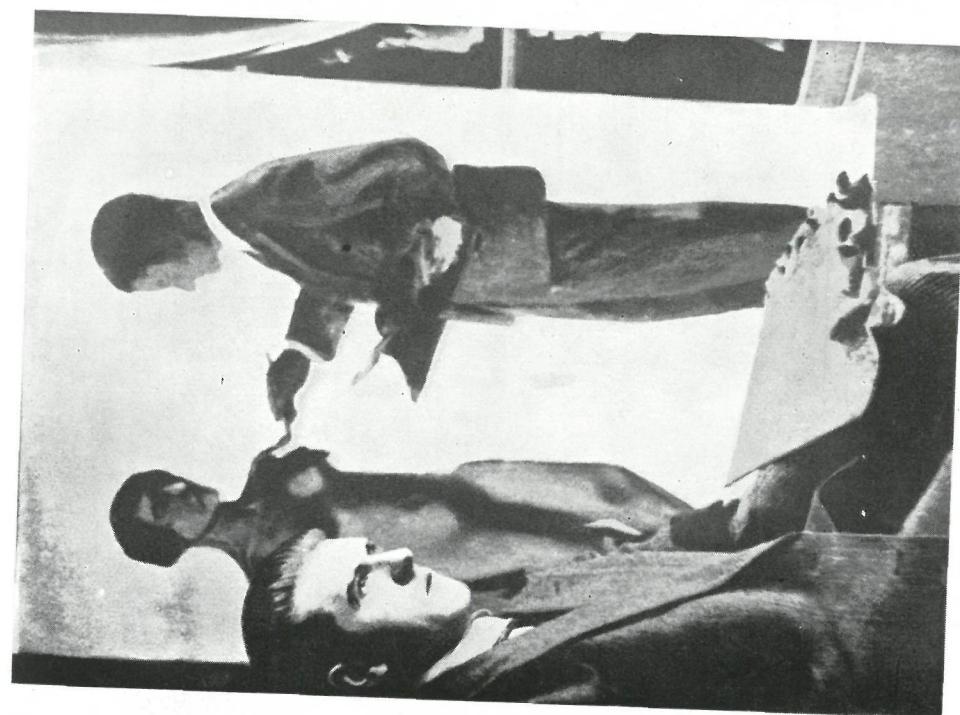
Qui ne se révolte par instant contre cette hiérarchie qu'une conspiration universelle impose à nos goûts et qui décrète raisonnable le désir d'avoir une maison à la campagne, insensé celui de

voler l'encaisse de la Banque de France et de la transporter dans une charette à bras? C'est bien naturel, après tout, que nous refusions un jour de nous intéresser aux liaisons de Madame Bovary, aux ambitions de Rastignac, à la fortune politique de Bouteiller. Même sans l'aide du décor complaisant que lui prêtent les époques révolues et les terres étrangères : donjons et culs de basse-fosse, galères et felouques, sentier de la guerre, calumet de la paix, poteau de torture, mines d'or et fleuves se-couant leur toison de glace, îles inconnues, planètes imaginées, même dans le cadre mesquin de notre époque et de notre Europe, l'aventure anime des personnages et combine des histoires qui nous changent agréablement de ces bureaucrates asservis à toutes les misères humaines, amants et arrivistes étriqués. Voyez plutôt ce forçat échappé du bagne qui mué en marquis triomphe dans la haute société et décide, dans un dessein que lui seul discerne, des meurtres que perpètrent d'obscurs comparses aux surnoms colorés. Et songez que tous les meubles sont truqués, le bras du fauteuil contient un revolver, la bibliothèque masque une porte tournante, une trappe s'ouvre sous le tapis, songez que ce télégramme annonce l'enlèvement de la femme aimée par le Maharadjah de Singapour et, qu'en disant dans ce langage chiffré : « Bonjour Duchesse », vous signez l'arrêt de mort de cinq hommes. Quelle puissance de contrôle, quelle pauvreté d'imagination empêcheraient de céder à une magie aussi ingénue et qui flatte si agréablement nos plus déplorables, nos plus chers instincts. Surtout que vous en avez pour votre argent : votre héros ne meurt que pour ressusciter, un personnage comique vient faire d'innocentes plaisanteries qui vous détentent les nerfs et trois pages finales renseignent sur la destinée de tous les figurants de l'intrigue.

Je m'excuse de distinctions dont je vois la fragilité et je ne me cache pas que plus d'un livre appartient aussi bien à une classe qu'à l'autre, mais dans la troisième catégorie, les romans mystérieux, je sépare les romans d'épouvante des romans policiers. Cette pédanterie paraîtra moins insupportable si l'on réfléchit que je traite d'une matière nouvelle où aucune classification n'a encore été opérée et que les profanes confondraient dans un même genre André de Lorde et Conan Doyle sans s'apercevoir qu'il y a autant de différence entre leurs contes qu'entre les tragédies d'Eschyle et celles d'Euripide. Ces deux espèces ressortissent d'ailleurs toutes deux au domaine du roman d'aventures dont elles sont des fractions bien définies. Le roman d'épouvante se nourrit de faits inexplicables et insolites. L'éclaircissement que l'auteur en donnera plus tard — il le faut bien — n'importe pas. A l'ordinaire, il satisfait aussi peu la vraisemblance que l'imagination. Mais nous avons vécu pendant quelques heures dans un monde soumis tout entier au macabre et à l'effarant. Le meurtre en série, les relations directes avec l'au-delà, la variété dans les supplices, y commandent des cauchemars réglés à contretemps. Seuls se produisent les événements que tout rend impossibles, seuls se vérifient les calculs monstrueusement invraisemblables. Les fantômes l'emportent en nombre et en importance sur les vivants, le sang coule sans répit, le bon sens est écartelé dans des dilemmes conçus à l'imitation des machines qui torturent les corps. L'auteur réussit mal à incarner dans des êtres vivants les passions redoutables qu'il exprime et ce sont de pures



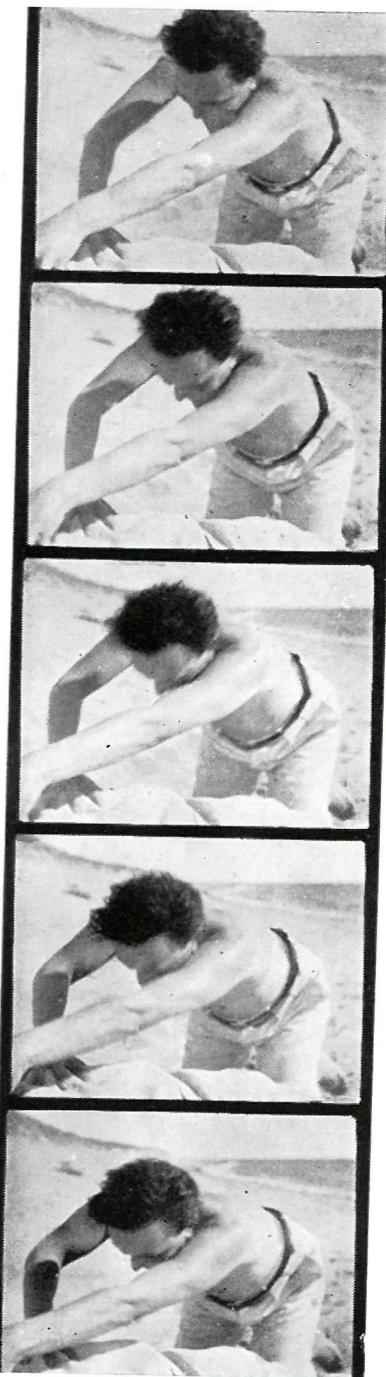
Le peintre Giorgio de Chirico



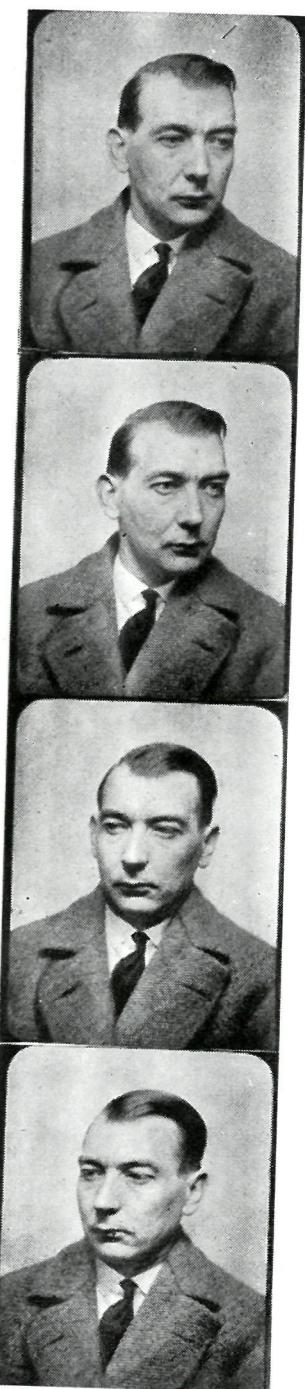
Le peintre René Magritte



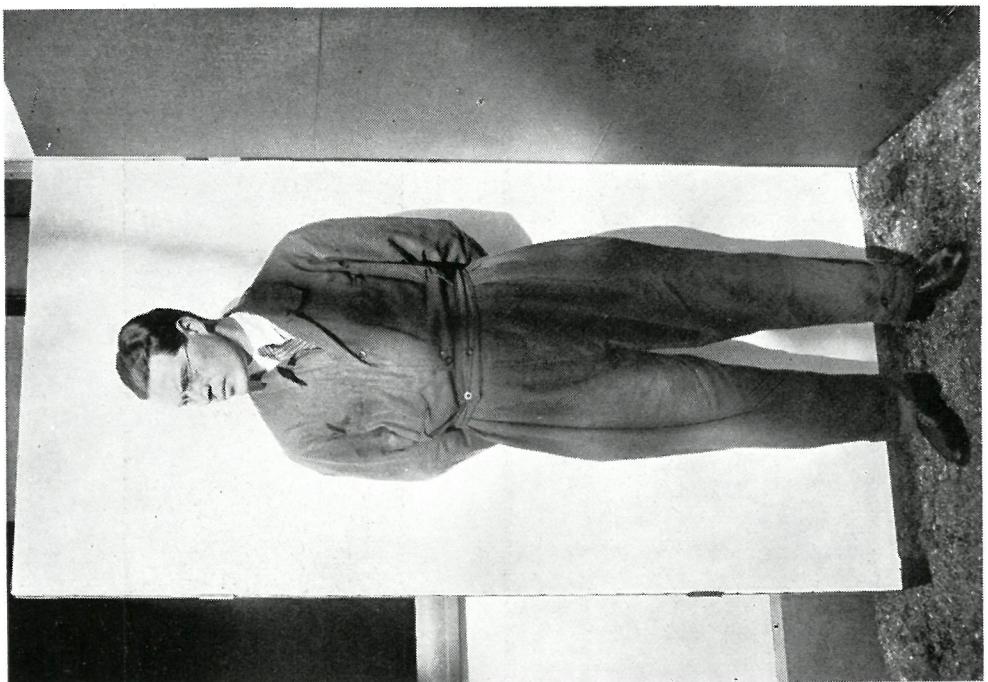
Le peintre Max Ernst vu par la Photomat



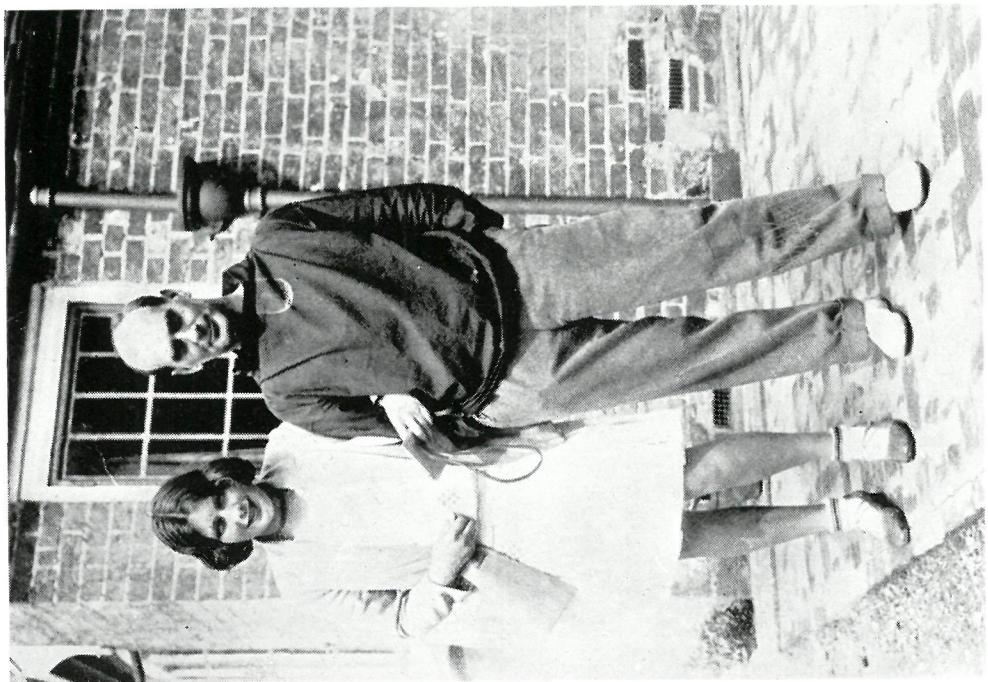
Le poète Eric de Hauville  
filmé



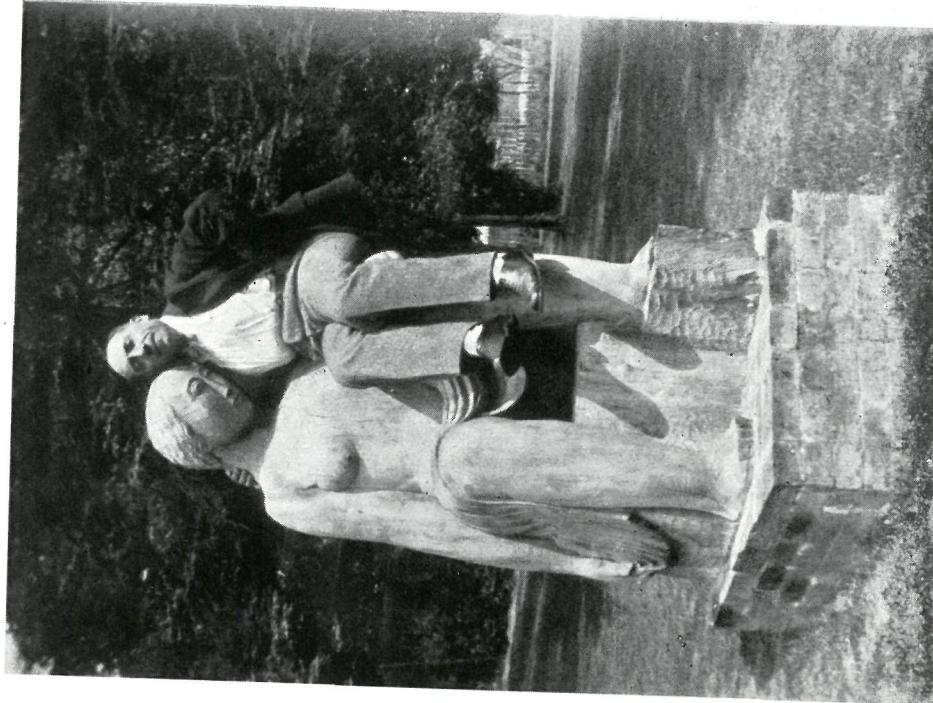
Le poète Sacher Purnal  
vu par la Photomat



Le peintre L. Moholy-Nagy



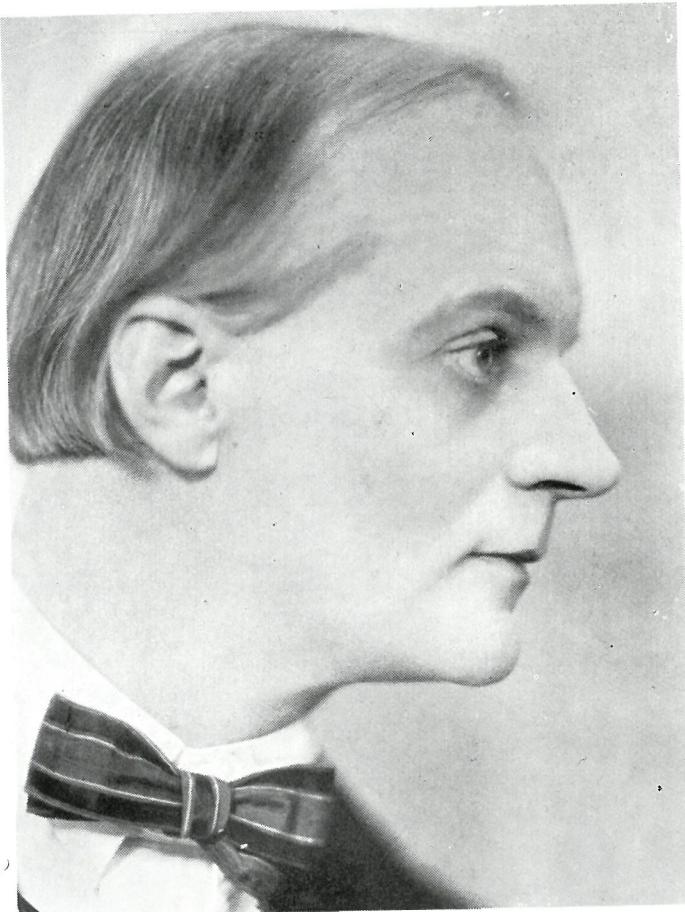
Le peintre Edward Wadsworth et sa fille



Le peintre Pierre Roy et une statue de Zadkine  
(Photo prise à Dairy Farm, Sussex, chez le peintre  
E. Wadsworth)



Le poète Hubert Dubois sur les bords de la Meuse



*Photo H. Martinie*  
Le peintre et écrivain Jean de Bosschère



*Photo Hugo Erfurth*  
Le peintre Paul Klee



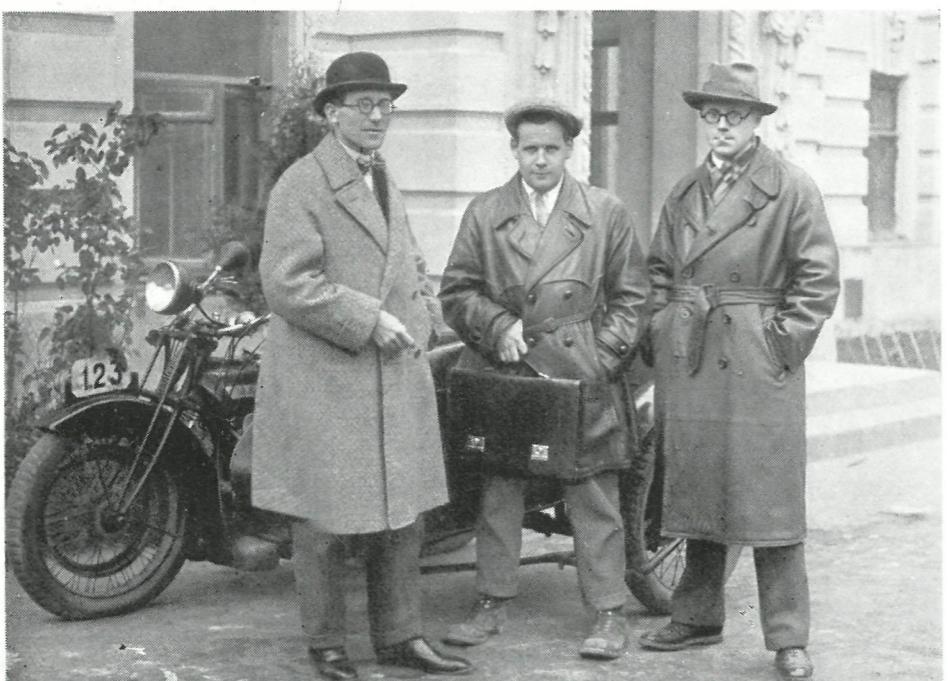
*Photo H. Martinie*  
Le poète Paul Eluard



*Photo H. Martinie*  
Le poète Robert Desnos



Photo Germaine Krull  
Germaine Krull chez les poètes du groupe « Chantiers » :  
Joe Bousquet et René Nelli



Moscou : De gauche à droite, l'architecte Le Corbusier,  
le metteur en scène S. M. Eisenstein, l'architecte A. Bouroff

abstractions, camouflées sous la défroque de personnages désuets, qui tourbillonnent un instant, puis se confondent dans une folie qui est la seule concession faite au lecteur de sens rasiss. Ces visions ont une telle vertu par elles-mêmes, elles répondent à un besoin si primitif et si vorace, que seuls deux grands poètes ont réussi à les élaborer, à les soumettre à des exigences plus raffinées et à les faire accéder à la littérature au sens étroit du mot. Il est déjà bien tard pour rendre cet hommage à Edgar Allan Poe, puisque *les Aventures d'Arthur Gordon Pym* et *le Scarabée d'or* sont le résultat d'un travail semblable opéré sur le roman d'aventure. Il est encore bien tôt, puisque nous devrons répéter le même éloge en parlant du roman policier qui doit tant à la *Lettre volée* et au *Double assassinat de la rue Morgue*. Mais ceux qui ont lu *Bérénice*, le *Cœur révélateur* et la *Barrique d'Amontillado* sans ricaner sottement ont gardé la nostalgie d'une vie assez proche de la nôtre pour en être comme le reflet et cependant différente en ce qu'elle ne permettait qu'aux sentiments troublés et exceptionnels de se faire jour. Dans un décor littéraire se déplacent des apparences humaines, mais les événements surprenants qui les accablent s'introduisent dans leur vie avec une rigueur irréfutable, leurs réactions ne sont pas soumises à la nécessité de faire rebondir l'intrigue et nous ne tardons pas à soupçonner que nous pourrions bien connaître d'expérience personnelle le visage de la fatalité qui commande à ces destinées. En face de ce génie mathématique, celui d'E. T. A. Hoffmann paraît souple et vague à la fois. Dans son œuvre, le mystère se multiplie sous toutes ses formes, de la plus gratuite à celle qui provoque une lourde résonnance dans chaque être, mais il garde toujours une apparence d'honnêteté bourgeoise. Tout y est plus inexplicable que monstrueux. Ce spectacle, à tout prendre peu extraordinaire, trouble d'autant plus notre intelligence : une fusion — plus intime que partout ailleurs, il me semble — du mode routinier et connu de la vie et de ce mode fantastique, dont quelque chose en nous exige l'existence, mais que nous sommes confondus de voir sous une apparence si voisine de ce qui nous est

Alors que Poe et Hoffmann l'emportent, dans le domaine de l'épouvante, sur des spécialistes comme Hans Heinz Ewers ou les auteurs de pièces pour le Grand Guignol, ce ne sont pas de grands écrivains qui ont composé les chefs-d'œuvre du roman policier et cependant ce genre possède une étonnante tradition littéraire. Le premier en date, en effet, qui ait introduit les méthodes et l'esprit du roman policier n'est rien de moins que Voltaire : le chapitre trois de *Zadig* contient en bref tout ce qui parut si nouveau chez Sherlock Holmes, cette méthode de déduction qui part d'indices matériels très légers pour reconstituer des faits inconnus. Poe découvrit l'autre voie que l'homme peut prendre pour atteindre la vérité et son personnage de Dupin procède par déductions psychologiques, par hypothèses successives fondées sur la connaissance des auteurs du drame et soumises à la vérification des faits positifs. La littérature que nous étudions n'a cessé de choisir entre ces deux méthodes ou de les combiner. Sous de tels auspices, il peut paraître étonnant que la matière des romans policiers n'ait pas plus fréquemment été utilisée par les auteurs illustres : tout au moins, elle

aura servi à certains des plus grands et j'inscris Balzac et Dostoïewsky parmi ceux-là. *Les Frères Karamazow* peuvent être considérés comme l'histoire d'un crime mystérieux que la police égarée par les indices matériels attribue erronément à Dmitri Karamazow. *Le Crime et le châtiment* au contraire montre un policier découvrant la vérité par induction, mais impuissant à prouver rigoureusement l'exactitude de son raisonnement.

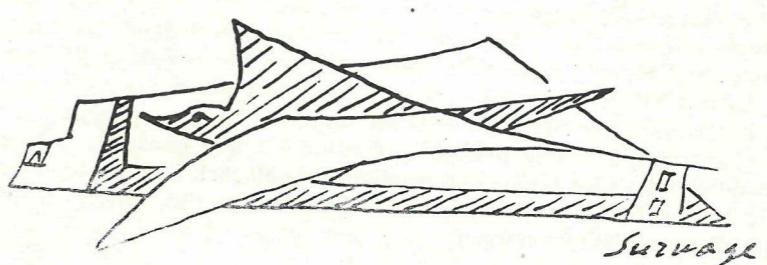
Ces illustres exceptions faites, la répugnance des romanciers à pénétrer dans ce domaine s'explique assez bien : c'est qu'il y règne des lois précises auxquelles ils n'ont pas la souplesse de se soumettre ou qu'ils n'ont pas l'audace de violer. Ces romans doivent se passer dans un monde clos où tous les gestes laissent des traces, où toutes les rencontres se produisent, où les raisonnements n'ont que deux faces, où rien ne se perd et tout se retrouve. Les événements sont strictement conçus à raison de deux fins qu'ils doivent également satisfaire : rendre insoluble un problème jusqu'au dernier chapitre et le résoudre ensuite. Il s'agit de lancer le lecteur sur toutes les fausses pistes possibles et en même temps de préparer à l'illustre détective le chemin couvert qui, à la surprise de tous, le mènera face à la vérité.

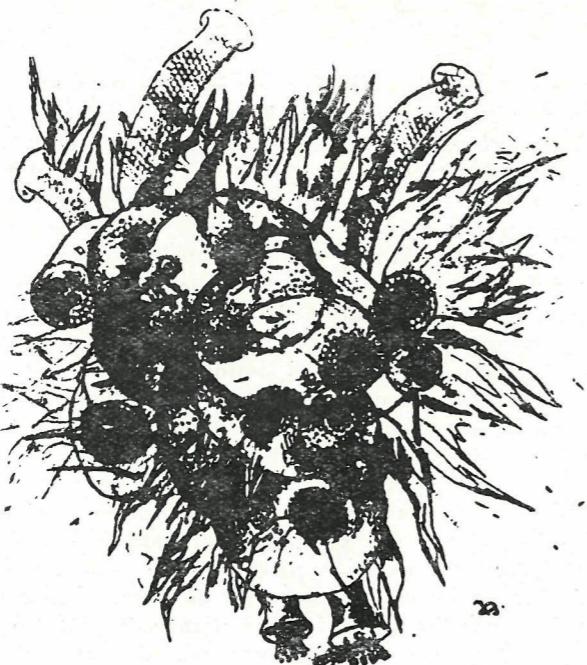
Pour respecter ces règles, les auteurs créent artificiellement une atmosphère qui est aussi différente de celle des autres romans qu'éloignée de la vie. Dans leurs récits, l'assassinat ou le vol ne sont jamais déterminés uniquement par l'attrait du butin et la peur de la police : Ils s'agrémentent toujours d'ornements variés et superflus qui en font tout l'attrait puisque ce sont eux qui égaient et égarent le lecteur. Encore celui-ci est-il soigneusement mal informé des résultats de l'enquête : il lui reste à admirer bouche bée l'intelligence foudroyante du héros. Ces artifices ne sont trop souvent que verbaux et ce devient un jeu de reconnaître le coupable par élimination successive des personnages suspects : le criminel étant par définition insoupçonné. De récents auteurs comme Madame Agatha Christie brouillent les règles du jeu en prenant le contre-pied de cet usage : cela finit par ressembler beaucoup au jeu de pair et d'impair.

Aussi notre admiration va-t-elle à ceux qui ont le souci de construire une intrigue assez originale et assez complexe pour nous intéresser par son simple déroulement. Gaboriau le fait, quand il ne verse pas dans des histoires d'adultères et d'enfant naturel. La plupart des auteurs anglais ne vivent que sur des effets de surprise et d'innocents renversements de situation qui n'attachent plus à la deuxième lecture. Conan Doyle et Hornung n'en sont pas exempts. Maurice Leblanc a le mérite d'avoir créé Arsène Lupin et de raconter avec beaucoup de vivacité mais il simplifie à l'excès sa tâche en faisant intervenir une nuée de complices qui sauvent les situations avec trop d'à-propos. Enfin un homme domine de loin tous ces auteurs et est, à mes yeux, un des grands écrivains de ce siècle : Gaston Leroux. J'aime à rappeler que lorsque *l'Illustration* lui demanda un roman, Leroux s'informa auprès du directeur s'il préférait le genre de Gide, celui de Marcel Prévost ou le roman policier. Leroux a écrit d'excellents romans d'aventure comme *Chéri-Bibi* où il a imposé un assassin comme héros sympathique — ce que personne d'autre n'avait, ni n'a encore su faire —, des romans d'épou-

vante comme *le Fantôme de l'Opéra* ou *le Fauteuil hanté*, mais c'est surtout par *le Mystère de la chambre jaune* — précisément le roman qu'il donna à *l'Illustration*, la troisième solution ayant prévalu — qu'il mérite notre admiration. Sans songer même à la perfection d'une action qui se renouvelle sans cesse, à la vigueur avec laquelle les personnages sont affirmés, les comparses esquissés, à l'usage véritablement poétique ou, mieux, magique qui est fait de certaines phrases comme « le presbytère n'a rien perdu de son charme, ni les roses de leur parfum », « le bon bout de la raison » ou « la dissociation de la matière », il n'est qu'honnête de reconnaître comme un trait de génie cette idée de créer le mystère en substituant la notion d'espace à la notion de temps. C'est un véritable sphinx qui vient nous proposer ici de nouvelles énigmes et il dévore ceux qui ne répondent pas exactement ; il y a une machine infernale qui est très habilement dissimulée entre les pages et qui nous réduira en bouillie si on ne la découvre avant l'heure fatale. Le lecteur de Leroux plie les épaules devant un adversaire plus fort que lui, une histoire impérieuse qui s'impose tout entière à la faveur d'arguments sans réplique : vous ne le nierez pas, il y eut un temps où vous auriez payé cher pour connaître le secret de Mathilde Stangerson et vous auriez eu raison car l'auteur lui-même paraissait prêt à vous l'acheter, tant il en parlait de cette voix chevrotante qui est toujours supposée déguiser une profonde émotion. Avec Leroux, on n'avait plus affaire à un de ces escamoteurs qui abusent de leurs trucs jusqu'à les découvrir à force de les répéter, mais à un sorcier que dupe l'illusion qu'il crée et qui en est la première et la ~~parfaite~~ victime.

Qu'il n'y ait qu'un Leroux, que chaque invention nouvelle devienne aussitôt un poncif et serve cent fois pour une, qu'il n'y ait pas de genre plus méprisé par les pontifes des lettres, c'est fort regrettable pour le roman policier mais rien ne nous fera renoncer à ces aventures extravagantes qui se déroulent dans le système philosophique le plus déterministe et finaliste qui soit, à ces raisonnements qui broient la réalité au passage, à ces personnages merveilleusement conventionnels du plus grand détective, de son adversaire éternel : voleur, espion, maître-chaiteur, assassin, et de son confident qui incarne toute la naïveté du lecteur : voilà celui-ci qui en est débarrassé à bon compte et qui se réjouit de voir à sa place un autre se couvrir de ridicule. Le roman policier n'est-il pas ce qui réussit le mieux à nous faire croire à l'existence d'une vérité objective, indépendance de la volonté des hommes ? En nous la cachant, il exaspère le désir que nous avons de son existence et nous oblige à exiger la révélation.





Frits van den Berghe

## CHRONIQUE DES DISQUES

par

FRANZ HELLENS

J'ai formulé le souhait de voir publier sur disques les œuvres de Mozart pour instruments. Le plus récent catalogue de la Compagnie du Gramaphone nous offre, d'abord un hommage à Mozart par le plus génial de ses admirateurs, ensuite deux mouvements d'une œuvre de Mozart écrite pour flûte et orchestre.

Les *Variations sur un air de la Flûte enchantée*, de Beethoven sont jouées au piano et au violoncelle par Cortot et Casals (Voix de son Maître D. A. 915-16). Ces deux petits disques sont un régal de musique claire, jeune et enjouée. On ne sourait rendre mieux que ne le font ces deux musiciens d'élite ces exercices joyeux où tout respire la fraîcheur et la bonne humeur. L'enregistrement est net, bien creusé, sans aucune bavure, comme une eau-forte. Il y a un charme très grand dans l'andante et la finale du *Concerto pour flûte*, avec accompagnement de petit orchestre, de Mozart (Voix de son Maître, C. 1533). Ces morceaux sont joués par M. I. Amadio avec une virtuosité étonnante et un sens parfait des nuances; le bon goût d'une pareille exécution est une chose rare. C'est une des œuvres les plus tendres et gracieuses de Mozart. L'Andante, d'un beau sentiment sobre et soutenu, le finale d'une fougue juvénile. Les cadences sont d'une ravissante naïveté.

C'est aussi une sorte d'hommage que le *Quatuor en sol majeur* de Beethoven (Voix de son Maître, D. A. 851-54) œuvre de jeunesse encore très imprégnée de la forme de Mozart, où le souci de la mélodie domine. J'imagine que Schubert dut s'inspirer de son côté de cette musique charmante. C'est un des quatuors les plus courts, mais les plus réussis de Beethoven, dont chaque trait est une trouvaille exquise. Le mouvement se déroule avec une franchise, une simplicité adorable. Nous devons à l'excellent Quatuor Flonzaley l'exécution de ces morceaux; il faut entendre avec quel brio ces bons musiciens enlèvent le joli *scherzo*!

Les affinités de Beethoven et de Schubert se font nettement sentir dans l'œuvre de Schubert, la plus complète peut-être, en tous cas la plus tra-vaillée, la plus construite, le *Quintette en do* (Columbia 9485-90), dit « Quintette des harpes », joué par le London string quartet et le violoncelliste Horace Brit, dans la perfection. Comme Haydn, Schubert aimait de donner à ses œuvres un nom concret, non pas qu'il cherchât un sujet, mais pour se servir de cette appellation comme d'un guide mental et abstrait. Il est certain que dans certaines parties de cette œuvre, dans le *scherzo* et le *finale* surtout, le compositeur use d'harmonies simples qui peuvent rappeler celles de la harpe; les notes aiguës, la légèreté des touches, les rythmes aériens, tout cela fait penser à une musique céleste. Dans l'ensemble, ce Quintette est une œuvre d'expression grave et profonde. L'*adagio*, d'allure très classique au début, se développe sur une mesure impressionnante soutenue par un continual pizzicato. Cet ouvrage marque dans la suite des œuvres de Schubert une période de pleine maturité. La fermeté de l'écriture musicale, la netteté du trait, la ligne accusée, que creuse encore la partie de violoncelle, tout cela est très caractéristique d'un talent parvenu à son apogée.

Nous avons aussi, enfin, un excellent disque de Haydn, *Divertissement* pour viole de gambe et cymbalon (genre clavecin) publié par la marque Parlophone (P. 9124). C'est un de ces petits morceaux sans prétentions, écrits par Haydn dans ses moments perdus, et qui sont de brefs et parfois émouvants chefs-d'œuvre. Ce *Divertissement* est plein de charme; la ligne mélodique, grave et touchante, est d'une belle simplicité. Ce disque de choix enregistre le jeu élégant de deux fort bons musiciens.

J'ai parlé dans ma dernière chronique de l'enregistrement de tout premier ordre d'un Concerto de Liszt joué par Braïlowsky. Le succès de ces disques a été très grand. Aussi pouvons-nous maintenant trouver toutes les œuvres jouées par Braïlowsky et reproduites sur disque. Je signalerai surtout le *Concerto en mi-mineur* de Chopin (Polydor 66753-6). Cet enregistrement possède toutes les qualités de celui du concerto de Liszt. L'orchestre et le piano y conservent leur valeur propre et s'équilibrent parfaitement. C'est une des difficultés techniques de doser les sons de l'instrument dominant et de la musique d'accompagnement ou de soutien. Ajoutons que cette œuvre de Chopin, par sa mélancolie profonde, est des plus émouvantes. Le *larghetto-romance* et le *finale* spirituel et chantant, me paraissent les deux parties les plus saillantes. Joué par le même Braïlowsky, l'étonnant *Papetuum mobile* de Wéber (Polydor 95141) si connu, d'une exécution si ardue, et que le pianiste parvient à renouveler par sa maîtrise.

On continue d'enregistrer l'œuvre de Manuel de Falla. Cette musique

est en effet très « phonogénique » et elle plaît à cause de ses rythmes originaux, de ses sonorités étranges, extrêmement raffinées et d'une sorte d'orientalisme qui doit ça et là quelque chose à l'école russe. La Compagnie Columbia, à qui nous devons déjà maints enregistrements de Falla, et notamment de *l'Amour sorcier*, exécuté en Espagne même, nous donne aujourd'hui *Sept chansons espagnoles* du même auteur (Columbia D. 11701) qui plaisent infiniment. Tous les chroniqueurs les ont remarquées. Elles sont chantées par Maria Barrientos, un contralto magnifique, et accompagnées par Falla lui-même. Ce disque est à retenir.

De Falla encore, chez Odéon, une chanson exécutée par Mlle Nino Vallin, avec une grâce pittoresque (188580). L'envers de ce disque porte une fort belle *Jota de Laparra*.

Il convient de noter particulièrement les *Mouvements perpétuels* de Poulenc (Columbia D. 13053) que l'auteur joue au piano. Cette page, d'une légèreté et d'une simplicité absolues, est d'un effet des plus troublants par je ne sais quelle mélancolie qui émane d'une sorte de piétinement obstiné; on dirait aussi d'un minuscule animal qui tourne en cage. Un beau disque.

La *Symphonie fantastique* de Berlioz a bénéficié d'une exécution soignée par l'orchestre des Concerts Colonne (Odéon 123536-9). Il est bon, en général, que chaque compositeur soit joué par des musiciens de sa race. Les belles fresques qui composent cette symphonie bien connue sont parfaitement reproduites sur le disque. Les masses, autant que le détail, exigent une mise au point de grande précision. La scène du bal me paraît particulièrement réussie. La firme Odéon a réalisé-là un enregistrement vraiment remarquable, qui doit une part notable de sa réussite à la qualité des exécutants.

On sait que les plus belles scènes de la *Walkyrie* ont été enregistrées par les soins de la Compagnie du Gramophone. Il me semble que l'œuvre de Wagner gagne à ce choix judicieux. Il y a dans la *Walkyrie* deux points culminants, à mon sens. Ce sont le *Duo d'amour* (Voix de son Maître, D. 1322) et *Brunehilde apparaît devant Siegmund* (Idem, D. 1326). Le premier, si humain, avec toute la sauvagerie et le désarroi de l'amour, cette sorte de miracle permanent et de transfiguration; le second, obsédant par sa force élémentaire et l'inquiétante prévision de la fatalité. Je conseille ces deux disques à ceux qui ne peuvent acquérir la série entière.

*L'Or du Rhin* exigerait une pareille anthologie. En attendant, nous possédons un bel enregistrement d'un de ses meilleurs passages: *Abendlich strahlt die Sonne Auge* (Parlophone P. 9139) chanté par Alfred Jerges qu'accompagne l'orchestre du State Opéra de Berlin. Les wagnériens n'ignorent pas cette phrase mélodique d'une beauté impressionnante qui se développe soutenue par le thème du Rhin. La voix d'Alfred Jergen possède un volume d'une puissance peu commune et la diction est claire et parfaite.

C'est la première fois, si je ne me trompe, que l'orchestre des Guides de Bruxelles est reproduit au phonographe. Il faut féliciter la Compagnie Gramophone de nous avoir, pour ce début, donné un disque d'une fort belle tenue. D'une part les danses persanes de *Kowantchina*, d'un ori-

talisme russe, qui nous touche de plus près, de l'autre un beau morceau de musique religieuse de César Franck (Voix de son Maître D. 1495). Il y a dans l'exécution de ces deux morceaux une plénitude sonore vraiment remarquable. Ce disque en appelle d'autres, j'en suis sûr.

Les disques Parlophone ont enregistré les chants pittoresques de *L'Oiseau bleu* (P. 20781 et P. 9299). Ce sont de petites scènes russes chantées et mimées très amusantes et d'une couleur locale extraordinaire. *Les Cosaques* marquent le comique paysan; *Les Nains* et la *Vie triomphale* sont des caricatures pleines de fantaisie et de vérité à la fois. Ces images musicales colorées méritent la plus sympathique attention.

*La Margot* et *Valparaiso*, ces chansons de marins recueillies par le capitaine Hayet, dont Yvonne George nous avait déjà donné une interprétation pittoresque, paraissent chez Columbia (D. 19107). Elles sont chantées par M. Maguenat et le chœur, selon la véritable interprétation qui convient à ces chansons de bord; morceaux pleins de charme et de saveur.

A propos de la musique de Jazz, qu'on me permette de rappeler les paroles de Whiteman: « Une vague inquiétude, une sorte de nostalgie et comme une aspiration à quelque joie indéfinissable et secrète; voilà ce qu'exprime de notre pays la tendre plainte du jazz par delà ses clameurs, ses rythmes déchaînés et son dynamisme fébrile. » J'applique cette si juste appréciation à trois bons disques de la firme Brunswick: *Call of Broadway*, par l'orchestre de Vincent Lopez (3765a), *In the evening* (3938B) et *Lovable* (3937A). Je crois ce choix excellent, parmi la foule de disques de ce genre.

Je souligne aussi deux fantaisies sur *Halleluiah* et *Ain't she sweet*, ces chansons obsédantes qui nous poussent partout, multipliées par le succès. Elles sont exécutées avec un entrain endiablé par l'orchestre de Mitja Nikisch. Ces morceaux ne sont pas trop déformés. L'orchestre ordinaire et le jazz, mêlés, produisent un effet très curieux. Ajoutons que la déformation même, voulue et très adroite, ne fait que rehausser les rythmes et les thèmes les plus caractéristiques de ces deux danses (Parlophone, P. 9209).



Le Fixateur HUBBY'S, à base d'alcool et de jaune d'œufs, maintient impeccablement les cheveux sans les graisser.

Chez Coiffeurs et Parfumeurs, à Fr. 12.50 le flacon.

DELEU

19, rue des Tanneurs, à Anvers. — Tél. : 310,80

## VARIETES



### « Climats » (André Maurois). —

« J'aimais tout de ce nouveau livre : la simplicité du ton, la hauteur morale sans emphase des héros, les caractères de femmes dessinés à petites touches, énigmatiques et changeants comme les femmes adorables de Tourgueniev, et surtout ce sentiment de la fuite irréparable des heures, qui seul peut donner au roman la poésie mélancolique et la grandeur consolante de l'épopée. » C'est ce qu'André Maurois écrit au sujet d'un roman de Maurice Baring et, à défaut d'avoir lu *C, Cat's Cradle* ou *Daphné Adeane*, ces lignes suffiraient à faire sentir à quel point *Climats* est influencé par l'écrivain anglais. Une autre présence pèse sur le dernier livre de Maurois : celle de Proust. Comparez, par exemple, les pages 103 et 104 aux pages 250 et suivantes du *Côté de chez Swann* : c'est identiquement le même sentiment. Ce n'est pas que je veuille soupçonner Maurois de plagiat : le ridicule a couvert celui qui voulut le tenter. Non, nous avons affaire à un écrivain honnête, intelligent, scrupuleux, mais qui n'a pas une vision originale des choses. Le critique comprend et goûte parfaitement les grands écrivains ; mais le romancier reste encombré de ces visions et ne parvient pas à imposer la sienne. Maurois manque de rudesse, d'autorité. Il abonde en excellentes intentions et ne réussit pas à les réaliser. Son livre se compose d'une longue confession qu'un homme écrit à sa future femme, puis des souvenirs de celle-ci. Ces deux parties qui devraient être radicalement différentes sont écrites du même style, de la même encre. La confession reste un artifice littéraire indéfendable : rien ne vient expliquer que le héros la rédige, rien n'y porte la trace de l'état d'esprit que le narrateur devait pourtant avoir à ce moment là. Les souvenirs se servent de documents plus ou moins élaborés : lettre, journal intime. Mais l'auteur les manie avec une timidité suspecte, on dirait qu'au fond il se porte garant de leur authenticité, de leur véracité. Enfin, de même que certains romans sont infectés d'un parti-pris moralisateur ou politique, celui-ci l'est par un parti-pris artistique. Les personnages s'en réfèrent continuellement à des livres, des tableaux, des partitions,

Robert GANZO

"Confession émouvante d'un solitaire et d'un indépendant..."

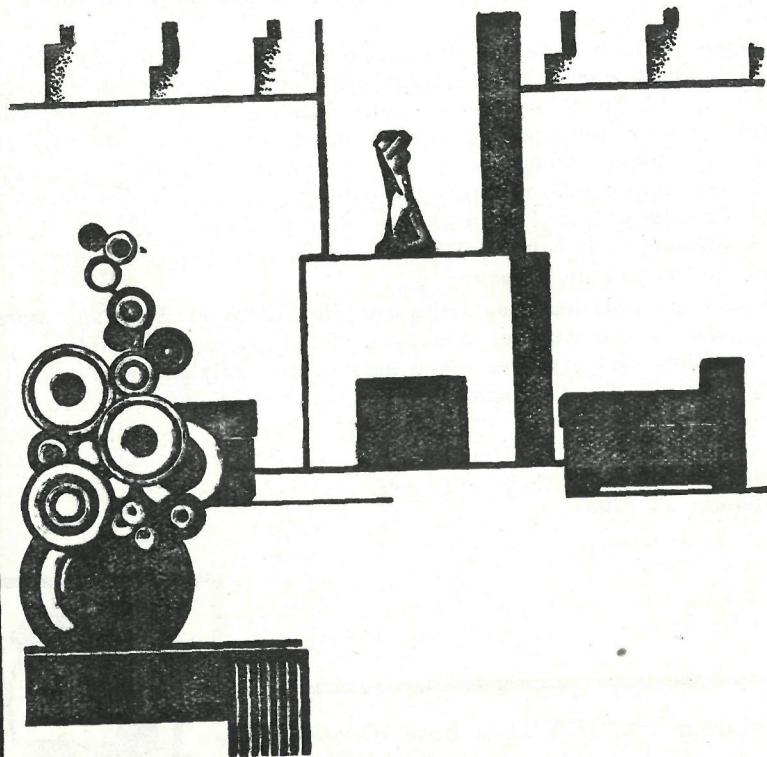
LEON PIERRE QUINT  
(Revue de France)

### LE GENIE PRISONNIER

## Vous désirez

que votre nouvel intérieur soit accueillant et confortable. ■ Dans nos collections vous trouverez tous les articles d'ameublement qui vous aideront à atteindre ce but.

Venez nous voir



**VANDERBORGHT FR<sup>ES</sup>**  
46 à 58, RUE DE L'ÉCUYER, BRUXELLES

comme s'il existait en ces matières une table de valeurs bien précise et comme si Gide, Sisley ou Wagner représentaient des points de repère parfaitement définis qui permettent de juger sans erreur les êtres humains et leurs rapports. Ici, Maurois n'a pas suivi la leçon de Proust et il devrait en relire certains passages pour apprendre comment il est possible de parler de cet aspect de l'activité humaine sur le ton du romancier et non sur celui de l'esthète qui défend ses positions.

On voit donc quelles sont les limites de *Climats*. Il est alors permis de louer une certaine sincérité et une nudité dans le ton qui rendent fort émouvantes les scènes où les personnages découvrent leur mutuelle incompréhension et leur dénuement en face de l'amour et de la mort.

D. M.

#### René Béhaine. —

On connaît le phénomène qui fait découvrir pour chacun des grands écrivains une sorte de réplique qui en donne comme l'image amoindrie et déformée, mais reconnaissable. La Fontaine à Florian, Molière à Regnard, Balzac à Restif de la Bretonne : car il ne s'agit pas d'une simple influence et le double peut très bien précéder l'original; c'est plutôt une harmonie préétablie dans le genre de celle qui reliait, mais cette fois sur le même plan, Poe et Baudelaire. On nous annonçait en René Béhaine un nouveau Proust : il n'est que son double. Il va même falloir que nous revisions notre jugement sur ce dernier, car plusieurs éléments que nous y relevions avec faveur se trouvent aussi bien dans Béhaine : « Histoire d'une société » composée autour d'un individu qui représente l'auteur, longue patience à en écrire et à en publier les fragments successifs, élaboration des sentiments qui ne sont pas fournis à l'état pur mais intellectualisés et systématisés, style enchevêtré et tissé de métaphores et de comparaisons, tout ce qui nous paraissait chez Proust posséder une valeur intrinsèque et considérable, nous le retrouvons dans *Avec les yeux de l'esprit* médiocre et ennuyeux. Le fait est que tout est gâté par des préoccupations moralisatrices; par un prêche laïque en faveur des bonnes mœurs qui oblige l'auteur au ridicule des points de suspension et des périphrases au lieu d'écrire simplement: merde, comme tout le monde (page 51); par un souci continual de juger et de condamner les personnages qui s'opposent au héros, de sorte que le livre tout entier prend le ton haineux d'une revanche secrète; par une langue d'une platitude et d'une lourdeur sans pareilles. Vraiment, rien n'invite à lire les volumes précédents, ni ceux qui suivront. Nous avons sur cette époque rien de moins que les témoignages de France, d'Hermant et de Proust. Cela nous suffit à la connaître et nous ne saurions trop inviter M. Béhaine à transporter ailleurs sa pro-

Chocolatier

“ Mary ”

Bruxelles :

Rue Royale, 126

Tél. 145.00

Confiseur

Ostende :

Rue de Flandre, 15

Tél. 7086

#### PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE  
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

pagande pour la virginité de l'homme avant le mariage, son dégoût de la prostitution et ses petites rancunes personnelles.

D. M.

#### Carnet du Spectateur. (Jean Paulhan). —

C'est le titre que Jean Paulhan donne à des notes que la *N. R. F.* publie depuis deux mois. Jusqu'ici, ce sont des réflexions sur certaines erreurs de raisonnement fort répandues. Rien n'est plus difficile que de ne pas se tromper, si ce n'est de découvrir comment l'on se trompe. Non seulement Jean Paulhan réussit dans ces deux entreprises, mais encore il classe et nomme certains types d'erreurs qu'il identifie. Nous avons ainsi découvert « l'illusion de totalité » et celle du « passé prévu ». Il faut un tel courage pour mener à bien ces recherches intellectuelles où l'esprit est toujours prompt à se duper lui-même et à se payer de mots qu'on s'étonne d'y voir parvenir par des procédés simples, une dialectique unie, des exemples qui ne sont pas fabriqués pour les besoins de la cause. Alors que tant d'écrivains semblent n'avoir d'autre but que de nous imposer de nouvelles illusions, des mensonges originaux, des spéculations promises à la faille, on aime que Jean Paulhan s'applique à cette critique négative que les imbéciles affectent de mépriser et qui est cependant la seule entreprise humaine qui puisse emporter un consentement unanime.

D. M.

#### Gamme d'aventures. —

M. Constantin Weyer, l'auteur de *Un homme se penche sur son passé* (Prix Goncourt 1928), a vécu certaines aventures terribles que dans ses livres il raconte avec peine. La littérature, chez lui, gâche les souvenirs. Les souvenirs lui montent à la gorge et étouffent la qualité littéraire de son récit. Il n'a pas suffisamment oublié et son accent de douloureuse sincérité entrave l'expression romantique implacablement nécessaire.

M. Jean Martet, dans *Marion des Neiges* ment trop! Ce qu'il invente sans grande imagination s'embrouille d'erreurs d'action, les erreurs de lieux, dont son livre est plein, n'importe pas ou peu. Au début de son roman il a veillé à adopter certaine allure à la Curwood, qu'il perd tota-

#### CLAEYS - PUTMAN

toutes les fleurs - toutes les plantes

7, chaussée d'Ixelles (porte de Namur)  
Bruxelles - téléphone 271.71

le langage des fleurs : anniversaires - amour - amitié -  
intimité - joie - bonheur - un peu, beaucoup et pas  
du tout

lement vers le milieu du livre. Il n'en sort plus et la fin est platement dramatisée à la manière d'un Pierre Benoit hésitant. La fiction ne se hausse pas aussi facilement sur le plan romantique et l'on n'imagine pas à la légère le jeu mystérieux et tragique des humains, comme semblent le penser les suiveurs de Pierre Mac Orlan.

Quand le rythme, ou la vision, ou le goût du romanesque, ou le don du fantastique font défaut, mieux vaut modestement noter ses aventures comme le fait M. Jacques Heller dans *Nord*. C'est quotidien, précis et net et pourtant il ne nous faut pas aller bien loin à la rencontre des faits et des anecdotes, pour recevoir de ce livre-journal une empreinte douce et mordante comme la neige.

*Joh. M.*

#### « Topaze » et son public. —

La psychologie de la foule parisienne — celle dont le spectacle favori est le théâtre — ce théâtre qui est le spectacle favori du parisien —, se mesure actuellement au succès de « Topaze », la pièce de M. Marcel Pagnol, que d'excellents acteurs jouent au « Théâtre des Variétés ». Il s'agit moins pour le public d'apprécier le « métier de Sardou » qu'exerce avec adresse Marcel Pagnol, que de se réjouir des caricatures, assez grossières, que présente sa comédie. Pourtant cette pièce paraît bien naïve dans ce qu'elle contient de parfaitement et d'intentionnellement critique, par rapport à une société, où l'homme intègre ne s'enrichit généralement qu'en trichant avec l'honnêteté et les scrupules en cours. Sans doute la vanité de la morale se prouve par l'allure temporaire et passagère que lui confère le caractère même d'une époque. Mais le pion Topaze se comporte envers les tentations et les embûches, à peu près comme un pantin contre la cruauté d'un enfant. Aussi, ce qui rend la pièce brillante à ce point réside dans les effets par lesquels elle livre à un public, si particulièrement friant de scandales politiques, mondains et financiers, des charges plus ou moins réussies, tantôt hilarantes, tantôt cocasses, de certains chantages, manœuvres et combines d'un petit monde politico-tripoteur. Les auditeurs les moins avertis y voient et entendent s'agiter ces personnages, dont parlent les hebdomadaires spécialistes du genre révélateur des compromissions parlementaires ou municipales, dénonciateur des dessous des cartes internationales, accusateur des prévarications administratives, chroniqueur des histoires louches des grandes familles, historien des coups de bourse, des banditismes financiers, des pots de vin, etc., etc. Les gens au courant y trouvent en plus, des allusions à des histoires d'urinoirs et quelques autres accessoires de la vie secrète de

**Les dernières créations de  
PARIS, LONDRES, NEW-YORK  
vous les trouverez chez  
W A L K - O V E R  
128, rue Neuve      Bruxelles**

## PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE  
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

l'époque. Le personnage central, le pion Topaze, se trouvant totalement négligé du seul point de vue psychologique, au profit de la satire de quelques actualités de ce crû, le succès de la pièce pourrait facilement s'accroître et durer en tenant ses quatre actes à jour, au fil des événements quotidiens. Ni l'intrigue, ni l'action ne souffriraient de l'addition de quelques bonnes répliques à propos de « La Gazette du franc », de Monsieur Klotz ou de l'aventure du ménage Weiler... Au contraire!

Cependant nous ne doutons pas que telle était l'interprétation que donne à ses *Réflexions sur mon métier* (voir *Les Annales* du 15 novembre), M. Marcel Pagnol, prétendant :

« De toutes les œuvres d'art, l'œuvre dramatique est celle qui est soumise aux plus impérieuses nécessités extérieures. »

*Joh. M.*

#### « Métal » par Germaine Krull. —

La « Librairie des Arts Décoratifs » a réuni sous une belle couverture cartonnée, 64 planches reproduisant par la phototypie des remarquables photographies prises par Germaine Krull dans le monde du métal : la Tour Eiffel, les grues et les ponts transbordeurs d'Amsterdam, Rotterdam, Marseille et Saint-Malo, les usines Citroën, la Centrale électrique de Saint-Ouen, etc.

Florent Fels présente ce recueil par une préface à laquelle nous empruntons cet extrait :

« L'acier transforme nos paysages. Des forêts de pylônes remplacent les arbres séculaires. Les hauts fourneaux se substituent aux collines.

» De cet aspect nouveau du monde, voici quelques éléments fixés dans de belles photographies, représentatives d'un nouveau romantisme.

» Germaine Krull est la Desbordes-Valmore de ce lyrisme et ses photographies sont des sonnets aux rimes aiguës et lumineuses. Quel orchidée que ce régulateur Farcot et quels insectes inquiétants ces roues d'échappements.

» La surimpression donne un visage fantastique aux plus précis mécanismes et devant une fraiseuse, couverte d'huile boueuse, de débris morts et d'eau ruisselant, on pense à Dostoiewsky.

» Dans le halo qui les entoure, les puissantes dynamos, silencieuses et tranquilles dans l'action, semblent rayonner en vibrations lumineuses, et quel appel de trompes lancent vers le ciel les cheminées, ces nouveaux Dieux-Terme de notre chemin. Les ponts pénètrent dans l'espace. Les

## SUZANNE HOUDEZ

52, RUE DU PEPIN  
TELEPHONE 268,98

SES FLEURS  
SES VASES

SES TABLES  
SES COURONNES

trains brisent dans leur fracas la ligne d'horizon. Ils quittent le sol et, dans la progression fatale du progrès, glissent sur l'éther, entraînant les vivants émerveillés vers les gares astrales.

» Le mouvement profond et doux des marteaux amollit les lingots comme des éléphants de plomb.

» Et voici la Tour, clocher des ondes. Sa monstruosité incongrue a surpris et irrité. Maintenant, à trois cents mètres du sol, les amoureux y donnent des rendez-vous aux oiseaux. Et les poètes, du douanier Rousseau à Jean Cocteau, prétendent que, les beaux soirs de printemps, des fées jouent au toboggan sur ses élytres... »

#### Une conférence de René Clair. —

La chose cinématographique est trop fermée à l'intelligence pour qu'on ne s'étonne pas d'entendre un homme comme René Clair entretenir son auditoire de cette énorme et aveugle machine dans un langage dénué d'artifices rhétoriques et de cette morgue qui sont propres à ceux qui de près ou de loin touchent à un appareil de prise de vues. Rien n'est plus étranger au prêche et à l'ostentation que les propos d'un tel metteur en scène. Il nous parle du public et des producteurs, de l'avènement du film sonore, sans complaisance comme sans illusions. On pourrait croire à du pessimisme, à une sorte de renoncement supérieur, si nous ne savions qu'en dépit d'eux, au-delà d'eux, René Clair a composé *Paris qui dort*, *Entr'acte*, *Le Voyage Imaginaire*, *Un Chapeau de paille d'Italie*, s'il n'avait apporté avec lui ce fragment des *Deux Timides* dans lequel règne un comique surnaturel où la poésie est bien ce qui manque le moins. Le paradoxe à bon marché consiste à prétendre que le plus petit film américain contient ce comique-là à chaque image, mais lorsque le courage nous pousse d'y aller voir, on n'est le spectateur que d'une platitude sans nom, d'une vulgarité sans excuse, d'une indigence dans l'invention qui touche à l'infantilisme, d'un recours aux éléments les plus écœurants : les aliments répandus, les œufs dans le visage, le postérieur dans le potage, les cancrelats sur le gâteau et mille plaisanteries qui ressortissent directement au genre des boules puantes, du poil à gratter et de la poudre à éternuer. A en croire ceux qui les pratiquent au cinéma, elles témoignent du comble de la bonne humeur à Hollywood. Il ne nous appartient pas de rassurer René Clair, mais qu'il nous suffise de dire qu'il n'a point de rivaux. Qui donc, comme lui, nous a parlé de la Tour Eiffel, nous a rendu plus sensible le lyrisme de cette grande combinaison métallique où son objectif a pénétré pour nous en restituer la rigueur vertigineuse ? Le film qu'il en a tiré, *La Tour*, secoue devant nous une immense étoffe de fer ajouré. Il y a dans ce documentaire la beauté contradictoire de la fiction et de la logique mêlées.



#### PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE  
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

René Clair a fait projeter ensuite la *Zone* de Georges Lacombe dont nous avons parlé déjà. Il s'agit, dans la première partie du moins, d'un poème de l'ordure quotidienne, du plâtras et des détritus, et pas un instant on n'en éprouve de recul. Il est des hommes à la grâce est accordée de tout exprimer, même le pire, et qui en font un chef-d'œuvre. *La Zone* prouve que Georges Lacombe — est-ce à cause d'un excès de naïveté, ou d'un excès de lucidité ? — est un de ces hommes-là. A.

#### « Sables » (Kirsanoff). —

Finissons-en avec ce réalisateur qui n'a d'autre mérite pour s'imposer à nous que d'avoir crevé de faim. Après trois films, il faut reconnaître qu'il n'apporte rien au cinéma, pas même un artifice technique nouveau. Ses intrigues piétinent dans une sentimentalité pénible, ses images s'enchaînent mal ou banalement. Les angles de prises de vues, les mouvements de l'appareil ne donnent qu'une réussite pour dix erreurs et parfois triomphe un goût de la carte postale qui ne laisse rien à envier à celui de M. Hervil ou de M. Roudès. A aucun moment en tout cas on n'est pris par un autre sentiment que celui d'enregistrer le succès ou l'échec de l'opérateur et il n'est pas d'homme au cinéma qui fasse moins oublier l'artifice et les conventions indispensables que Kirsanoff. Enfin, il paraît incapable de diriger des acteurs : Van Daele ne se ressemble même pas tant il est gauche et niaise, Gina Manès perd presque tout son charme. Quant à Nadia Sibirskaïa, ce doit être une merveilleuse actrice, puisqu'elle parvient malgré tout à nous émouvoir : espérons qu'elle aura bientôt l'occasion d'interpréter, sous une autre direction, un véritable rôle qui lui permettra de donner la mesure de son talent. D. M.

#### Le Corbusier chez S. M. Eisenstein. —

On a confié la construction du nouveau bâtiment de l'*Union des Centres*, à Moscou, au meilleur architecte d'occident, Le Corbusier, dont le nom est universellement connu. Le Corbusier n'est pas seulement le créateur d'un style nouveau, qui a conquis tout l'Occident, mais il a donné naissance à une ère architecturale nouvelle.

En ce moment, en vue de la construction de ce bâtiment, Le Corbusier est à Moscou. Sur son désir, on a représenté à la section de cinéma *Voks*, à Sovkino, le *Cuirassé Potemkine*.

#### Rose : fleurs naturelles

52-52a, rue de Joncker, (place Stéphanie)  
bruxelles  
téléphone 268.34

Le Corbusier est un grand admirateur du cinéma. Le cinéma et l'architecture sont les seuls arts de notre temps, dit-il.

« Il me semble que dans mon travail je pense de la même façon qu'Eisenstein quand il crée son aspect de cinéma. Ses travaux sont pénétrés du même sens de la vérité. Il les mène vers l'essentiel, ils sont proches, comme pensées, de ce que je m'efforce de traduire dans mes propres œuvres.

» Par la même occasion je veux exprimer ma complète admiration pour les méthodes qu'il emploie afin de libérer les phénomènes de la vie de tout ce qui n'est pas caractéristique et important. Cela hausse jusqu'à une image monumentale non seulement son travail journalier, mais, sur l'écran, chaque phénomène ordinaire qui glisse à la surface de notre attention, « que ce soit un ruisseau de lait, des « babas » travaillant aux champs, des porceraux, etc. ». Par exemple, la procession religieuse de la *Ligne générale*, avec ses « portiques dynamiques » d'icônes qui approchent, ses images sculpturales, je pourrais seulement les comparer à l'acuité et au caractère des figures de Donatello. La même clarté et la même conformité au but pénètrent les conceptions architecturales de *Potemkine*.

Je salue la méthode de travail avec des types et non avec des acteurs. Ici les « images » recréent pendant quarante, cinquante ans, toute la vie; et rivalisent avec elles, l'acteur les faisant siennes, en deux ou trois répétitions. »

D'après Le Corbusier, au point de vue architectural, le Sovkoz, (la «Ligne générale») est à tous points de vue un chef-d'œuvre. Ces bâtiments sont pour Le Corbusier une bonne matière à comparaison. Il est sincèrement étonné, ayant vu en Russie autre chose qu'en Occident, de l'application des mêmes principes et formes architecturales.

... « Les constructions que l'on est habitué de voir en Occident, genre villa, hors de la ville, et la maison de maître, dans le gouvernement des ouvriers et des paysans sont employées pour les nécessités de l'agriculture; et combien il est agréable de voir parmi de telles constructions des vaches de race et des porcs Yorkshire! »

Le Sovkoz, qui a fait rêver Le Corbusier, a son histoire qui vaut la peine d'être connue.

Le régisseur S. Eisenstein et S. Alexandroff ont voulu montrer à la ville la campagne telle qu'elle est. Cognez l'un contre l'autre les visages de la ville et de la campagne d'aujourd'hui!

Le Sovkoz idéal, c'est le poste avancé de l'agriculture qui vient de naître.

**vademecum** le dentifrice suédois dont la réputation est faite Fr. 55--

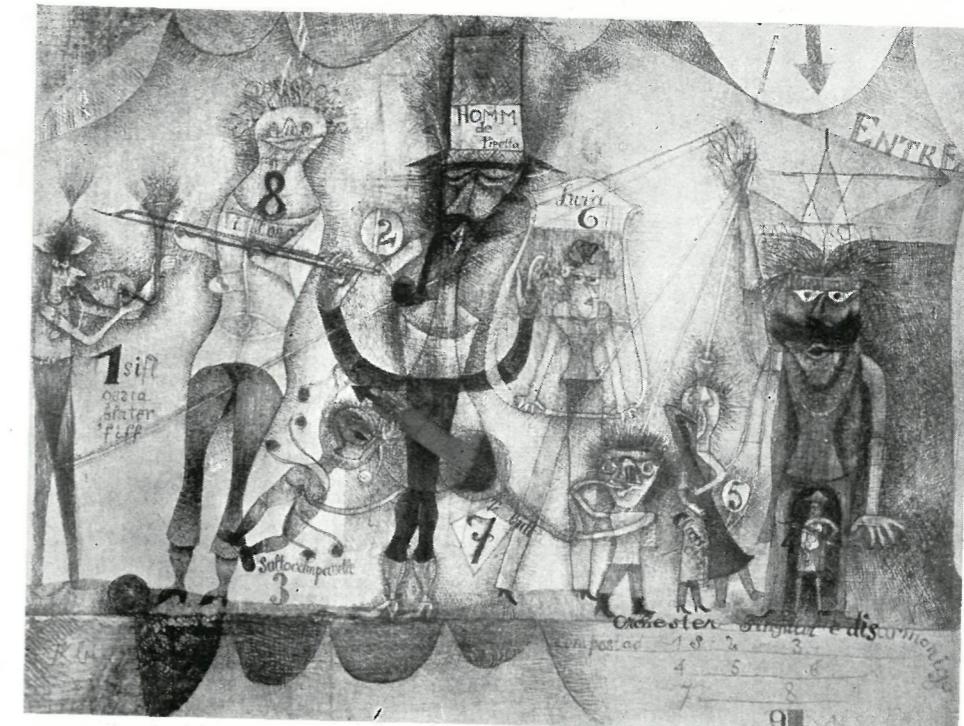
en vente dans les  
grandes pharmacies

## et à l'ancienne maison

j.j. perry, f. de bruyn

## 89. montagne de la cour - bruxelles

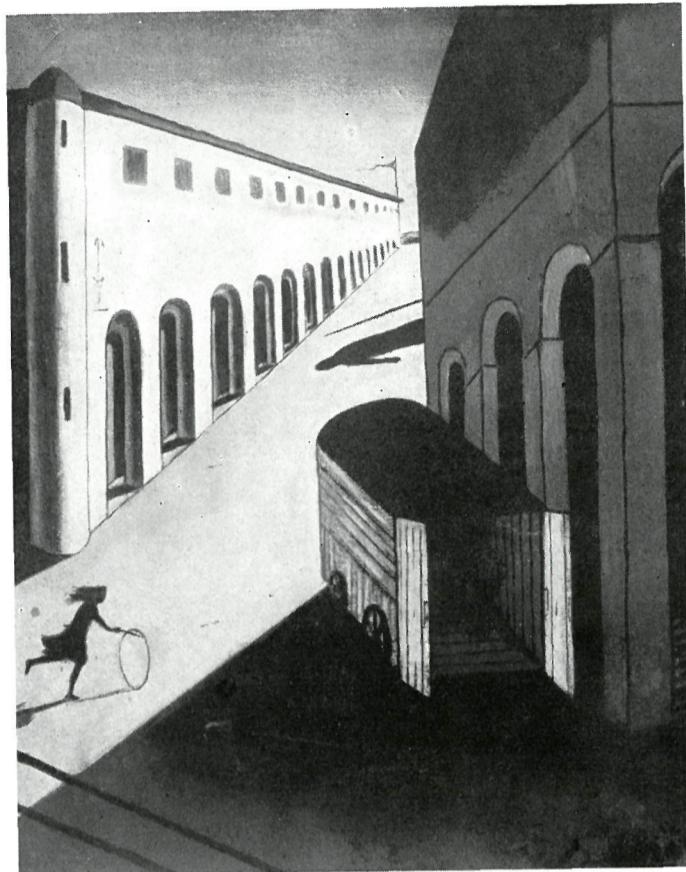
512



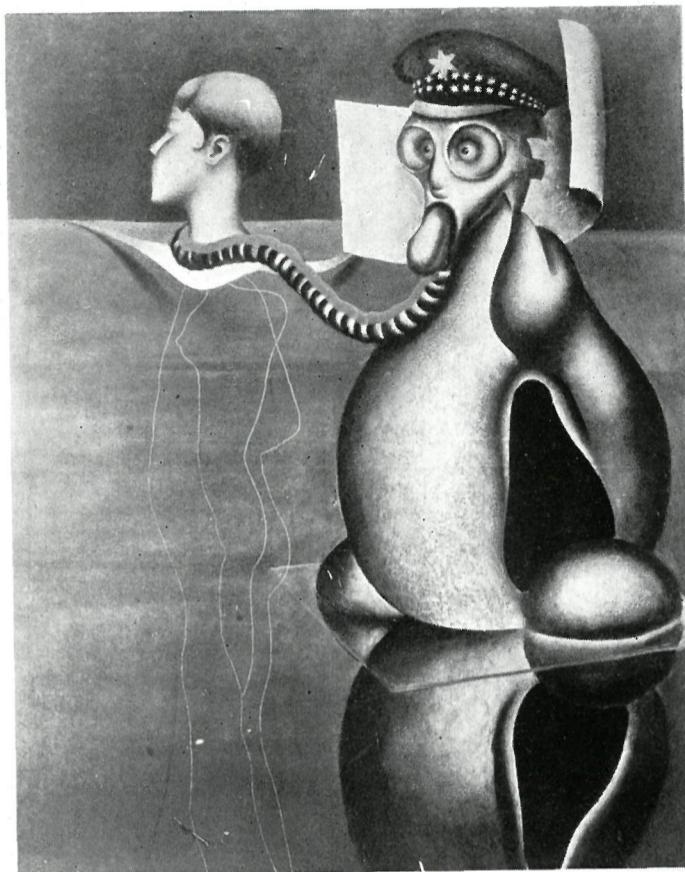
## Paul Klee : Musique de foire



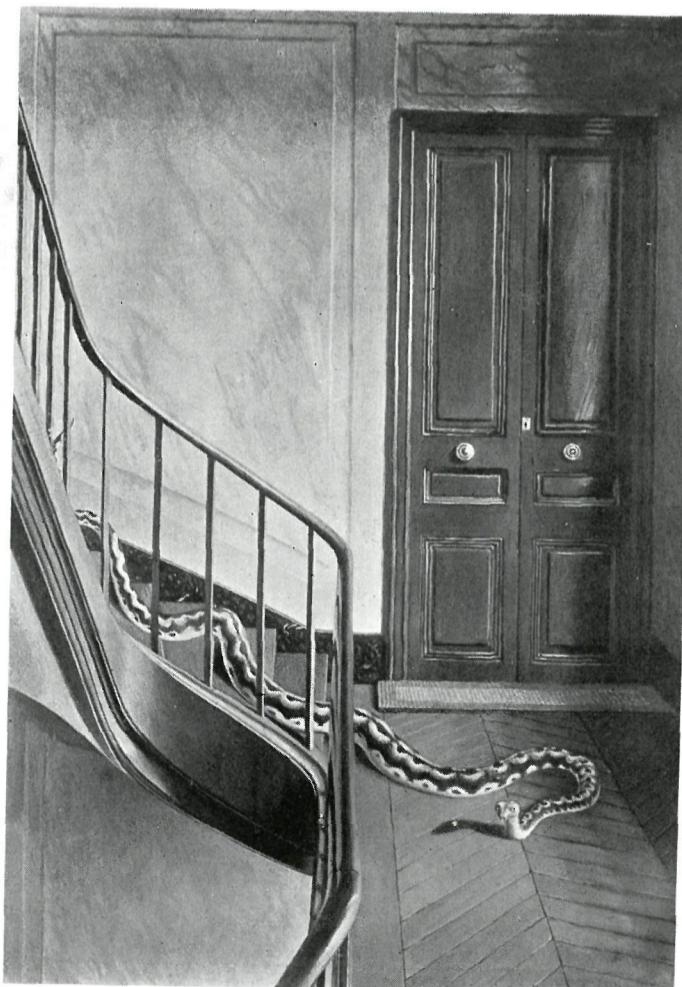
Max Ernst : *Femme, vieillard et fleurs* (1923)



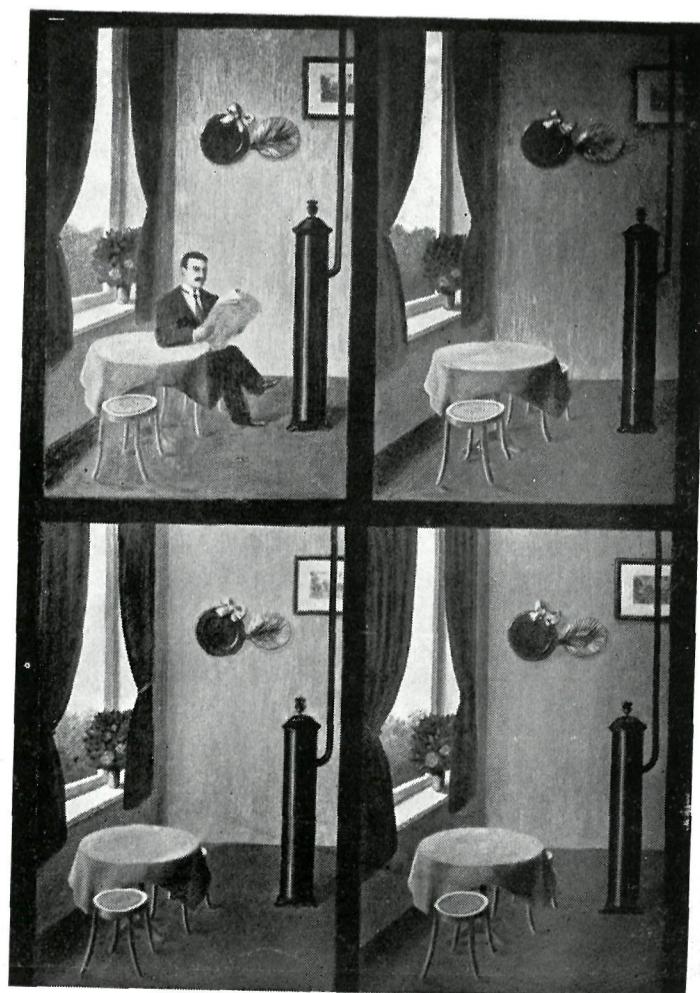
Chirico : Mélancolie et mystère d'une rue



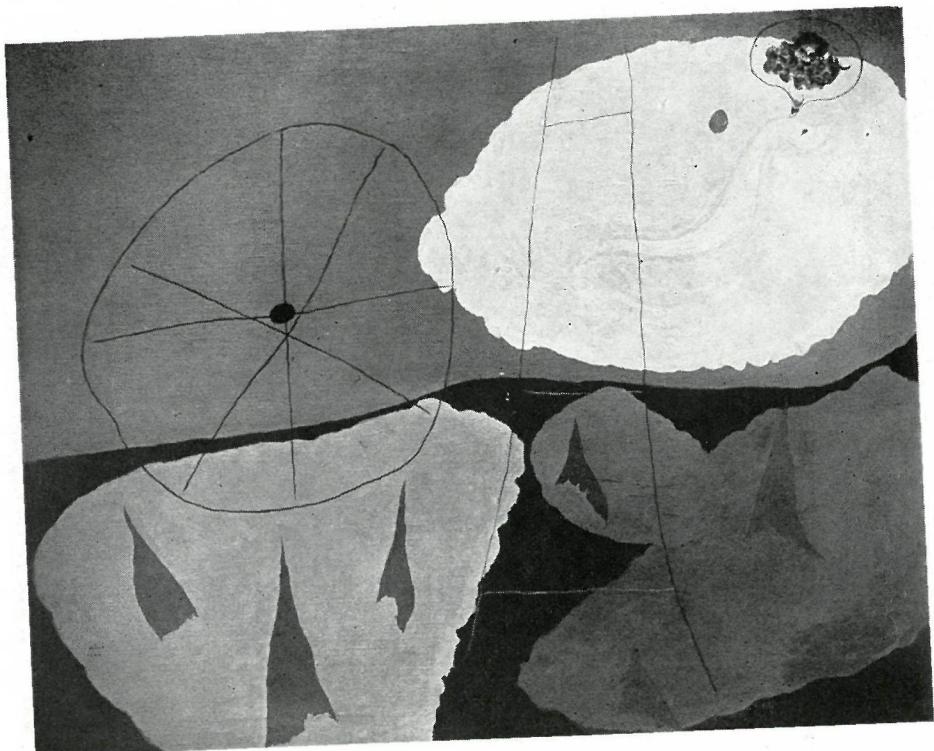
Aug. Mambour : Le barrage des râles



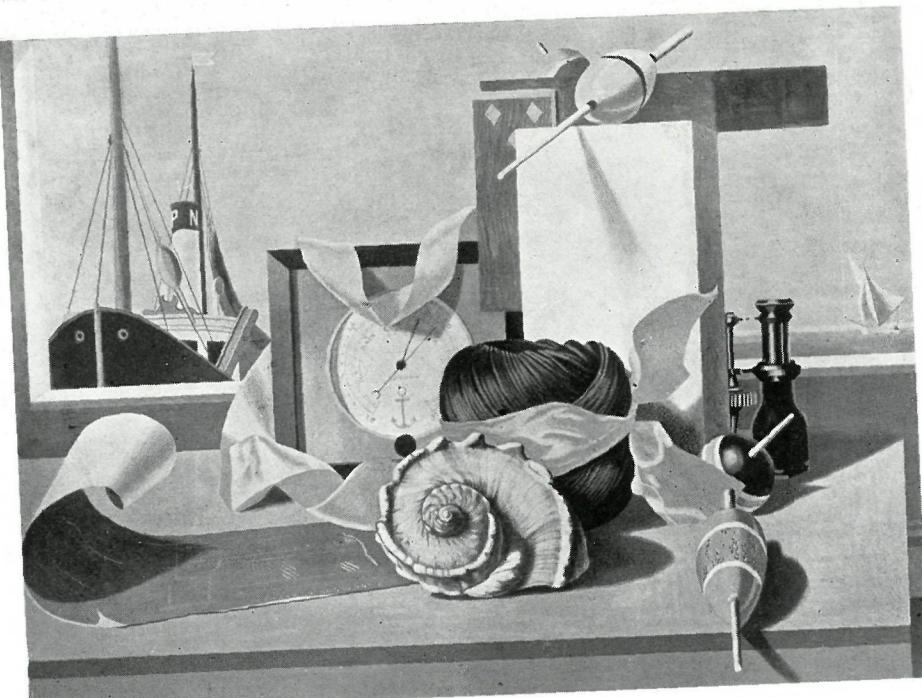
Pierre Roy : Peinture



René Magritte : L'homme au journal



Joan Miro : Peinture



Edward Wadsworth : Peinture

**PORTS - SANDEMAN - SHERRIES**  
 TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE  
 ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

En procédant d'une manière naturaliste il était difficile pour le cinéma de construire un Sovkoz artificiel; mais l'esprit de propagande a pris le dessus sur la confusion et le Sovkoz a été construit.

(Traduit du russe par Mme M. M.)

**Nos conférences. —**

La revue « Variétés », en collaboration avec la revue « Le Centaure », organise une série de conférences de grand intérêt, auxquelles sont invités les amis, abonnés et lecteurs des deux revues. Pour assister à ces conférences, qui auront lieu à la Galerie « Le Centaure », il suffit de se faire inscrire aux bureaux de la revue « Variétés », 11, avenue du Congo, ou aux bureaux de la revue « Le Centaure », 62, avenue Louise.

La première conférence sera faite par le Dr Hans Prinzhorn, le lundi 14 janvier, à 9 heures du soir. Le Dr Hans Prinzhorn, qui est l'auteur des fameux ouvrages sur l'imagerie des aliénés, des prisonniers, etc., parlera de : *L'Imagerie des aliénés, avec quelques aperçus sur l'art des primitifs, l'art des enfants et l'art contemporain*. Cette conférence sera accompagnée de projections lumineuses.

La deuxième conférence sera faite par André Malraux, l'auteur de cet admirable livre *Les Conquérants*, qui parlera de la genèse de son œuvre. Cette conférence aura lieu le samedi 26 janvier, à 9 heures du soir.

Le lundi 18 mars, le peintre André Lhote, dont nos lecteurs connaissent les remarquables études sur l'art pictural qu'il publie dans la N.R.F., parlera de la *peinture contemporaine*.

**L'intérieur agréable. —**

L'architecture et la décoration moderne de l'intérieur de nos maisons, le style de l'époque dont il convient de doter le home, le confort et l'ambiance créés chez soi préoccupent la société actuelle à la *façon d'un problème social*. Une source inépuisable de documentation est certes l'Annuaire 1928 de la revue « Innen-Dekoration », que l'Alexander Koch-Verlag vient d'édition sous le titre de « Das behagliche Heim ». L'on y trouve une série infinie d'admirables reproductions d'intérieurs contemporains et de tout ce qui touche de loin ou de près à la décoration. Des études et articles documentaires et techniques ne contribuent pas peu à faire de ce gros volume un riche vade-mecum nécessaire à la création ou au perfectionnement des intérieurs du temps actuel.

**jean fossé**

c'est un couturier  
 43 chaussée de Charleroi  
 bruxelles

Pour Toi seule  
Le Soir tombe  
Rêve de Fée  
Sous les Fleurs



PARFUMS **LILO** PARIS

Narcisse blanc  
Origan  
Chypre d'Or  
Ambre Suprême  
et  
Un peu de lilas...  
(la dernière perfection)

## MEMENTO

A propos des « paysages » du peintre Constant Permeke, et tout en faisant de ceux-ci un éloge parfaitement désaxé, M. Marcel Schmitz écrit froidement dans *Les Cahiers de Belgique*, de décembre : « L'erreur peut-être de Permeke, est de s'être attardé aux figures. Rien ne le prédisposait à les bien traiter... »

C'est comme si on disait que Picasso est un grand peintre, son œuvre cubiste mise à part!

L'exposition rétrospective, à Bruxelles, de l'œuvre de James Ensor — (une manifestation que, pour bien des raisons, les entrepreneurs de spectacles qui s'en occupent auraient dû remettre à beaucoup plus tard) — nous rappelle une bourde du même genre. Un critique, en effet, n'a-t-il pas écrit, il y a à peine quelques années, que l'impérissable série d'œuvres aux masques de ce peintre génial, est inférieure à sa peinture impressionniste du début!?

Le nombre de critiques qui se trompent grossièrement sur le compte de la peinture contemporaine est à peu près égal au nombre de badauds, qui, dans les expositions, jugent la peinture par d'énormes sottises.

Dans un beau bouquin intitulé : « *Picasso et la tradition française* » le critique allemand M. W. Uhde, bien connu dans les milieux artistiques de Paris et de Berlin, présente des réflexions sur la peinture actuelle, que la peinture actuelle, la tradition française et Picasso peuvent continuer à ignorer sans danger pour leur évolution.

Il nous dégoûte seulement que l'auteur se serve du pavillon Picasso pour brouiller le jeu des signaux. Rien ne peut forcer un esprit comme celui de M. W. Uhde à comprendre ou à situer des valeurs picturales comme Chirico, Ernst ou Miro. Pas même le fait que le génie Picasso, que plus personne ne conteste, a pu sans se compromettre attacher quelque importance aux découvertes de ces trois peintres. Mais quand la manœuvre tend à faire passer sous ce pavillon la pauvre marchandise de contrebande des Oudot, Capon, Bombois, Vivin, Séraphine, Rimbert, Salvado, Lanskoy et autres Kolle, il est permis de constater que non seulement l'esprit tout court, mais encore l'esprit de jugement, font défaut à M. W. Uhde.

## RADIO RADIOR 1929

Le Super-Radior à 4 lampes sans antenne ni terre. Le nec plus ultra de la réception :

**Ets M. de Wouters**, 16 rue Plétinckx et 99, rue du Marché-aux-Herbes, Bruxelles. Téléphones 261,58-261,59

DEMANDEZ CATALOGUE GRATUIT

« Monde », dont nous avons parlé déjà, ici même, mène une enquête sur la littérature prolétarienne, ce qui est déjà, en soi, tout un poème, et des gens bien distingués ont donné leur sentiment sur ce problème dont nous ne saurons jamais dire assez dans quelle rigolade il nous jette. Dans sa réponse, Benjamin Péret a dit ce qu'il convenait d'en penser et, par surcroît, s'est exprimé avec irrévérence sur les écrivains qui servent l'idéal esthétique de « Monde ». « Monde » riposte par la voix de deux correspondants : « Un ouvrier nous écrit : — Négligez les injures. Continuez votre besogne. Vous êtes dans le droit chemin. » Et « Monde » ajoute : « Le Dr L. M. nous écrit de Bruxelles : Si ces injures prétent à rire quand elles concernent Barbusse, Duhamel, Durtain, Istrati, Poulaillé pour lesquels il n'y a certainement pas de place dans la société de M. Péret, elles provoquent l'indignation par leur forme lorsqu'elles visent Romain Rolland. Elles sont d'une bassesse et d'une méchanceté calculées et révèlent l'âme de celui qui les a écrites. »

Le docteur L. M. est peut-être fort habile dans l'art de vous découper proprement son homme, mais pour ce qui est de Romain Rolland, nous nous permettrons de lui dire que nous ne concevons pas qu'en 1929 un pareil nom puisse encore signifier quelque chose, sinon la médiocrité, la platitude, le goût du sacrifice à bon marché et le plus sinistre exhibitionnisme sentimental.

La maison de production cinématographique « Fox » célèbre en ce moment le jubilé de M. William Fox, son directeur, et un communiqué nous apprend que « nul, plus que ce dernier, n'a puisé plus largement dans les meilleures œuvres de la littérature des meilleures époques pour y trouver la matière de ses films. Aucun n'a offert, ajoute-t-on, au public, sur l'écran, les œuvres d'un plus grand nombre d'auteurs célèbres, ni plus fait pour attirer l'attention sur les œuvres méritoires d'écrivains peu connus. Parmi les auteurs qu'il a mis à l'écran, citons : Shakespeare, Longfellow, Victor Hugo, Kipling, Thomas Moore, Dickens, Georges Clemenceau, Mark Twain, Tolstoï, Mérimée, Zane Grey, Pierre Frondaïe, Gaston Leroux, Ouida, Ridder Haggard, R.-L. Stevenson, Dumas, Israël Zangwill, Henry Bernstein, David Belasco, etc... ».

Le directeur de « Variétés » a reçu de M. Marcel Arland le billet suivant :

« Monsieur,

» Un de vos collaborateurs veut bien entretenir ses lecteurs de « ma grande fureur contre les surréalistes » et lui donner pour cause quelques phrases de M. Aragon sur un « nouveau mal du siècle ». On ne peut rien lui cacher; je le félicite de bien connaître ses auteurs. Sans

---

**PORTS - SANDEMAN - SHERRIES**  
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE  
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

» doute, s'il s'y était pris plus tôt, il aurait su que, depuis une dizaine d'années, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, j'ai manifesté mon mépris à l'égard de M. Aragon et que les phrases visées de M. Aragon sont un effet, non pas une cause. Il aurait appris d'autre part que je ne me suis jamais enfermé dans une formule, que celle de *nouveau mal du siècle* me semble presque aussi vieille que *surréalisme* et tout juste bonne à alimenter l'esprit des chroniqueurs. Mais encore une fois, il faut louer son désir d'être « au courant ». « Il est à craindre, ajoute-t-il, que M. Arland ne s'en relève pas. » Cette aimable inquiétude me touche; dites lui bien que je l'en remercie, et, s'il m'est possible, redonnez-lui quelque espoir.

» Recevez, Monsieur, mes civilités empressées. *Marcel Arland.* »

» Nous avions écrit qu'à propos de rien (par exemple, la publication de « J'adore » de M. Jean Desbordes) et à propos de tout (par exemple, la réédition d'œuvres de Benjamin Constant) M. Arland manifestait sa colère contre les surréalistes. Il veut bien nous aviser que sa mauvaise humeur ne date pas d'aujourd'hui, et, les questions de priorité le préoccupant extrêmement, que ses vues sur le « nouveau mal du siècle » sont aussi vieilles que le surréalisme. On n'y voit aucun inconvénient. Il est seulement fâcheux que cette perception du « nouveau mal du siècle » n'ait conduit M. Arland qu'à la confection de petites nouvelles et de petits romans, ternes et sous-réalistes à souhait, cependant que le surréalisme a abouti à « Capitale de la douleur », à « Nadja » et au « Paysan de Paris ». Tout le mépris qu'exprime M. Arland n'y changera rien.

M. Arland nous donne enfin l'assurance que les commentaires de Louis Aragon ne l'ont aucunement découragé et pense que cette nouvelle nous rendra de l'espoir. Disons-lui que si elle doit nous inspirer un sentiment, ce serait plutôt de l'affliction que nous en éprouverions.

» Les Conquérants » d'André Malraux n'ont pas eu une seule voix à l'un quelconque des tours de scrutin pour les trois prix littéraires distribués récemment à trois prétendus « meilleurs romans de l'année ». Voilà qui suffirait à juger l'intelligence critique des membres de ces jurys, si ce n'était déjà chose faite.

» L'on croit exiger peu d'un critique dramatique en lui demandant d'être honnête, curieux, intelligent. C'est beaucoup puisqu'un seul homme à Paris satisfaisait à ces conditions; c'est M. Lucien Dubech qui aura bien-tôt un rival en M. J. Kessel si celui-ci continue à donner à « Gringoire » d'aussi parfaites chroniques que celles que nous avons déjà lues.

---

**PORTS - SANDEMAN - SHERRIES**  
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE  
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

« Si vous savez écrire, vous pouvez dessiner. » La formule a eu du succès, puisque la même maison vient de fonder une annexe où l'on apprendra leur métier à ceux qui ont la vocation littéraire. De telles écoles existent en assez grand nombre dans les pays anglo-saxons. Mais chez nous, où la littérature n'est pas encore standardisée, où seuls quelques vieux routiers connaissent les recettes qui permettent de confectionner sans risques une nouvelle pour quotidien ou un roman à succès; l'avenir d'une pareille institution ne paraît pas très sûr. Nul doute toutefois qu'elle ne prenne pour refrain : « Si vous savez former des lettres, vous pouvez devenir membre de l'Académie Française. » Ce serait d'ailleurs une solution à la crise de surproduction littéraire : Tout le monde devenant auteur, personne ne lirait plus, car chacun sait qu'un écrivain ne lit jamais rien de ses confrères.

On voudrait pouvoir parler plus longuement d'une revue comme « Du Cinéma » qui se consacre à la « critique et aux recherches cinématographiques ». C'est bien l'un des seuls magazines de cet ordre auquel il ne soit pas déshonorant de collaborer. On y parle des films dans le langage qui convient et dont nous désespérions qu'il servit jamais à défendre cette cause. Par sa seule existence, « Du Cinéma » témoigne que la richesse des images animées est plus abondante qu'on ne croyait : il suffit, pour en être assuré, de savoir qu'elles peuvent donner naissance à « Mon Ciné », d'une part, à « Close up » de l'autre, et, entre ces deux extrêmes, à « Du Cinéma ».

Dans son dernier volume « Art », M. Ozenfant nous fait la grâce de nous éclairer sur quelques questions encore bien confuses. C'est ainsi qu'il se plaît à dire : « Les surréalistes même, doivent à « Paludes » le tour de pensée inquiet, élégant, triste, tangent, elliptique, le goût des singularités évocatrices, la glossolalie onirique »... Comme on voit, il n'est que de s'expliquer.

Nous nous devons de signaler « Jazz », cette nouvelle revue qui vaut mieux, mille fois mieux que son titre. On y trouve un texte plaisant et de fort belles photos : celles de Germaine Krull, de Man Ray, de Bénérice Abbott, de Nadar. L'ensemble est agréable, intelligent, et l'on se plaît à y applaudir.

BOSS.

E. GOBERT PHOTOGRAPHE  
PORTAITISTE  
253, CHAUSSÉE DE WAVRE. IXELLES

SPÉCIALISTE  
en reproduction de  
tableaux, objets  
d'art, antiquités et  
tous travaux  
industriels

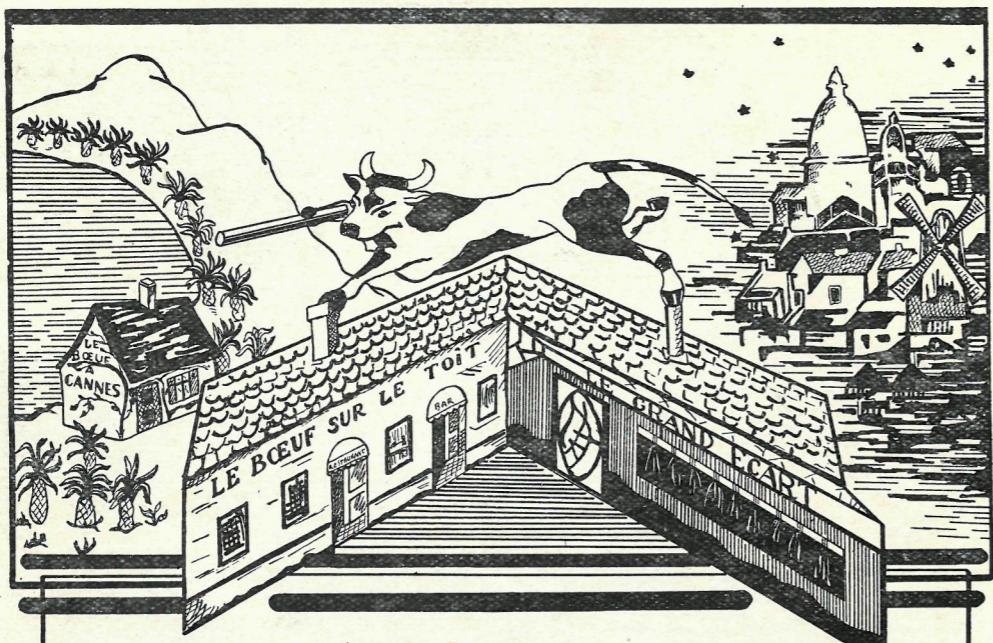
Téléphone : 350,86

Se rend à domicile  
pour "Home Portrait"

STUDIO  
ouvert en semaine  
de 9 à 7 heures,  
le Dimanche  
de 10 à 14 heures.



Mon Parfum  
et  
Les fards Pastels  
de  
BOURJOIS



### LE GRAND ECART A PARIS

7 RUE FROMENTIN - TRUDAINE 13-34

### LE BŒUF SUR LE TOIT A PARIS

28 R. BOISSY D'ANGLAS — ÉLYSÉES 25 84  
(A PARTIR DE SEPTEMBRE: 26 R. DE PENTHÈVRE)

### LE BŒUF SUR LE TOIT A CANNES

6 RUE MACÉ — TÉLÉ: 18-24

## L'AMPHITRYON RESTAURANT

Vieilles traditions  
de la cuisine française

## THE BRISTOL BAR

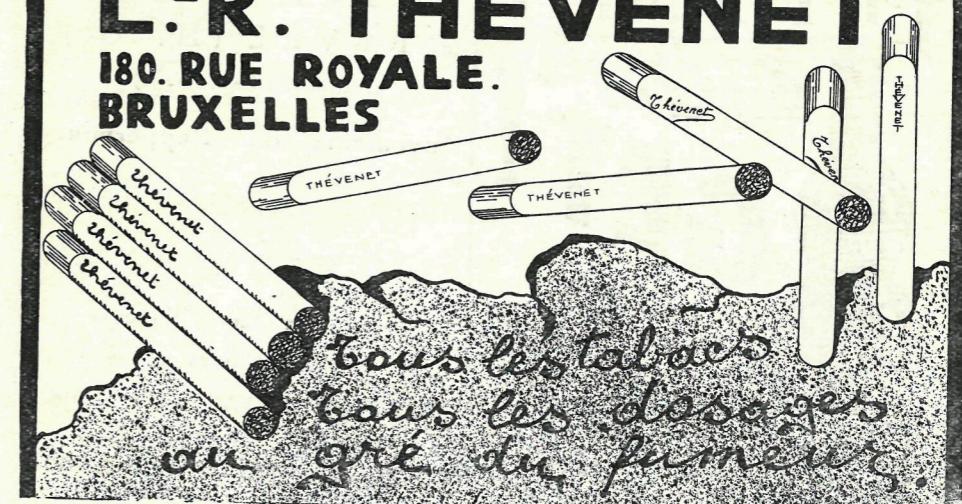
Le rendez-vous du High-Life

SON GRILL-ROOM-OYSTER BAR  
A L'ETAGE

PORTE LOUISE - BRUXELLES

Tél : 182.25-182.26 et 226.37

CIGARETTES DE GRAND LUXE  
**L.-R. THÉVENET**  
180. RUE ROYALE.  
BRUXELLES



## PIANOS



VENTE - ÉCHANGE - LOCATION - ACCORD - RÉPARATIONS  
**16, RUE DE STASSART (Porte de Namur)**  
**BRUXELLES**

Dépositaire des : AUTOS-PIANOS-PHILIPPS  
 DUCANOLA  
 DUCA  
 DUCARTIST  
 et des PIANOS A QUEUE NIENDORF



LE  
 PLUS GRAND CHOIX  
 DE DISQUES DE TOUS  
 GENRES

LA GAMME  
 LA PLUS PARFAITE  
 DES PLUS RECENTS  
 MODELES

GRAMOPHONES & DISQUES  
**“La Voix de son Maître”**  
 LA MARQUE LA MIEUX CONNU DU MONDE ENTIER  
 BRUXELLES  
 14, GALERIE DU ROI 171, BD M. LEMONNIER

**PIPPERMINT**



*Exigez un*  
**GET!**

Liqueur  
 Tonique et Digestive  
 PUR SUCRE

**LA REINE DES CRÈMES  
 DE MENTHE**

*Etendu d'Eau le PIPPERMINT  
 est le Meilleur des Rafraîchissements*

Maison FONDÉE EN 1796 - GET FRÈRES - REVEL (H<sup>me</sup> Garonne)

**GET** frères  
 à REVEL (H.-G.)  
(Maison fondée en 1796)

Inventeurs du Peppermint

Demandez leurs liqueurs  
 extra-fines

ANISSETTE    EAUX - DE - NOIX  
 CRÈME DE CACAO  
 CHERRY-BRANDY    TRIPLE-SEC

Préparées suivant les vieilles traditions

xxiv

Les Disques  
**“Polydor”**  
 le record de la qualité

Disques Brunswick  
 les meilleurs pour la danse

Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES



Registered Trade Marks



BRUNSWICK  
 American

xxv

# LES ARTISTES ASSOCIÉS

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE

18, Rue d'Arenberg, Bruxelles



## NOS VEDETTES

DOUGLAS FAIRBANKS

MARY PICKFORD

CHARLIE CHAPLIN

NORMA TALMADGE

GLORIA SWANSON

DOLORÈS DEL RIO

VILMA BANKY

JOHN BARRYMORE

BUSTER KEATON

RONALD COLMAN

YVAN PETROVITCH

ALICE TERRY

CONSTANCE TALMADGE

LOUIS WOLHEIM

WALTER BYRON

JEAN HERSHOLT

BELLE BENNETT

PHYLLIS HAVER

MARY PHILBIN

CAMILLA HORN

LILY DAMITA

WILLIAM BOYD

LUPE VELEZ

JETTA GOUDAL

GRETNA NISSEN

SALLY O'NEIL

MAXUDIAN

ANDRÉ ROANNE

JEAN MURAT

GILBERT ROLAND

DON ALVARARO

JAMES HALL

BEN LYON



# LES ARTISTES ASSOCIÉS

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE

18, Rue d'Arenberg, Bruxelles

## NOTRE PRODUCTION D'HIVER

1928-1929

LE MASQUE DE CUIR VILMA BANKY et RONALD COLMAN.

TEMPÊTE JOHN BARRYMORE, Camilla Horn, Louis Wolheim.

RAMONA DOLORÈS DEL RIO.

JEUNESSE TRIOMPHANTE (D.-W. GRIFFITH) MARY PHILBIN.

LA FEMME DISPUTÉE NORMA TALMADGE, Gilbert Roland.

LE RÉVEIL VILMA BANKY, Walter Byron.

QUEEN KELLY GLORIA SWANSON.

SAUVETAGE RONALD COLMAN, Lily Damita.

VENGEANCE DOLORÈS DEL RIO.

LA BATAILLE DES SEXES (D.-W. GRIFFITH) JEAN HERSHOLT, Phyllis Haver.

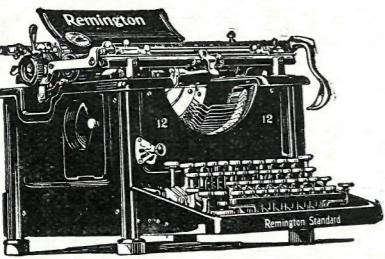
LES TROIS PASSIONS ALICE TERRY et YVAN PETROVITCH.

VÉNUS CONSTANCE TALMADGE, André Roanne, Jean Murat, Maxudian.

LUMMOX (Product. Herbert Brenon, réalisateur de Sorrellet son Fils) NIGHT STICK (Product. Roland West)

CITY LIGHTS CHARLIE CHAPLIN.





REMINGTON N° 12  
" QUIET "

# REMINGTON

peut vous fournir UNE machine spéciale pour  
CHAQUE GENRE DE TRAVAIL :

REMINGTON N° 12  
REMINGTON N° 30  
REMINGTON-COMPTABLE

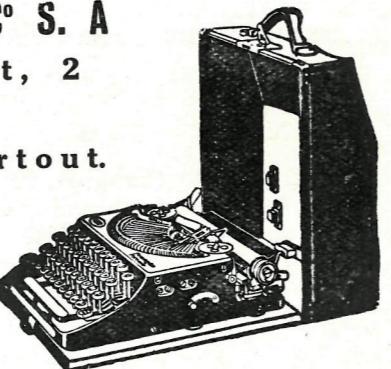
REMINGTON-NOISELESS  
REMINGTON PORTATIVE

Pour la correspondance  
Pour les Factures  
Pour tous travaux de Comptabilité  
Pour la tranquillité du Bureau  
Pour le Voyage et pour le Home.

Demandez le catalogue franco à :

Remington Typewriter C° S. A  
2, Rue d'Assaut, 2  
BRUXELLES  
et Partout.

REMINGTON  
PORTATIVE



## L'ANNUAIRE 1928

DE LA REVUE  
"INNEN-DEKORATION"



PLUS DE 500 REPRODUCTIONS  
D'INTÉRIEURS MODERNES

NOMBREUX SUPPLÉMENTS ARTISTIQUES ET  
COLLABORATIONS DE PREMIER ORDRE

RELIÉ EN PLEINE TOILE BLANCHE AVEC  
COUVERTURE DE GARDE EN COULEURS R.M.36

### LE NUMÉRO DE JANVIER 1929

#### "INNEN-DEKORATION"

PAR LEQUEL S'INAUGURE LA QUARANTIÈME  
ANNÉE D'EXISTENCE DE CETTE REVUE CONTIENT

72 REPRODUCTIONS ET  
HORS-TEXTE ARTISTIQUES

PRIX DE L'ABONNEMENT TRIMESTRIEL  
(3 NUMÉROS) R.M. 6 PLUS LE PORT

CATALOGUE ILLUSTRE GRATUIT SUR DEMANDE

VERLAGSANSTALT ALEXANDER KOCH G. M. B. H.  
DARMSTADT S. W. 125

Dans le prochain numéro

de

## "VARIETES"

paraissant le 15 février :

Le Cinéma  
et une  
pièce inédite  
de Georg Kaiser

Un avantage extraordinaire:

TOUS LES NUMÉROS PARUS DE  
"VARIÉTÉS" PEUVENT ENCORE ÊTRE  
FOURNIS AUX NOUVEAUX ABONNÉS

GALERIE

# Paul Pauquereau

PARIS  
Tél. : Littré 50.17

17, Rue Mazarine  
(près la rue de Scine)

TABLEAUX DE :

DERAIN — DUFRESNE — R. DUFY — DESPIAU  
FRIESZ — KRÉMÈGNE — MATISSE — MODIGLIANI  
PASCIN — PAILÈS — V. PRAX — SOUTINE — UTRILLO  
VALADON — DE VLAMINCK — WLÉRICK

# LE CADRE

S. A.

ANCIENNE MAISON MANTEAU

# BRUXELLES

29, RUE DES DEUX - EGLISES

Tél. 353.07

GALERIE JEANNE BUCHER

œuvres de Bauchant, Juan  
Gris, Jean Hugo, Lapicque,  
Léger, Lurçat, Marcoussis,  
Picasso — Sculptures de  
— Jacques Lipchitz —

éditions de gravures modernes

3, rue du Cherche - Midi Paris (6<sup>e</sup>)

A L I C E M A N T E A U

2, rue Jacques Callot  
et 42, rue Mazarine  
P A R I S V I e

T A B L E A U X  
A N C I E N S & M O D E R N E S



**Pirard**

ensembles  
tableaux

30, rue saucy

verviers

xxxii

## LOUIS MANTEAU

62, Boulevard de Waterloo -- BRUXELLES  
Téléphone 275,46

TABLEAUX DE MAITRES de l'école flamande  
du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'ÉCOLE BELGE : H. De Braeckeleer, Ch. Degroux,  
Jos. Stevens, G. Vogels, C. Meunier, X. Mellery, J. Smits, etc.

La JEUNE PEINTURE : James Ensor, Constant  
Permeke, Floris Jespers, F. Schirren, etc...  
Braque, Modigliani, Juan Gris, Dufresne, Raoul Dufy, Utrillo,  
Vlaminck, Per Krogh, Valentine Prax, Zadkine, Laglenne,  
Mintchine, etc...

## ACHAT DE COLLECTIONS

Manufacture  
de Tissus d'Ameublement

Lucien BOUIX - Direction : CART

Seul Concessionnaire des  
**TISSUS  
RODIER**

POUR L'AMEUBLEMENT

Reproduction et Restauration de  
Tapisseries anciennes et modernes,  
Gobelins, Bruxelles, Aubusson,  
Canevas, etc.  
Médaille d'or Exposition des Arts  
Décoratifs, Paris 1926.

Fabriques :  
à Malines, 12, Mélane  
à St-Sorlin de Morestel (Isère) France

Maison de vente et atelier  
2, rue du Persil, (Place des Martyrs) Bruxelles  
Téléphone : 241,85

xxxiii

# CLOSE-UP

travaille à rendre les films meilleurs

La seule revue internationale et indépendante qui traite du cinéma exclusivement au point de vue artistique. Abondamment illustrée, contient des reproductions des meilleurs films.

Révèle et analyse la théorie esthétique du film. Ses correspondants vous tiennent au courant de ce qui se fait de neuf dans le monde entier. Texte anglais et français.

EDITEUR : POOL

Riant Château

Territet - Suisse

Numéro spécimen sur demande.  
Abonnement postal 20 belgas l'an.

## Les Cahiers de Sélection

Directeur ANDRÉ DE RIDDER -- 126, Avenue Charles de Preter, Anvers

PARUS :

**1 Raoul Dufy**

études de Christian Zervos, Pierre Courthion, Fritz Vanderpyl, René-Jean, Fernand Fleuret, Artigas, P.-G. van Hecke, Luc et Paul Haesaerts, Georges Marlier, André de Ridder et 40 reproductions et dessins.

**2 Gustave De Smet**

études de Luc et Paul Haesaerts, André de Ridder, P.-G. van Hecke et 72 reproductions et dessins.

**3 Ossip Zadkine**

études de Pierre Humberg, Waldemar George et 67 reproductions et dessins.

**4 Edgard Tytgat**

études de Ch. Dasnoy, Luc et Paul Haesaerts, Paul Fierens, Franz Hellens, F. Perdriel, Jan Milo, M. Roelants, J. Greshoff et 85 reproductions et dessins.

Marc Chagall, Frits van den Berghe, Max Ernst, René Magritte, Jean Lurçat, Heinrich Campendonk, Floris Jespers, Constant Permeke, Oscar Jespers, André Lhote, Gustave van de Woestijne, Louis Marcoussis, Aug. Mambour, Joan Miró, Creten-Georges, Fernand Léger, etc.

Abonnement d'un an (10 cahiers) 60 francs pour la Belgique - 75 francs pour l'étranger  
Prix du cahier : 7,50 francs pour la Belgique - 10 francs pour l'Etranger

## GALERIE PIERRE

PIERRE LOEB - DIRECTEUR  
TABLEAUX

2 RUE DES BEAUX ARTS - PARIS. VI<sup>e</sup>

(ANGLE DE LA RUE DE SEINE)

TÉLÉPH : LITTRÉ 39-87 ... R.C.SEINE 382.130

Braque

Derain

Raoul Dufy

Pascin

Picasso

la Fresnaye

Joan Miró

Léger

Modigliani

Matisse

Utrillo

Bérard

Tchelitchew

LA LIBRAIRIE  
**JOSÉ CORTI**  
6, RUE DE CLICHY  
**PARIS**  
POSSÈDE EN MAGASIN  
**TOUS  
LES LIVRES  
D'AVANT GARDE**

**LITTÉRATURE - ARTS - CINÉMA**

et peut satisfaire à n'importe quelle commande  
par retour du courrier



**LE CENTAURE**

Galerie d'Art contemporain  
62, AVENUE LOUISE, 62  
BRUXELLES TÉL. 288.36

La Galerie "Le Centaure", recherche et vend des œuvres de : Braque, Chagall, de Chirico, de la Fresnaye, Derain, Gustave de Smet, de Vlaminck, Dufy, de Segonzac, Ensor, Max Ernst, Floris Jespers, Marie Laurencin, Léger, Miro, Modigliani, Pascin, Permeke, Valentine Prax, Puvrez, Tytgat, Utrillo, Van den Berghe, Zadkine, etc., etc...

# Deux Ventes Publiques

## Une collection de TABLEAUX MODERNES

Œuvres de Félicien Rops  
de la  
**COLLECTION BIERNAUX**

### VENTE

les vendredi 18 et samedi 19 janvier 1929, chaque fois à 14 heures

Huissier : NICAISE

Expert : JEF DILLEN

### EXPOSITION PUBLIQUE

mercredi 16 et jeudi 17 janvier

## COLLECTION **DUVINAGE van den WIELE**

### VENTE

le samedi 26 janvier 1929 à 14 h.

Huissier : NICAISE

Expert : JEF DILLEN

### EXPOSITION PUBLIQUE

jeudi 24 et vendredi 25 janvier

**CES VENTES AURONT LIEU A LA**  
**Galerie " L E C E N T A U R E "**  
62, avenue Louise - BRUXELLES - Téléphone 288,36

l'homme d'affaires a son bureau à

**rayguy - house**

bruxelles

28 place de brouckère

tél. 284.00



17203 — Imp. des Anc. Etabl. Aug. Puvrez, (S. A.)  
44, rue de l'Hôpital, Bruxelles (Belgique).